

46 Année - No 2

Février 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

OISEAU SANS NID

PAR JEANNE DE LACROUSILLE.

La Revue 10¢ Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Seguin



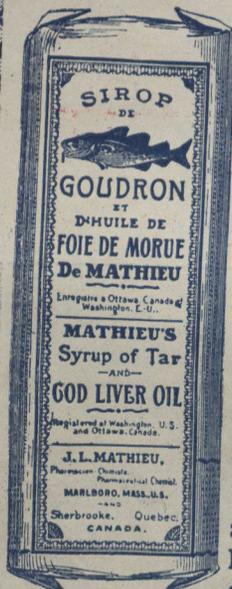
UNE TEMPÊTE DE SABLE (Voir intérieur)

Sommaire: D'Argenson: La première pièce jouée en Amérique; A. Fortier: Titine et Bibine; XXX: Jeux pour soirées d'hiver; E.-Z. Massicotte: L'habitant chez lui; J. Piochedur: La soirée chez Mélanie; E. Renault: La chapelle du Rocher; Tante Pierrette: D'où viennent ces cheveux? Mistigris: Deuxième article sur les chapeaux; A. Lusignan: Un pensum général; L. Fréchette: Etudiants d'autrefois; Le Dr Bon-Sens: Le lit en hiver et en été; Le second mari; Entente Cordiale: Truc de l'amour; Courrier des curiosités; Il y avait un précédent; Les collectionneurs de timbres; L'automobilisme partout; Poésies spéciales, Canadorama, Faits et anecdotes, etc.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Edit.-Props.
200 Bld. St-Laurent, Montréal.

Rhume OPINIÂTRE

¶ Pour combattre rapidement, efficacement, un Rhume qui résiste à l'action décevante des Sirops Calmans ordinaires, il faut un remède héroïque qui attaque le mal dans sa racine tout en combattant l'inflammation et en guérissant les lésions causées par le microbe de la Consommation : c'est le rôle rempli par



LE Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux.

C'est là le secret des milliers de guérisons accomplies par ce précieux spécifique des Maladies de Poitrine.

EN VENTE PARTOUT

Les Poudres Nervines de Mathieu, exemptes d'Opium, de Chloral et autres Drogues dangereuses, sont souveraines contre Maux de Tête, Migraine, Névralgie, Surmenage.

25 cts la Boîte de 18 Poudres Nervines

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIÉTAIRE
SHERBROOKE, P. Q.



Un Buste
Bien Dessiné

fait valoir la
beauté, la
grâce, de
la Taille

Les
Pilules
Persanes

de Tewfik Pa-
cha de Téhé-
ran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

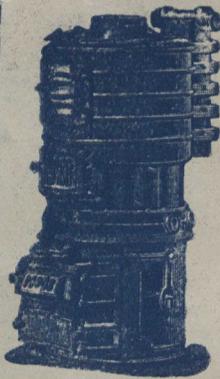
Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ des PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 1031,
Dépt. A., Montréal.

Raoul Lebœuf

ENTREPRENEUR PLOMBIER



Poseur d'Appa-
reils à Gaz et
Eau Chaude

Réparations de
toutes sortes une
spécialité.

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.



NO 442,
RUE RACHEL EST,
(Entre St-André et St-Hubert)



par leur coupe, leur élégance, leur durée et leur qualité incomparables surpassent de beaucoup tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour.

Etant les meilleurs à l'usage ils sont incontestablement les moins chers.

En vente partout

Exigez la marque ci-dessous qui est votre garantie.



The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

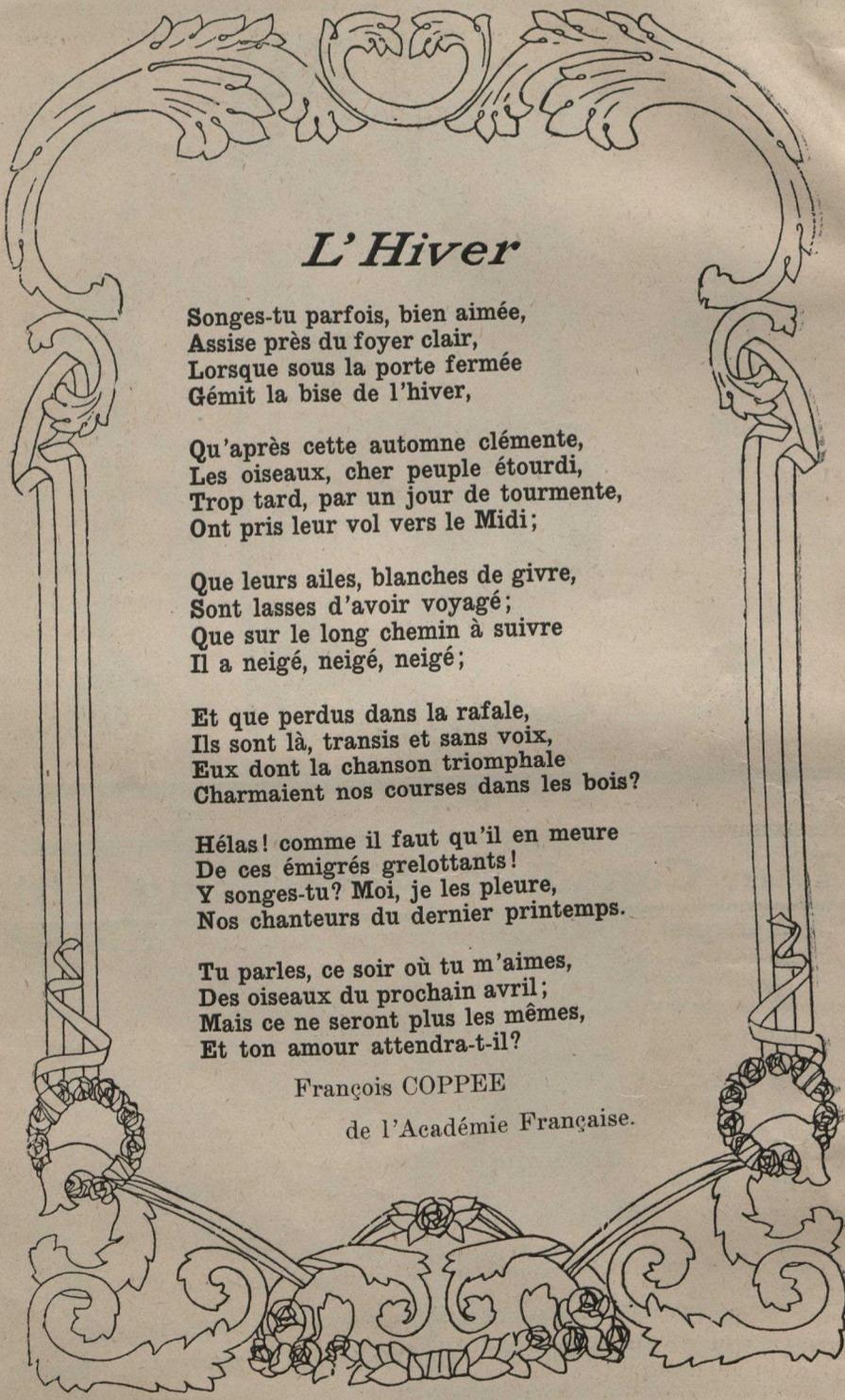
Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, framing the text. It features large acanthus leaves at the top, vertical columns on the sides, and a wide base with more floral motifs at the bottom.

L'Hiver

Songes-tu parfois, bien aimée,
Assise près du foyer clair,
Lorsque sous la porte fermée
Gémit la bise de l'hiver,

Qu'après cette automne clémente,
Les oiseaux, cher peuple étourdi,
Trop tard, par un jour de tourmente,
Ont pris leur vol vers le Midi;

Que leurs ailes, blanches de givre,
Sont lasses d'avoir voyagé;
Que sur le long chemin à suivre
Il a neigé, neigé, neigé;

Et que perdus dans la rafale,
Ils sont là, transis et sans voix,
Eux dont la chanson triomphale
Charmaient nos courses dans les bois?

Hélas! comme il faut qu'il en meure
De ces émigrés grelottants!
Y songes-tu? Moi, je les pleure,
Nos chanteurs du dernier printemps.

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,
Des oiseaux du prochain avril;
Mais ce ne seront plus les mêmes,
Et ton amour attendra-t-il?

François COPPEE

de l'Académie Française.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 4, No 2, Montréal, Fév. 1911.

La Première Pièce Jouée en Amérique

SI, A ce qu'on prétend, il y a 5,000 individus adonnés à la recherche d'emplois nouveaux, simplifiés ou plus économiques de l'électricité, il y en a bien 10,000 qui occupent tout leur temps ou leurs loisirs à tirer au clair les gros événements ou les simples faits de l'histoire des peuples. Parmi ces simples faits, il en est un qui revient périodiquement à l'actualité : Quelle fut la première pièce jouée dans l'Amérique du Nord et quand le fut-elle? J'ai en ce moment sous les yeux, une longue lettre signée F. L. Gay, de Brookline, Mass., et parue dans le "Boston Sunday Globe" du 30 mai 1909. En voici la substance.

L'auteur s'occupe d'abord de la première pièce jouée en anglais. D'aucuns prétendent que ce fut le "Marchand de Venise", en 1752 à Williamsburg, Virginie; puis on découvrit qu'en 1736 "Cato" avait été interprété à Williamsburg, et "The recruiting officer" à

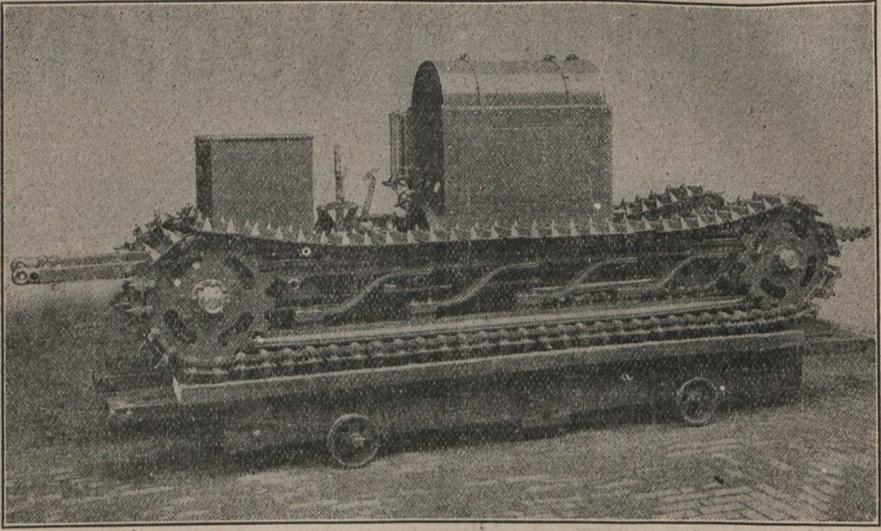
New-York. En recherchant davantage, on constata qu'en 1714, un juge Sewall avait protesté contre une représentation dramatique à Boston.

Voilà pour la première pièce jouée en anglais; mais la première de toutes, en anglais ou en français? L'honneur paraissait nous appartenir, car il en fut donné une à Québec en 1640. Elle fut montée par les Pères Jésuites et interprétée par de jeunes gentilshommes français avides de tout ce qui pouvait aider à tuer le temps dans cette garnison perdue, où les soirées d'hiver paraissaient démesurément longues. Le Père LeJeune en parle dans les "Relations des Jésuites" sous la date 10 septembre 1640.

Mais voici que M. Gay apporte autre chose: En 1606, deux ans avant la fondation de Québec, si l'on croit l'historien Lescarbot qui accompagnait le Sieur de Poutrincourt à Port-Royal, Acadie, le même Lescarbot écrivit et fit jouer une pièce en vers qui a paru dans le recueil "Les Muses de la Nouvelle-France", sous le titre: "Théâtre de Neptune". Comme personnages: Neptune, six tritons, quatre sauvages et un joyeux intendant. Cette pièce ne contenait que 242 vers. Elle commence par un discours de 58 vers adressé à de Poutrincourt qui y est appelé "Sagamos". Les tritons ont 34 vers à débiter pour leur part; les Indiens en ont 78. De Poutrincourt paraît avoir tenu un rôle sans être sur le "Dramatis Personae", car c'est lui qui a les autres vers et clôt la représentation.

Lescarbot dit en toutes lettres que cette pièce fut "représentée sur les flots du Port Royal le quatorzième jour de Novembre, mille six cent six, au retour du Sieur de Poutrincourt du pais des Armouchiquois."

D'Argenson.



L'AUTOMOBILISME PARTOUT

L'AUTOMOBILISME s'introduit partout, s'applique à presque tout. Et bien que les applications en soient encore peu nombreuses, il semble vraiment que les traîneaux automobiles sont appelés à rendre de grands services dans les régions polaires, ou dans les pays dont le sol est couvert d'une couche épaisse de neige durant une partie de l'année. En pareil cas, la suppression de l'animal chargé de tirer le véhicule est particulièrement précieuse : cet animal (bien qu'il ne soit chargé d'aucun poids en dehors de son propre poids) enfonce assez profondément dans la masse pulvérulente que forme la neige ; tout au moins il a tendance à glisser si la surface est recouverte d'une croûte glacée suffisamment résistante. Et de toute manière, la traction lui impose un effort notable, sans qu'il soit à même d'assurer le déplacement d'une charge importante à une allure un peu rapide.

C'est à cela que sont dues les difficultés de transport des approvisionnements pendant les expéditions polaires. Le plus ordinairement, on utilise

les chiens groenlandais à la traction des traîneaux ; mais ces chiens doivent être attelés en grand nombre sur chaque traîneau, et ils ne sont pas sans entraîner bien des complications, au point de vue en particulier de leur alimentation et de leur conduite en bon ordre. Le fameux lieutenant Shackleton, lors de son expédition admirable, avait voulu essayer des poneys de Mandchourie pour le traînage de ses véhicules, qu'il fallait aussi lourdement charger que possible, afin que l'alimentation des hommes fût bien assurée. Ces poneys avaient certainement rendu des services ; mais ils s'étaient montrés d'une voracité inouïe, ne se faisant pas faute de se dévorer quelque peu les uns les autres ; d'autre part, la mortalité les avait frappés cruellement en rendant très malaisé le transport des charges et rations.

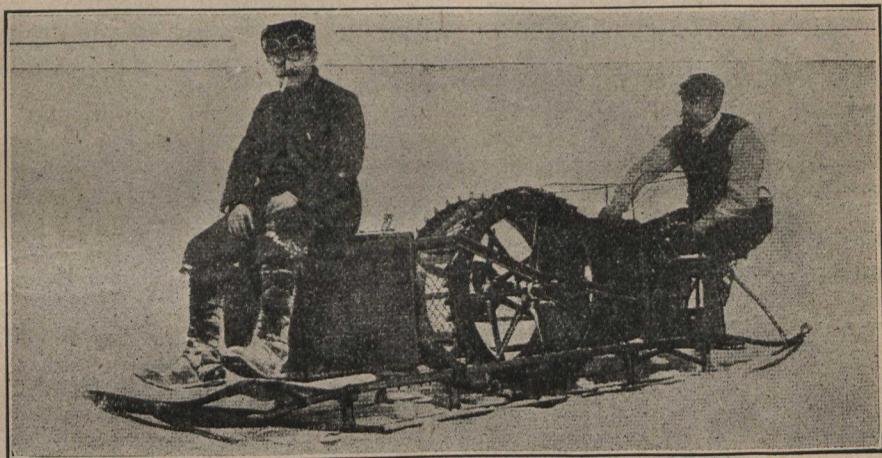
Il ne manque pas d'ailleurs de pays, même européens, où les transports sont dès plus difficiles durant la saison froide, et où les chevaux ne peuvent transporter que de très faibles poids sur les traîneaux. Il est donc du plus haut in-

L'automobilisme partout

térêt de combiner des traîneaux automobiles étudiés tout spécialement pour le travail qu'on en attend.

Nous devons dire que combiner un véhicule de ce genre est chose assez malaisée. Il y faut tout à la fois les surfaces classiques de glissement qu'on appelle les patins, tandis que la propulsion ne peut être assurée que par des organes particuliers et qui ne sauraient être les roues à bandages lisses des automobiles. Aussi bien, il ne faut pas s'attendre à ce que la surface glacée se présente toujours à l'état uni qui caractérise la glace formée sur une petite pièce d'eau. Il s'y trouve au con-

vers le pôle Sud, le Dr Charcot avait, lui aussi, emporté un véhicule du même genre, mais non du même type. Il était fait comme les traîneaux classiques à chevaux ou à chiens, avec un châssis unique en bois de frêne, de 10 pieds environ de longueur pour 3 pieds de largeur. Un moteur d'un peu moins de trois chevaux, commandant une paire de roues dont les jantes étaient munies de grappins mordant la neige ou la glace; l'axe de la paire de roues était monté à ressort pour s'accommoder aux dénivellations. Le carburateur était du reste réchauffé, pour remédier aux basses tempéra-



Traîneau automobile à patins et à roue dentée motrice.

traire et constamment des ressauts brusques, qui exigent un organe de propulsion élastique, s'accommodant à ces dénivellations pour ne pas cesser de prendre l'appui voulu.

Les inventeurs ont multiplié leurs efforts, ces temps derniers, pour résoudre le problème; et nous devons dire que beaucoup ont d'abord assez piteusement échoué. C'est ainsi que l'expédition dont nous parlions tout à l'heure, l'expédition Shackleton, avait emporté avec elle un traîneau automobile qui fonctionna de façon fort défectueuse. Pour son raid plus modeste

res; celles-ci permettaient de se passer de tout refroidissement autre que le refroidissement par l'air pour le moteur.

Parmi les traîneaux les plus ingénieux qui aient été construits, nous ne pouvons manquer de citer le traîneau russe Géroche, dont le châssis ressemble lui aussi tout à fait à ceux des traîneaux à chevaux; il est du reste doté de quatre toutes petites roues, qui permettent au véhicule de franchir au besoin de courts espaces où il n'y a plus ni neige ni glace. Mais la propulsion est assurée de la façon la plus

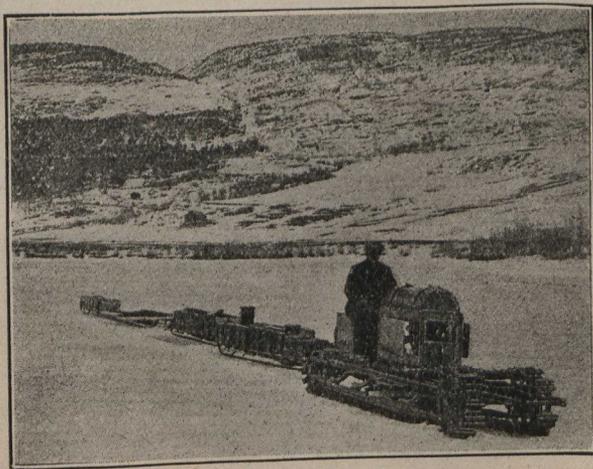
curieuse. A l'arrivée du traîneau s'allongent deux bras métalliques portant chacun à son extrémité une sorte de lame courbe, munie de dents acérées en acier trempé et appuyant sur la surface glacée par ces dents. Grâce au bras métallique et aussi à un mécanisme commandé par le moteur installé sur le traîneau, chaque lame peut être animée d'un mouvement d'avant en arrière et pousser le traîneau comme un bateau est poussé par une perche que l'on manoeuvre en prenant appui sur le fond de l'eau.

On a essayé aussi des traîneaux propulsés par une hélice aérienne disposée à l'arrière; cela donne bien un mouvement assez rapide au véhicule, mais il résulte de la rotation de l'hélice un refroidissement intense et particulièrement pénible pour les personnes montées dans le traîneau.

M de la Besse, en collaboration avec M. Girardault, a combiné une sorte de voiture-traîneau, ou inversement, et qu'il a grandement perfectionnée depuis quelque temps. Pour mettre le traîneau en ordre de marche, on enlève les roues et l'on monte au bout de cha-

que essieu un patin disposé sur une tige se fixant sur le bout d'essieu; dans ces conditions, on conserve la direction facile par commande de la roue qui fait incliner les deux patins de l'avant. Naturellement ce ne sont point les patins qui servent à la propulsion. Sous le siège, se trouve le dispositif propulseur, qui s'abaisse au contact de la surface glacée quand on veut mettre le traîneau en service.

Ce qui montre bien que les traîneaux automobiles commencent de se présenter dans des conditions parfaitement pratiques, c'est que, pour l'expédition polaire que vient d'organiser le capitaine anglais Scott, expédition qui va bientôt quitter la Grande-Bretagne, une des grandes maisons d'automobilisme du Royaume-Uni, la Wolseley Tool and Motor Car Co, de Birmingham, vient de combiner et de construire trois traîneaux automobiles dont on espère beaucoup. (Voir la gravure qui sert d'entête à cet article.) En réalité, chacun de ces traîneaux est un tracteur derrière lequel on pourra atteler une série de traîneaux ordinaires portant les charges et approvisionnements.



Un des traîneaux de l'expédition Scott.

Deuxième Article Sur Les Chapeaux

Par Mistigris

QUAND ceci sera écrit, en comptant bien, j'aurai fait au cours de trente ans de journalisme deux articles sur les chapeaux—le premier dans la **Revue Populaire** il y a trois ans. Bien des fois, j'avais projeté de pincer cette corde, mais le temps de préparer l'air étant pris, la mode dont j'allais chanter les traits se trouvait déjà remplacée par une autre. Je résolus donc de ne plus toucher à cette question des chapeaux que pour ce qui concernerait les modes d'autrefois. Et j'attendis l'occasion. Elle vint de m'être donnée. L'autre jour, en tramway, j'entendis deux dames causer à peu près en ces termes :

—Je viens de chez ma modiste. Devinez ce qu'elle m'a annoncé ?

—A propos de chapeaux ?

—Naturellement. Il paraît que ceux de l'année prochaine seront aussi hauts que ceux d'aujourd'hui sont larges. Il paraît que nous allons revenir aux chapeaux-cheminée-d'usine. C'est le terme qu'emploie un magazine qu'elle m'a montré.

Chapeaux-cheminée-d'usine ! Ce qualificatif resta dans mon esprit ; il l'absorba même au point de m'amener à faire une incursion dans d'anciennes gravures. Je vous en offre quatre aujourd'hui avec quelques renseignements puisés dans les notes explicatives accompagnant ces gravures.



Vers le quinzième siècle, les coiffures portaient des noms qui ne sont pas venus jusqu'à nous, noms bizarres, pit-

toresques, légèrement barbares qui, ce me semble, iraient bien aux charpentes d'aujourd'hui. C'étaient, pour n'en donner que trois, des hennins, des escoffions, des bourriaulx. Un chroniqueur du temps nous dit que "toute coiffure était admise, pourvu que la tête fût volumineuse, que ce fût en largeur ou en hauteur".

Un autre nous apprend que "les femmes d'alors aimaient à prendre des allures cavalières ; elles avaient des bottes, de gros gants d'homme et souvent, dans le jour, s'affublaient de lourds chapeaux doublés d'épaisses fourrures, ou de chaperons à cornet comme les hommes seules en portaient". Comme ces dames passèrent près des "bloomers" !

Ces audaces scandalisèrent le gros peuple et la bourgeoisie au point de causer des émeutes. On lit, en effet que "les femmes du peuple et les bourgeoises de certaines petites villes de province se jetaient sur les nobles dames, les battaient, leur arrachaient leurs beaux vêtements, puis allaient piller ou dévaster leurs demeures". Aujourd'hui les basses et moyennes classes imitent la haute dans ses extravagances. Le résultat n'est pas le même : elles se pillent elles-mêmes au lieu de piller les autres. C'est peut-être ainsi que le veut la civilisation.

Les prédicateurs et les moralistes partirent vite en guerre contre les modes d'alors, avec le succès que nous avons nous-mêmes contre certaines modes d'aujourd'hui, c'est-à-dire que les hennins, les escoffions et les bourriaulx devinrent plus audacieux. Mais il fut défendu aux bourgeois de porter des voiles aussi longs que ceux des dames



Chapeau porté en 1440

nobles. Cette interdiction donna lieu à de vifs et curieux débats entre les femmes des deux castes. Les gentils-femmes, très jalouses du privilège des longs voiles, faisaient une guerre sans merci aux bourgeoises, lesquelles essayaient sans cesse de leur côté de tricher en allongeant insensiblement leurs légers floquants. Il fallut une sévère ordonnance pour mettre fin à la querelle.

Combien, dit un commentateur, combien devaient être incommodes à porter ces hauts édifices qui, avec leurs longs voiles, offraient large prise au vent ! On comprend aisément que les coiffures de hauteurs et dimensions fabuleuses ne se portaient pas habituellement. Elles servaient aux grandes fêtes, aux réunions brillantes, aux tournois surtout, si nombreux pendant le quinzième siècle. Les dames du pays tenaient à

honneur d'y paraître. Elles y faisaient assaut de toilettes et de magnifiques atours. C'est là que se montraient dans toute leur gloire, ces gigantesques hennins, garnis de bandes brodées, tournant en spirale sur le cône de drap d'or, au bout duquel était suspendu le voile. Autour du front une bande de velours noir se relevait pour retomber de chaque côté. Un petit volant de mousseline flottait légèrement jusqu'aux yeux.

Parlant des modes d'alors, Miss. Chef dit: "En Angleterre, les modes avaient généralement un cachet plus masculin qu'en France. Les femmes affectionnaient particulièrement les chapeaux. Elles ne pouvaient, du reste, sortir sans chapeau dans les rues. Contrairement à l'usage français, qui donnait la plus grande liberté aux bonnets et aux coiffures en cheveux, il était tout à fait incorrect, dans les Îles Britanniques de se promener tête nue; témoin l'aventure arrivée à cette



Chapeaux portés en 1450

Deuxième article sur les chapeaux



Chapeau porté en 1470.

étrangère qui, ignorant l'habitude adoptée, et s'étant un jour avisée de traverser les rues de Londres en cheveux, fut poursuivi par les huées de la populace et dut s'enfuir au plus vite, pour échapper aux pierres et aux horions de la foule. De nos jours, la plus sordide pauvre anglaise est toujours coiffée d'un chapeau... aux plumes d'autruche."

Puis, nous apprenons qu'au dix-huitième siècle, les Suisses s'effrayèrent du luxe grandissant des toilettes des femmes. Ils constituèrent un tribunal qui, sous le nom respectable de "Réformation", eut mission spéciale de surveiller les atours féminins. A Zurich, il était interdit aux femmes de porter aucune espèce de blondes, franges, dentelles, garniture de fil de soie, sauf aux bonnets. Défense de porter

aucune broderie à jours, aucune robe de crêpe ou de gaze, aucune garniture, sauf celles qui seraient de même étoffe que la robe. "On permet aux femmes, continue le règlement, de se friser les cheveux, mais la frisure ne peut être ornée d'autre chose que d'un simple ruban de soie. Il est formellement défendu de porter aucun toquet, ni garniture de plumes, ni aucune autre parure de tête; enfin, on ne peut pas davantage porter sur soi des bijoux en miniature, portraits ou autres représentations en peinture."

Ces rigueurs, vous vous en doutez bien, firent beaucoup de mécontents parmi les amateurs d'élégance. Quelques-uns d'entre eux résolurent de faire une protestation muette. Conjurés et conjurées s'entendirent pour se rendre ensemble dans une ville d'eaux. Ils tirèrent de leurs armoires les robes, les habits, les plumes, les galons brodés qui y dormaient depuis des an-



Chapeau porté en 1694.

nées. Les bijoux furent frottés, nettoyés; enfin, le jour du départ, tous, chacun et chacune dans sa plus belle toilette, arrivèrent au lieu du rendez-vous. Les conspirateurs traversèrent lentement Zurich, devant le peuple accouru pour admirer cette procession d'un nouveau genre. Ils eurent bien soin de passer sous les fenêtres des réformateurs, puis montèrent dans les voitures qui attendaient tout attelées, et s'éloignèrent. Force fut, cette fois, de laisser les manifestants tranquilles. L'histoire ne dit pas si le tribunal de réformation continua longtemps à siéger.

Aujourd'hui, dit encore Miss Chief, les sociétés protectrices des oiseaux semblent avoir hérité de ces traditions somptuaires; en effet elles ont cherché à interdire, sans succès du reste, comme le montrent les chapeaux prodi-

gieusement emplumés de nos dames, l'emploi des oiseaux, de leur plumage dans les parures féminines. Les leçons de l'histoire sont un témoignage démontrant l'inanité de ces tentatives de réfréner la Mode; elle passe à autre chose par son effet naturel qui est le besoin de changement, la recherche perpétuelle de la nouveauté.



Voyez-vous un gouvernement édictant, en l'an 1911, un règlement "à la Suisse"! J'en plaindrais les ministres. Pour le droit de vote, les suffragettes se conduisent comme des forcenés; que ne feraient-elles pour défendre leur droit au ruban?

Enfant, Pourquoi Pleurer ?

Enfant, pourquoi pleurer puisque sur ton passage
On écarte toujours les ronces du chemin;
Une larme fait mal sur un jeune visage,
Cueille et tresse les fleurs qu'on jette sous ta main.

Chante, petit enfant, toute chose a son heure;
Va de ton pied léger, par le sentier fleuri;
Tout paraît s'attrister sitôt que l'enfant pleure,
Et tout paraît heureux, lorsque l'enfant sourit.

Comme un rayon joyeux ton rire doit éclore,
Et l'oiseau doit chanter sous l'ombre des berceaux.
Car le bon Dieu, là-haut, écoute dès l'aurore
Le rire des enfants et le chant des oiseaux.

Guy de MAUPASSANT.



TRUC DE L'AMOUR

A SON arrivée chez Mme Gipaye, Armande fut frappée du changement qui s'était opéré dans la physionomie d'Yvonne, la fille de la bonne hôtesse.

Aussi, dès que la mère les laissa seules, elle saisit les mains de son amie et lui mettant deux gros baisers sur les joues :

—Tu as du chagrin ?

—Moi?... non.

—Si !

Yvonne poussa un soupir et se tut.

—Là... tu vois bien... j'ai deviné.

Voyons ! dis-moi la cause de ta peine. Nous n'avons jamais eu de secrets, l'une pour l'autre, à la pension ; tu ne vas pas commencer à me faire des cachotteries ?

Yvonne gémit :

—On veut me marier !

—Ah !... et tu n'aimes pas le... sujet proposé ?

—Oh ! non !

—Tu en aimes un autre ?

—Non.

—Alors, quoi?... C'est ta mère qui...

—N'accuse pas maman ! Tu connais notre position : je n'ai pas de dot... ou si peu ! Maman craint pour l'avenir. Elle trouve un monsieur qui s'est épris de moi.

—Il a du goût.

—Ne plaisante pas... ce n'est guère l'heure.

Armande mit un autre baiser au front de l'éplorée.

—Et comment est-il, ce monsieur ? Que fait-il ? Est-il pétri de séductions physiques ? Que soupçonne-t-on de ses qualités morales ? Quel âge a-t-il ?

—Trente-deux ans.

—Tu en as dix-neuf, la disproportion n'est pas énorme.

—C'est un gros fermier des environs, trois ou quatre fois millionnaire.

—Hé ! hé ! la disproportion diminue.

—Oui, ris !... il y a bien de quoi. Il est laid.

—Ça c'est un mauvais point !... mais, distingué ?

—Commun... des mains immenses, rougeaudes.

—Je les vois d'ici : des pinces de homard !

—Et des pieds... comme ça !

Armande éclata de rire :

—Des périssoires, alors !

Yvonne poursuivit :

—Il se croit spirituel et il fait des calembours tout le temps... de plus il s'appelle Isidore Malouré.

—Isidore?... et des calembours?... Yvonne tu n'épouseras pas cet homme !

—Hélas ! je dois me sacrifier pour éviter tout chagrin à ma mère.

La bouillante Armande s'emporta :

—Vraiment !... Moi j'ai déjà refusé quatre partis. Chaque fois mes parents m'ont dit qu'ils mourraient de mon refus et ils se portent à merveille. Te sacrifier?... c'est bientôt dit. Mais, petite malheureuse ! tu n'as pas le droit de disposer d'un bien qui appartient à

l'élu que la Providence a désigné pour être ton époux un jour.

Yvonne ouvrit de grands yeux :

—Ah! tu crois que la Providence désigne celui qui...

—C'est ma croyance absolue... elle n'est basée sur rien, mais je te prie de la partager. Refuse l'homme aux grands pieds et au petit esprit.

—Je n'oserai jamais!

—Montre-toi, vis-à-vis de lui, mal élevée, sotté, désagréable.

—Comme tu y vas!

—Enfin, il faut l'obliger à laisser là ses projets criminels.

—Mais comment?

—Je ne sais pas... cherchons.

Les deux jeunes filles restèrent une minute silencieuses, les yeux fixés au plafond, comme pour y chercher l'idée libératrice. Elle n'y était pas.

—Tu sais que mon frère arrive me rejoindre demain, reprit Armande, il n'a pu partir avec moi.

—Il nous l'a écrit. Il y a un siècle qu'on ne l'a vu!

—Dame! sept ans. Il s'est engagé à dix-neuf ans, il en a vingt-six, sept ans d'Afrique et de Tonkin! lieutenant et décoré, c'est beau, hein?

—C'est un héros!

—Et gentil! et gai!... tu verras quel boute-en-train!... Tiens! mais... je vais lui conter ton cas, et il trouvera bien le moyen de te débarrasser de ton calembourique.

—Tu crois?... Oh! cette bonne Armande!

Mme Gipaye, qui rentrait, voyant Yvonne presque joyeuse, alla presser la main d'Armande à qui elle dit tout bas: "Vous lui avez fait entendre raison, merci!"

—Il n'y a pas de quoi! répondit la jeune fille dont la lèvre narquoise esquissa un sourire

= o =

Armande n'avait pas vanté son frère Frédéric.

Il était superbe avec sa mâle prestance, ses grands yeux noirs pétillants de malice et de bonté, son fier visage



bronzé par le soleil africain.

En arrivant, il embrassa Mme Gipaye, Yvonne, sa soeur, la femme de chambre, la cuisinière, le chat et les deux chiens. Il avait l'embrassement facile et la bonté exubérante.

Armande, dès qu'elle le put, s'empressa de lui faire conter la peine d'Yvonne.

—Il faut que tu nous délivres de cet épouseur, dis, petit frère?

Le lieutenant trouva tout de suite :

—Si je le tuais?

—Hum! fit Armande qui ne s'effara pas autrement à cette proposition, ce ne serait peut-être pas convenable... et puis il faudrait un motif.

—C'est juste. Quand le verra-t-on, cet oiseau-là?

—Ce soir, à dîner.

—Bon! Laissez-moi l'étudier. Il est bête, il y a de la ressource. Je trouverai bien quelque chose dans mon sac. Rompez!

A sept heures, M. Isidore Malouré

fit son entrée.

Le contentement de lui-même épanouissait sa figure poupine que trouaient des yeux gris-clair qui voulaient être malins. Quelques poils, blond-fadasse, lui composaient une moustache relevée en crocs minuscules à l'aide d'un fixatoire. Yvonne n'avait rien exagéré de ses extrémités, elles étaient hors de pair.

Il serra la main des dames Gipraye et eut un regard bienveillamment protecteur pour le lieutenant et Armande.

On se mit à table.

Frédéric fut étincelant de verve. Il raconta ses voyages, ses combats. Il conquit les coeurs et même l'admiration de M. Malouré qui lui faisait répéter le récit des épisodes les plus sanglants de ses aventures. Comme toutes les natures plutôt "froussardes", ce dernier se plaisait aux coups d'épée, aux échanges de projectiles meurtriers qui s'opéraient loin de lui. Il était émerveillé; il en oubliait de faire des calembours!

—Et vous n'avez jamais eu peur? demanda-t-il, à la suite d'un combat homérique que Frédéric avait inventé de toutes pièces, pour se payer la tête du crédule fermier.

—Jamais!... et je n'y ai pas eu grand mérite. Une bohémienne, à Oran, m'a prédit que je ne mourrai pas de mort violente. Elle a lu ça dans ma main.

—Vous croyez à la chiromancie?

—Si j'y crois! J'y crois si bien que, rencontrant ladite bohémienne trois ans plus tard je lui achetai, à prix d'or, le secret de sa science. et, qu'à l'heure actuelle, je connais l'avenir de n'importe quelle personne, rien qu'à l'inspection de la main.

Le dîner était fini.

Les dames passèrent au salon pour y préparer le thé, pendant que les deux hommes demeuraient à fumer leur cigare.

Isidore Malouré se rapprocha du lieutenant.

—Vous ne voudriez pas me dire ma bonne aventure.

—Peuh!... vous y tenez?

—Beaucoup.

—Donnez-moi votre main gauche.

Le fermier tendit son énorme senestre; les lignes y étaient très rares.

Frédéric l'examina longuement, puis il eut un hochement de tête qui fit pâler le consultant.

—Vous voyez quelque chose?... hein?... vous ne dites rien?

Frédéric laissa retomber la main.

—Permettez-moi de me taire... il se peut que je me trompe.

Isidore se mit à trembler.

—Mais alors... c'est très mauvais? parlez! je vous en supplie!... dites-moi toute la vérité... je serai fort...

—Vous l'exigez?... soit!

Il reprit la main et l'approcha plus près de la lampe.

—Voyez... là... au centre de la paume, dans ce triangle qu'on appelle la plaine de Mars... cette petite étoile...



—Je ne vois rien, haleta Malouré.

—Je la vois, moi. Elle y est... malheureusement!

—Malheureusement?... c'est donc bien grave?

—Très grave!... la mort vous guette. Isidore s'effondra sur une chaise.

—La mort!... ce n'est pas possible! Mais quand?... est-ce bientôt?... oh! dites!...

—Quand?... laissez-moi étudier encore... Ah!... une autre croix sur la ligne de vie corrobore l'arrêt de la plaine de Mars... Cependant... là... sur



le mont de Saturne, je vois une double barre...

—Et... c'est bon, la double barre? gémit Malouré, dont les tempes étaient mouillées de sueur froide.

—Bon? non... mais ça veut dire que le malheur peut être conjuré... qu'il n'éclatera qu'après l'accomplissement d'un acte important de votre existence. Quel acte?... voilà ce que je ne peux distinguer... mais ce renflement sous le mont de Jupiter me dit qu'il est proche.

—Le thé est servi, vint annoncer Yvonne.

Les deux hommes rentrèrent au sa-

lon.

Mme Gipraye remarqua l'altération des traits d'Isidore.

—Qu'avez-vous?... êtes-vous indisposé?

—Moi?... pas du tout... Mais vous m'excuserez si je vous quitte; j'avais oublié un courrier urgent qu'il me faut expédier ce soir.

Et il partit, malgré toutes les instances pour le retenir.

Le lendemain matin, Mme Gipraye, stupéfaite, lisait cette lettre:

“Madame, une affaire qui touche à mes plus graves intérêts m'oblige à m'éloigner pour un temps dont je ne peux prévoir la durée. Je me vois forcé de renoncer au projet qui nous souriait tant. Veuillez agréer, ainsi que Mlle Yvonne, l'expression de tous mes regrets et de mes sentiments les plus respectueux.

Isidore Malouré.”

= o =

Depuis huit jours, le frère et la soeur devraient avoir quitté les dames Gipraye; mais, voilà: il y a du nouveau.

Deux coeurs se sont donnés l'un à l'autre, sans que les lèvres aient encore osé se l'avouer.

Frédéric et Yvonne sont assis sur le banc de la charmille. Ils se taisent. Pourtant, le jeune homme s'est juré d'oser ce jour-là. Et il ose.

Il a pris la main d'Yvonne, et celle-ci ne la retire pas; elle balbutie, ne sachant trop ce qu'elle dit:

—Est-ce que vous allez aussi me découvrir quelque chose dans la plaine de Mars?

Car cette bavarde d'Armande n'a pu résister à l'envie de raconter à tous ce que son frère lui a confié sous le seau du secret.

Notre lieutenant a saisi la balle au bond. On lui fournit son entrée en matière.

—Vous l'avez dit, Yvonne... Vous

voyez ce petit point rouge?

—Eh bien?

—Il signifie que vous êtes aimée, adorée... qu'un coeur tout plein de vous veut être à vous pour la vie.

La menotte est montée doucement jusqu'aux lèvres du chiromancien.

—Oh! Frédéric!

— Yvonne... voulez-vous être ma femme?

Le front de la jeune fille s'est empourpré. Elle se dresse radieuse et murmure :

—Demandez à maman!

Puis elle s'enfuit en envoyant, au

bout de ses doigts roses, un baiser où elle a mis toute son âme.

Mme Gipraye objecta que les époux n'auraient pas de fortune. Les amoureux et leur confidente répliquèrent que l'amour en tiendrait lieu. La bonne maman céda.

Le jour du mariage, Mme Gipraye disait malignement à son gendre :

—Ah! monsieur le devin, on trouve tant de choses que ça dans la plaine de Mars?

Frédéric se jeta dans ses bras, en riant :

—Vous le voyez, chère maman, puisque j'y ai trouvé le bonheur!

Rêver...

Il est doux, n'est-ce pas, de rêver sur le livre
Que l'on vient de fermer en soupirant un peu.
Rêver, vois-tu, rêver, c'est la moitié de vivre.
C'est voir dans un ciel noir un coin du ciel très bleu;
C'est suivre, en souriant, le vol d'une aile blanche,
C'est regarder, le soir, une étoile filer,
C'est écouter le chant de l'oiseau sur la branche,
C'est ne plus rien sentir—lentement s'en aller...
J'aime à rêver, surtout lorsque les nuits sont douces,
Lorsque, dans l'air très pur, très au loin, on entend
Glisser l'eau doucement dans son berceau de mousses.
Je rêve de soleil, de fleurs à peines écloses,
De pays très lointains et d'éternels printemps...
Et mes rêves, soudain, meurent comme des roses...

S. M. R.

Fin de Bal

C'est fait du bal; parmi la pourpre du rideau
Un rayon blanc se glisse en claire transparence,
Rafraîchissant à voir, ainsi qu'un filet d'eau,
Dans l'éblouissement du lustré et de la danse.

Tout pâlit; la lueur des flambeaux allumés,
Comme en des lacs unis dont la froideur s'irise,
Vers les miroirs profonds tombe et se vaporise
Sur des gouffres d'azur aussitôt refermés.

Les toilettes de bal, légères, lumineuses,
Dans ce regard du jour aérien, charmeur,
Preignent un reflet vague et des teintes peureuses
De nacre qui s'éteint et de perle qui meurt.

La musique paraît plus flottante et lointaine.
Quelle main désunit la chaîne des chansons,
Mit tant d'espace au bord de l'aurore incertaine
Et donna tant de vie à ses premiers frissons?

C'est un disperement hâtif de toutes choses;
Par la fête de nuit le plaisir attardé
Songe au départ enfin et frappe aux vitres closes,
Honteux et détournant son visage fardé.

"Ouvrez!" Du fond des cieus les dernières étoiles
Vers les diamants fins tournent leurs yeux surpris,
Et les femmes, sous l'or défaillant des lambris,
L'aube se découvrant, s'enveloppent de voiles.

Mme Alphonse DAUDET.



NOTRE FEUILLETON.

Roman complet :

Oiseau sans Nid

par Jeanne de Lacroussille

PROLOGUE

Le Secret d'une Tombe

I

AU COQ D'OR

Hardi Manette!
Leste Gothon!

Tout en gourmandant ses chambrières dame Francine, l'hôtesse du "Coq d'Or," ne restait point elle-même inactive.

Alerte et délurée, sous sa coiffe aux ailes "frémisantes", la bavette de son tablier correctement épinglée, elle allait et venait, avec empressement, dans sa cuisine où tout était en rumeur.

Sur le potager mijotaient de savants ragoûts et des sauces exquis, l'ébullition soulevait les couvercles frémissants des casseroles, et lançait, en l'air, une buée légère, toute parfumée des senteurs pénétrantes du laurier et de l'oignon.

Placé droit au milieu de l'immense cheminée hérissée de chenets de fer, le tourne-broche mu par un grand chien, assis dans la cendre, tournait

rapidement, tandis que devant le feu de sarments pétillants une volaille bardée de lard rôtitait doucement, très fière de la croûte dorée, durement frottée d'ail, adroitement glissée entre sa chair blanche, et sa peau savoureuse.

L'extrémité de l'immense table de chêne était recouverte d'une nappe de toile bise, embaumant l'iris; là, étaient rangés, en bon ordre, des assiettes en faïence à fleurs éclatantes, des gobelets d'étain poli, des pichets débordants de cidre, une jatte de lait crémeux, et une tourte de pain frais.

Hardi Manette!
Leste Gothon!

Avant cinq minutes la diligence sera là, et vous savez bien, paresseuses filles, que les voyageurs aiment à trouver le repas cuit à point, et exactement servi.

—Eh bien, où est le verre de vin que maître Sorbe, le conducteur, avale toujours avant de quitter son siège?

Iras-tu le quérir, Thomas, et plus

vite que cela!

Thomas, le maître de céans, s'empres-
sa d'obéir; bien que propriétaire
de l'auberge et mari de Francine, il
n'avait aucun droit, si ce n'est celui de
se soumettre, en tout, à son épouse,
laquelle, depuis longtemps, portait cu-
lotte dans le ménage, ce n'était un
mystère pour personne.

Malheureusement, elle ne songeait
point à user de son autorité pour faire
le bien, et, si ces coffres s'emplissaient
de beaux écus, elle refusait durement
d'en faire profiter le prochain.

Ici-bas chacun pour soi, telle était
sa devise.

Les pauvres la connaissaient bien
aussi, ils passaient toujours devant le
"Coq d'Or", sans s'y arrêter, sachant
qu'il n'y avait là, pour eux, ni pain ni
abri.

Hardi Manette!

Leste Gothon!

Ça, qu'on arrose la volaille, qu'on
ajoute un filet de vinaigre au boeuf en
daube, et la soupe, n'oubliez pas qu'il
y manque...

Mais, Manette ni Gothon, ne surent
jamais ce qui manquait à la soupe. Un
bruit semblable à un roulement de
tonnerre interrompit dame Francine,
la diligence arrivait soulevant des
tourbillons de poussière; le clair tин-
tinablement des sonnailles de ses huit
chevaux, ponctué par les claquements
du fouet de maître Sorbe, éveillaient
de joyeux échos dans la campagne si-
lencieuse, mettant en fuite un trou-
peau d'oies, et attirant, en revanche,
tous les galopins du bourg, dont le pas-
sage du coche était la meilleure dis-
traction.

A peine la voiture était-elle arrêtée,
que le conducteur, dégringolant rapi-
dement de son siège, ouvrit la portière
du coupé, et portant respectueuse-
ment la main à son chapeau.

—Madame, dit-il, s'il vous plaît de
descendre ici, vous trouverez sûre-
ment, au "Coq d'Or", de quoi vous re-
faire; c'est la meilleure auberge du
pays!

A ces mots, son interlocutrice, une

jeune femme à l'air pâle et défait, je-
ta autour d'elle un regard craintif.

—Où sommes-nous, demanda-t-elle,
et combien me faut-il encore, pour at-
teindre Bordeaux?

—Vous êtes à Fresnel, madame, à
quelques heures seulement de la capi-
tale de la Gascogne.

—Enfin, murmura-t-elle, enfin! j'ar-
riverai peut-être à temps, je ne mour-
rai pas avant d'avoir rejoint mon
Charles bien aimé!

Refoulant les larmes qui emplissaient
ses yeux à ce souvenir, elle s'adressa
de nouveau au conducteur.

—C'est bien, dit-elle, je passerai la
nuit ici, voulez-vous vous occuper de
faire remettre ma valise.

Et la voyageuse prenant, dans ses
bras, une mignonne fillette de trois ans
qui sommeillait à ses côtés, s'apprêta
à descendre.

Au ton dont elle avait parlé, on
voyait qu'elle était habituée à com-
mander; et, malgré l'extrême simpli-
cité de sa mise, on devinait la distinc-
tion de sa naissance à la finesse de ses
traits, à la souplesse de sa taille, et à
l'élégance de ses vêtements.

Elle ne portait point de bijoux, sauf
un double médaillon perdu dans les den-
telles de son corsage. Ce médaillon ren-
fermait deux miniatures: la sienne, et
celle d'un jeune officier à l'air franc
et martial.

D'un coup d'oeil, Francine vit ses
détails, et l'habile femme ne s'y trom-
pa point.

Assurément, l'étrangère était une
dame de qualité, voyageant incognito.

La chose n'avait rien d'invraisem-
blable à cette époque orageuse de notre
histoire.

Napoléon revenu victorieux et tri-
omphant de l'île d'Elbe, avait vu,
soudain, son étoile pâlir, définitive-
ment, au soir de Waterloo.

Les royalistes, irrités des malheurs
de la France, en rendaient responsables
les partisans de la révolution et de
l'empire.

Malgré une ordonnance d'amnistie,
la plupart des hommes compromis,

dans les Cent Jours, avaient été poursuivis. Les plus purs gloires de nos armées, Labédoyère, Chartran, Ney, venaient d'être arrêtés, jugés et fusillés; c'était l'année terrible de la Terreur Blanche, pendant laquelle bien des vies ne purent être sauvées que par la fuite.

Qu'importait, après tout, prescrite ou non, cette femme était riche; une pareille aubaine était rare, et l'hôtesse du "Coq d'Or", plus habituée à héberger des manants et des vilains, que des comtesses et des marquises, résolut de profiter de l'occasion.

Avec une basse servilité, elle s'empressait, multipliait les révérences.

—Si madame la comtesse voulait bien me donner l'enfant.

Oh! le beau petit ange!

Manette, un fauteuil pour madame la comtesse.

Gothon, un potage bien chaud.

C'est un bouillon de poulet, madame la comtesse, léger à l'estomac, et, comme disait mon défunt grand'père, doux quasi comme du velours.

Un geste arrêta net cet insupportable verbiage. L'inconnue n'accepta qu'un bol de lait qu'elle partagea avec la fillette; et, désireuse de goûter un repos qui semblait indispensable dans son état de faiblesse, elle se fit conduire immédiatement à sa chambre.

Mais, avant de se coucher, elle pria longtemps devant le petit berceau de sa fille.

—"Mon Dieu, disait-elle, donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout, et de remettre ma Lucette entre ses bras.

"Je vous en supplie, que la faute du père ne retombe pas sur la tête de l'enfant!

"Vous qui lisez dans les cœurs vous savez bien, Seigneur, que mon Charles n'est pas criminel.

"Il a obéi à une impulsion coupable; peut-être, mais sublime.

"Ce serment qu'il a trahi, lui avait été arraché de force.

"C'est lâche de l'accuser, c'est lâche.

"Pouvait-il arrêter son empereur, son cher petit caporal, le pouvait-il.

Une crise la secoua, elle se raidit.

—"J'ai eu tort de fuir, murmura-t-elle, je n'aurai pas la force...

"J'aurais dû aller trouver cet homme... me jeter à ses pieds... l'implorer... Mais sa haine était trop grande, je ne l'aurais pas désarmée...

"Le misérable, le misérable!...

"De la haine, de la rancune, non, oh! non, la douleur m'égaré. Pardon, Seigneur, pardonnez, comme je pardonne...

Cependant, Manette qui avait accompagné la voyageuse était revenue au comble de l'enthousiasme.

—Ma chère, glissa-t-elle dans l'oreille de Gothon, c'est au moins une princesse; les initiales de son nom sont inscrites, avec des clous d'or, sur le couvercle de sa malle!

—Pauvre femme, elle semble bien souffrante, disait au même moment, Thomas à Francine..

—Bah! reprit celle-ci en haussant les épaules, souffrante ou non, elle a de quoi, voilà qui paraît certain.

Elle a eu beau bouder sur mon dîner, si elle est obligée de passer plusieurs jours ici, je me rattraperai, elle payera double!

Vain espoir.

Au matin, en pénétrant dans la chambre de la voyageuse, Francine resta clouée au sol par la stupeur.

Assise dans son berceau, Lucette lui faisait des signes mystérieux.

—Chut, disait-elle, en souriant, chut, petite mère dort.

La tête rejetée en arrière, les yeux clos, les membres raides, inanimée et déjà froide, la malheureuse mère dormait, en effet, elle dormait le grand sommeil que les méchants d'ici-bas et les tourments de la vie sont imprisants à troubler!

II

QU'EN FERONS-NOUS?

Bientôt l'auberge s'emplit de comères qui discutaient l'évènement, à grand renfort de paroles. Qu'allez-vous faire, dame Francine, demandaient-elles? Et chacune donnait son avis.

Mais Francine les reçut fort mal, ayant ouvert la valise à clous de cuivre qui avait si fort excité l'admiration de Manette, elle n'y avait trouvé que quelques pièces de monnaie, et un peu de linge de rechange, dont les marques avaient été soigneusement enlevées.

Pas un papier, aucune indice, qui puisse faire connaître l'identité de la morte.

Ah! la belle tuile qui lui tombait sur la tête, non, on avait pas idée de cela, venir mourir chez les autres quand on ne laissait pas même de quoi se faire enterrer, et leur abandonner un enfant incapable de dire son nom, et de donner le moindre renseignement.

Thomas essaya de la calmer.

—Fallait pas se "tourner les sangs," bien sûr on viendrait réclamer l'enfant et payer la dépense, car la défunte avait fameusement l'air d'une brave dame.

—Et si on ne vient pas, qu'est-ce que tu feras de la petite?

—Ce que j'en ferai, ce que j'en ferai.

Thomas s'arrêta net, suffoqué par l'émotion.

Il y avait si longtemps qu'il désirait une enfant que le ciel ne lui avait jamais donnée, pourquoi ne garderait-il pas celle-là.

Et il eut soudain une très douce vision.

La mignonne orpheline courait, d'un pas mal assuré, autour de l'immense cuisine en appelant "papa Thomas ou maman Francine."

Pendant les longues veillées d'hiver, elle écoutait les histoires merveilleuses où il est question de loups-garous et de

farfadets. Ces terribles évocations la faisaient trempler de peur, toute frissonnante elle cachait sa jolie tête sur l'épaule du paysan, et les boucles blondes et les mèches grises fraternisaient tendrement.

Voilà que la scène changeait.

A présent, l'enfant était assise sur son genou droit, et elle le regardait creuser, de ses grosses mains malhabiles, une coquille de noix dont il allait faire un petit moulin tournant joyeusement à l'aide d'une ficelle.

Et les jours de foire, quel bonheur d'apporter à ce cher petit ange, de gros bâtons tordus de pâte de guimauve, ou des cerises en sucre rouge, avec des feuilles de papier vert; des cerises si fraîches et si vermeilles, que le grand cerisier du maître d'école n'en donnait point d'aussi belles.

Oh la douce vision!

Et comme il restait muet perdu dans ses pensées.

—Eh bien, voyons, qu'en feras-tu, répéta Francine impatientée de ce long silence.

—Parbleu, je l'adopterai.

—Fou!

Ce mot siffla, comme une balle, entre les lèvres de la vindicative aubergiste.

Si on avait compté sur ça, on avait compté sans elle.

—Voyez-vous l'hôtesse du "Coq d'Or, une honnête personne s'il en fut, adoptant la fille d'une coureuse de grands chemins. Ça serait du nouveau certainement.

—Oh! fit Thomas suppliant. Mais elle eut un signe d'énergique dénégation.

—Non, c'était inutile d'insister, elle ne céderait pas: si après l'enterrement on n'avait pas réclamé la petite, elle la jetterait à la porte comme un chien. Et, pour payer la dépense elle garderait en gage le médaillon de "l'aventurière!"

C'est ainsi qu'elle nommait aujourd'hui, celle que la veille, elle adulait si bassement.

Thomas révolté ébaucha un geste de protestation. Alors, plus durement en-

core, elle répéta : Oui, comme un chien, tu entends bien, je la jeterai à la porte, comme un chien.

—Et vous feriez là, une action indigne d'une chrétienne, dame Francine, mais je vous en épargnerai la peine.

Les deux époux tressaillirent, ils se retournèrent en même temps, et restèrent stupéfaits, en voyant que le digne pasteur de la paroisse, M. Bertrand, venait d'être l'involontaire témoin de leur conversation.

—Voyez-vous, monsieur le Curé, balbutia Francine, on a tant de peine à gagner sa pauvre vie, que cela ne vous rend pas tendre!

—Il suffit, reprit le prêtre avec dignité, faites immédiatement conduire cette pauvre enfant au presbytère, quant aux bijoux de la morte, je vous défends d'y toucher, ils sont sacrés, c'est l'unique héritage de l'orpheline.

—Je ne puis pourtant pas héberger gratis tous les passants du chemin!

Le regard du prêtre se fit sévère.

—Envoyez-moi votre note, dit-il, je m'en charge; mais prenez garde, vous pratiquez mal les enseignements de l'Évangile, prenez garde, dame Francine, celui qui prépare ses aliments pour lui seul, mange le pain du péché.

Et, sans vouloir écouter les vaines justifications de l'aubergiste, M. Bertrand monta au premier, dans la chambre mortuaire.

On avait tiré les volets, et seule, la flamme vacillante d'un cierge, éclairait d'une lueur falote, le mauvais lit d'auberge où la mort avait surpris cette femme jeune, riche et belle, qui avait certainement occupé, dans le monde, une brillante situation.

—*"Sic transit, gloria mundi!"* murmura le prêtre en secouant sur le front de la défunte, le rameau vert trempé d'eau bénite qu'on avait placé près du cierge, suivant l'usage.

Puis, il s'agenouilla, et demanda à Dieu, de recevoir dans sa miséricorde, la malheureuse qui certainement emportait dans sa tombe un douloureux secret!

A LA GARDE DE DIEU

Deux jours après les gazettes de la région et des principales villes de France reproduisirent l'annonce suivante :

“Les personnes qui désireraient des renseignements sur une jeune femme, et une enfant de trois ans, qui se trouvaient, dans le coche de Paris à Bordeaux, le 17 avril 18... sont priées de s'adresser à M. Bertrand, curé de Fresnel.”

Le résultat fut négatif, on ne reçut aucune réponse et le digne M. Bertrand, n'ayant pu parvenir à trouver un refuge à sa petite protégée, se vit forcé de la remettre aux mains de l'autorité civile.

Il y avait alors, à Roseray, dans la Marne, un asile laïque où on recevait, gratuitement, les enfants abandonnées; on leur apprenait à coudre et à faire le ménage, et, dès qu'elles avaient fait leur première communion, on les plaçait en service.

La direction de cet asile avait été accordée, par faveur, à une vieille fille égoïste qui ne voyait, dans sa charge, qu'un moyen d'augmenter ses maigres revenus.

Ce fut là qu'on envoya le pauvre petit “oiseau sans nid”, seul et abandonné, à la garde de Dieu!

PREMIERE PARTIE

Le journal d'une enfant

J'étais bien petite lorsque je quittai Fresnel, et, cependant, je me souviens!

U matin, à l'aube, Julie, la servante de M. le Curé, m'éveilla brusquement.

Elle m'habilla à la hâte, en pleurant comme une source et je me mis aussi à pleurer, sans savoir pourquoi, mais

elle me consola par de bonnes paroles.

Dès que je fus prête, elle me conduisit à la sacristie, où M. le Curé lisait son bréviaire; il s'interrompit aussitôt, me bénit en me traçant une petite croix sur le front et je sentis que sa main tremblait.

Elle tremblait encore, quand il donna, à Julie, un paquet ficelé de cinq eachets de cire rouge.

—Voilà, dit-il vous remettrez cela à Mme la Directrice, afin qu'elle le lui rende le jour où elle quittera l'établissement. Ce sont les portraits de ses parents, le seul moyen qu'elle ait de se faire reconnaître par eux si la Providence, dans sa sagesse, veut bien réunir, comme je le lui demande, ceux qu'Elle a si brusquement séparés.

Il me regarda alors, avec une infinie pitié en murmurant: "La pauvre enfant! La pauvre enfant!"

Puis, levant les yeux sur le Christ de bois accroché à la muraille, il ajouta avec foi:

"Seigneur, je vous en prie, vous qui prenez soin du passereau, n'abandonnez pas l'orpheline."

Au dehors, les chevaux de maître Sorbe piaffaient d'impatience, il fallait partir.

Julie et moi, nous montâmes dans la diligence.

Clic-clac! Hue, Dia! En Avant!

L'équipage qui avait conduit ma pauvre mère à la tombe, m'entraînait, à cette heure, vers une vie de misère et de douleur.

"O mon Dieu, vous qu'on appelle le "bon Dieu, pourquoi permettez-vous "que les mères meurent en laissant, ici- "bas, de petits orphelins!"

Nous voyageâmes plusieurs jours de suite, sans aucun repos; enfin, Julie m'annonça notre prochaine arrivée.

—Ah! tant mieux, m'écriai-je en apprenant cette bonne nouvelle, mais au fait, où allons-nous, Julie, tu ne me l'as pas encore dit?

—A Roseray, mon trésor, répondit-elle évasivement.

—Pour longtemps?

—Je ne sais pas..

—J'aimerais mieux revenir à Fresnel, Julie.

—Hélas! si c'était possible! et en disant cela, Julie éclata en sanglots.

—Pourquoi pleures-tu, ma Julie, est-ce que tu vas me quitter, dis-je avec effroi?

—Il se pourrait, mon trésor, je suis vieille, voyez-vous, probable qu'on ne voudra pas de moi où je vous conduis.

—Mais, enfin, où me conduis-tu, ma petite Julie, où me conduis-tu?

Deux fois ses lèvres s'ouvrirent et se refermèrent; ce ne fut qu'après un pénible effort qu'elle laissa tomber ce mot si douloureux: "A l'asile!"

A son grand étonnement, je me mis à battre joyeusement des mains.

—Sèche tes larmes, Julie, sèche tes larmes. Je vais à l'asile, quel bonheur!

Autrefois, petite mère m'y conduisait souvent, je donnais du bonbon aux orphelines, et on me montrait toujours, le Jésus le beau Jésus de cire qui joint les mains et ferme les yeux.

Julie me regarda avec stupéfaction.

—Tu connais l'asile, me demanda-t-elle fébrilement, espérant avoir fait jaillir, de mon petit cerveau, une lueur qui si faible fût-elle, allait, peut-être, éclairer d'un jour nouveau, ma misérable destinée. Tu connais l'asile, mon trésor? où est-il? dis-le à ta Julie? Voyons, dis-le, pour me faire plaisir?

Elle joignait, devant moi, ses grosses mains noueuses, sillonnées de veines bleues; certes, elle ne devait pas mettre plus de ferveur, dans les prières qu'elle adressait au Seigneur.

Je réfléchis un instant et ébauchant un geste vague, je répondis, très fière:

—Il est là-bas, là-bas, derrière la montagne, chez grand-père et je m'arrêtai net, j'avais oublié le nom.

Comme M. le Curé, Julie répéta par deux fois.

"La pauvre enfant!"

Moi, sans comprendre pourquoi on me plaignait, je fermai les yeux afin de mieux revoir dans ses moindres détails l'asile vers lequel j'allais.

Je retrouvai d'abord les grandes

salles cirées, frottées, extraordinairement propres tout autour desquelles étaient rangées des chaises de paille, qui se reflétaient, obliquement, sur le parquet.

Près du mur, aux places d'honneur, s'allongeaient les statues de plâtre de la Vierge et des saints, les yeux levés vers le ciel dans l'extase de la prière, les bras tendus, en des gestes mystérieux de clémence et de bénédiction ; le Jésus de cire que j'aimais tant, trônait, toujours, au milieu de la cheminée, entre les deux mêmes bouquets fanés de fleurs en papier.

Voici les petites orphelines, si mignonnes avec leurs robes brunes et leurs mouchoirs bleus, croisés sur les épaules.

Voilà les cornettes de mousseline des soeurs glissant, comme de grands oiseaux au vol lourd, à travers les pelouses verdoyantes des immenses jardins.

Oh! qu'ils sont beaux, ces jardins émaillés de fleurs éclatantes, entourés de haies parfumées où sèche le linge du couvent: de grands draps éblouissants de blancheur, des nappes d'autel finement brodées, et une longue théorie de tabliers tout pareils, de forme et de couleur.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce donc.

Les tabliers, les orphelines, les bonnes soeurs, les statues, les chaises de paille, dansaient devant moi, une sarabande effrénée; tout cela tourbillonnait dans un effroyable désordre, puis, soudain, le silence et la nuit se firent, je dormais d'un paisible sommeil!

O l'affreux réveil après un si beau rêve, et, combien la réalité se montra différente de mon idéale vision.

Elle s'en trouvait séparée par toute la distance qu'il y a entre la charité chrétienne et la philanthropie!

Lorsque j'ouvris les yeux, les splendides jardins avaient fait place à de grands murs sans fenêtrés, si hauts, qu'à peine on en distinguait le faite; et, au lieu des suaves visages des héroïques filles de la charité, qui s'inclinent, si miséricordieusement, sur toutes les

misères, je ne vis que les figures renfrognées des femmes mercenaires qui se croient quittes envers nous, parce qu'elles pourvoient à notre nourriture et à notre logement.

Certes, nous ne manquons de rien, si ce n'est du bien le plus précieux de tous, l'affection!

Mme la Directrice ne cesse de nous répéter.

Etes-vous heureuses, êtes-vous heureuses! Ah! si vous étiez dans vos familles, quelle différence!

Elle a raison, les enfants des ouvriers subissent des privations que nous ne subissons pas. Il leur arrive de souper de pain sec, mais ce pain, c'est leur mère, qui le leur donne, avec un baiser.

Moi qui n'ai plus de mère, que ne donnerais-je pas pour vivre auprès d'une sainte religieuse qui m'appellerait: "Mon enfant!"

Je me sens seule et abandonnée, surtout depuis le décès de M. le Curé de Fresnel et de Julie. Ils sont morts, tous les deux, victimes de leur dévouement. Ils se sont prodigués au chevet des mourants pendant une terrible épidémie, le fléau les a emportés à trois jours d'intervalle.

Je crois bien que je serais, alors, morte de chagrin, si le Seigneur, dans sa tendresse, ne m'avait conviée au banquet sacré préparé pour le pauvre.

Ma première communion!

Quels doux souvenirs ces mots éveillent dans mon cœur. Moi qui avais tant souffert, j'ai goûté le bonheur, oui, j'ai été heureuse, depuis le jour où on m'a appris à connaître celui qui, pour montrer son amour, à ses enfants, daigne les rassasier d'un pain délicieux, descendu du ciel, et les invite, avec une bonté touchante, à participer à ses saints mystères, en ne cessant de leur répéter: "Venez à moi, vous tous qui portez un fardeau, et je vous soulagerai!"

On nous a préparées deux ans, à ce grand acte de notre vie.

Trois fois par semaine, on nous réu-

nissait pour le catéchisme dans l'église du village.

Elle est bien vieille cette église : jadis triomphant sur le clocher, le coq y vacille, maintenant, déteint et déplumé.

Les voussures du plafond bâillent, les fentes s'élargissent et les murailles tremblent, quand sonne la cloche fêlée. Aux fenêtres manquent des carreaux, sur l'autel qui penche tristement, les bouquets s'effeuillent dans des vases dépareillés.

Les bancs craquent, les chaises laissent pendre leur paille échevelée...

Mais, telle qu'elle est, je l'aime, ma vieille église, car elle garde les plus doux souvenirs de ma vie d'orpheline.

Quand j'y entre, le soir, il me semble entendre retentir, dans le silence, la voix austère du saint Pasteur, répétant :

"Mes enfants, votre vie a la souffrance, mettez-y la piété et le travail, et vous serez des saintes !

"De pauvres filles, comme vous, n'ont, ici-bas, que des devoirs et nul plaisir. Mais, ici-bas, ne compte pas !

"Donec, obéissez toujours, non pour vos maîtres, qui seront, peut-être, injustes et cruels, mais, obéissez pour Jésus, qui s'est fait par amour pour vous, obéissant jusqu'à la mort de la croix.

"Entre le devoir et l'intérêt, n'hésitez jamais, mes enfants, jamais !

"Voyez ce bel ange, qui se trouve ici, sur le premier vitrail ; il vole, sans même effleurer le sol ; il vole tout droit vers Dieu, tout droit vers le ciel. Allez ainsi, tout droit. C'est le plus court chemin, quand on le suit, on n'a jamais à rougir, et cela, voyez-vous, suffit à faire une très belle vie !"

Ces enseignements précieux, avec votre grâce, Seigneur, je ne les oublierai jamais !

J'espère répéter, toujours, comme la sainte reine Marie Lezinska, dont nous parlait si souvent M. le curé : "Plutôt la mort que la souillure !"

Enfin, un matin, le joyeux son des

cloches retentit, au loin, dans la vallée, mêlé au champ grêle des coqs !

A ce signal, il y eut, dans le village, une extraordinaire animation

Par les portes ouvertes, on vit dans les maisons, les femmes attardées qui se paraient de leurs plus beaux atours ; et l'odeur des gâteaux dorés qui cuisaient, sous la cendre, se mêla aux senteurs pénétrantes des pommiers en fleurs et aux suaves parfums de l'encens.

La nature, elle-même, voulait, semblait-il, participer à la fête ; les herbes, les mousses, les feuilles, resplendissaient d'une façon inaccoutumée, jamais le soleil n'avait si doucement brillé !

Couronnées de roses et voilées de blanc, nous passâmes, recueillies, dans la fraîcheur odorante de cette aube de juin !

L'innocence et le malheur sont un spectacle si touchant, que notre vue remuait tous les coeurs, même les plus endurcis !

Un vieux paysan qui ne s'était point confessé depuis des années, grand liseur de journaux, et libre-penseur connu, s'arrêta en nous voyant, posa ses outils, et fit un signe de croix !

Nous, nous étions presque fières de notre abandon ; ne savions-nous pas que les plus délaissés, sont les mieux aimés de Jésus.

Ah ! il me le fit bien sentir, ce matin-là.

Lorsque le prêtre, en chasuble d'or, descendit les marches de l'autel, étincelant de lumières, en portant, dans ses mains, l'auguste ciboire, lorsqu'il déposa sur mes lèvres tremblantes la divine hostie ; il me sembla que j'échappais à cette vallée de larmes, et que je montais vers ce beau pays du ciel dont on m'avait tant vanté la douceur ; vers ce pays où il y a des mères pour toutes les petites filles, un trône et une couronne de gloire pour tous ceux qui ont souffert avec patience et résignation !

Oh ! s'il est si doux de recevoir Dieu dans son coeur, ici-bas, que sera-ce donc

quand nous le verrons face à face là-haut!

Le temps est proche, paraît-il, où je vais quitter l'asile pour gagner ma vie dans un labeur pénible et humiliant.

O qu'importe!

Qu'importe le travail, qu'importe la misère! qu'importe la terre, puisqu'il y a le ciel!

Béni soyez-vous en toutes choses, mon Dieu! Béni soyez-vous, car vous ne nous éprouvez que pour nous récompenser plus magnifiquement! Béni soyez-vous, puisque vous payerez nos peines passagères d'un éternel bonheur.

DEUXIEME PARTIE

Le Mystère de la rue de la Harpe

I

LE JOUR ET LA NUIT

Dans ces derniers siècles, Paris a subi bien des transformations!

Le Paris antique a disparu depuis longtemps.

Chaque jour une nouvelle couche efface le Paris du moyen âge, et il est maintenant facile de distinguer, de dater, en quelque sorte, la physionomie, que les diverses époques ont successivement imprimée à la capitale.

Cependant, la rive gauche s'est montrée réfractaire au changement.

En s'aventurant aux alentours de Notre-Dame ou du boulevard Saint-Michel, on peut encore retrouver quelques vestiges de la Cité des vieux âges.

Là, comme il y a cinq siècles, on rencontre des rues étroites, bordées de grappes de maisons répandues de tous côtés, semées en désordre, sur un sol toujours inégal: telle est la rue de la Harpe, dont le nom harmonieux, si l'on en croit la légende, est dû à l'enseigne d'un luthier lequel, habitait en 1245,

avec sa fille Agnès, la dernière maison à droite

Quoi qu'il en soit, elle était restée commerçante, et précisément, l'ancienne boutique du luthier se trouvait occupée, actuellement, par un marchand de parapluies et sa femme, M. et Mme Fèvre.

C'étaient d'étranges commerçants, en vérité! Le jour, leur boutique ressemblait à toutes les honnêtes petites boutiques voisines, à cela près qu'elle restait toujours déserte.

La cause en était simple; si un client aventureux, en franchissant le seuil, les Fèvre le toisaient avec dédain et le punissaient de son audace, en le servant de façon à lui ôter, pour longtemps, le désir de revenir.

—Nous n'avons pas cet article, répondait, péremptoirement, Mme Fèvre, à toutes les demandes d'achat.

—Je ne me charge pas de ce genre de réparation, affirmait M. Fèvre, lorsqu'on lui proposait un travail.

Et les deux époux réfugiés derrière leur comptoir, comme derrière une forteresse, jetaient, vers la porte, un regard significatif auquel l'intrus obéissait promptement.

Alors, l'un et l'autre, poussaient un soupir de soulagement, monsieur reprenait son journal, madame son tricot; et les araignées recommençaient, paisiblement, à tendre leurs filets entre les parapluies antédiluviens et les ombrelles préhistoriques, qui encombraient la devanture.

Malgré cette façon bizarre d'envisager le commerce, les Fèvre ne paraissaient nullement gênés; aussi leur conduite intriguait-elle passablement leurs voisins; car, lorsque la nuit était noire et profonde, on voyait de vagues ombres rôder aux alentours de chez eux. Ces ombres se glissaient avec précaution, le long des murs, jusqu'à la boutique où elles s'engouffraient, soudain, après avoir prononcé de cabalistiques paroles. Que se passait-il alors, derrière les volets clos.

Nul n'aurait pu le dire.

Seulement à l'aube, on entendait dis-

SCENE D'INTERIEUR

tinctement des chansons bachiques, ponctuées par le choc des verres et des brocs, puis la porte s'ouvrait, et les ombres s'évanouissaient rapidement dans les ruelles adjacentes, que la rue de la Harpe, semblable à un long serpent enserre dans ses replis tortueux.

Je laisse à penser si la curiosité du quartier était en éveil.

On ne parlait que des époux Fèvre; et cela, avec une malveillance manifeste.

—Qu'en pensez-vous, ma chère, demandait la bouchère à la charbonnière.

—Ils ont commerce avec le malin, répondait à mi-voix celle-ci, en faisant un grand signe de croix.

—Taratata, chantait le drapier du coin, un esprit fort qui se croyait très brave pour avoir hurlé la Carmagnole en 93. Taratata, ils me font pas peur ces gens-là; j'en aurai le coeur net, je dévoilerai leurs simagrées.

Done, un soir, ayant mis une perruque et un faux nez, il s'embusqua dans un coin sombre se croyant caché à tous les yeux.

Quel ne fut pas son effroi, en voyant s'avancer vers lui, un nain difforme qui, péremptoirement, lui intima l'ordre de regagner, illico, son logis et d'y rester coi, s'il tenait à sa peau.

Le pauvre homme fut si fort effrayé, qu'il dut garder le lit pendant deux jours, hanté par le souvenir de ce nain, dont la cape noire répandait une odeur de soufre, pareille à celle des allumettes chimiques; ce qui permettait, raisonnablement, de supposer qu'il était de la livrée de Satan.

Ceci confirmait l'opinion émise par la charbonnière.

Et, de ce jour, aucun habitant de la rue de la Harpe ne se fut hasardé hors de chez lui, après le soleil couché.

Les allées et venues mystérieuses des ombres purent dès lors s'accomplir librement.

—Enfin, Madame Fèvre, cela fait sept en trois semaines.

—Oh! si on peut dire?

—Comment, si on peut dire, mais j'en sais le nombre exact.

Et M. Fèvre, comptant sur ses doigts, énuméra d'une voix doctorale.

Julie, la grosse rousse.

Mélanie, la grande brune.

Eulalie, celle-là louchait affreusement.

Et Joséphine, et Louise, et Berthe, et Marie.

Le commerçant s'arrêta victorieux l'index de la main droite, après avoir parcouru tous les doigts de la main gauche, venait au deuxième tour de toucher l'annulaire.

C'était prouvé, cela faisait bien, sept! sept espions! quatorze yeux toujours braqués pour percer les mystères et découvrir les secrets.

—Eh bien! après, gémit Mme Fèvre, pouvais-je les garder ces filles dont tu me parles; et, est-ce ma faute, si Julie était paresseuse, Mélanie voleuse, Eulalie gourmande, Joséphine insupportable, Louise grognon, et Berthe incapable.

—Certainement, je ne dis pas, mais enfin le fait est-là, brutal, palpable, sept en trois semaines, c'est bien ce que j'avais, sept Argus, qui ont pu voir, qui pourront dire.

—Dire quoi? voir quoi? puisqu'au moment voulu, je les enferme à clé dans la soupente. Tenez, vous me faites pitié, vous n'êtes qu'un trembleur, Monsieur Fèvre.

Reprenez donc courage, et, au lieu de vous lamenter, aidez-moi à trouver la huitième.

—Mais, où la prendre cette perle rare, puisque le bureau de placement désormais refuse énergiquement de nous la procurer?

—Eh grand Dieu! si je le savais, elle

serait déjà ici, songez que je ne puis suffire à tout, veiller la nuit; le jour, entretenir vos vêtements, préparer les repas, tenir la boutique, ajoutez à cela les soins du ménage, et voyez vous-même.

A en juger par l'extérieur des choses, les soins de ménage ne devaient pas accabler Mme Fèvre.

Partout, en effet, la poussière régnait en souveraine, elle couvrait les vitres, et interceptait la lumière, de sorte que les deux fenêtres ne laissaient entrer qu'un jour avara, dans l'étroite pièce, les toiles d'araignées remplissaient tous les coins; et, sur les étagères hautes et larges, un pêle-mêle d'objets sans nom s'était accumulé.

Le dessous de la grille du poêle était rempli de cendres, de charbons éteints et d'ordures, les parapluies neufs fraternisaient avec les vieux, les ombrelles encombraient les chaises, les baleines tapissaient le sol, le fil gisait à terre, la soie traînait dans un coin, c'était un indescriptible désordre.

Comme si tout cela restait invisible à ses yeux, Mme Fèvre au paroxysme de l'indignation, continua.

—Oui, les soins du ménage, c'est-à-dire laver, cirer, épousseter, récurer. Mais, cela vous est bien égal, que je passe mes jours sans repos, et mes nuits sans sommeil, cela vous est bien égal que je m'use les ongles à frotter!

Pourvu que Monsieur ait son déjeuner servi à point, tout lui est indifférent. Ah! je suis la plus malheureuse des femmes, Agénor, Agénor, pourquoi vous ai-je épousé?

Et la voix manquant à Mme Fèvre, elle s'arrêta complètement aphone.

Alors, lentement, son mari demanda.

—Euphémie, pourquoi ne vas-tu pas à Roseray.

—Quoi faire, répondit par geste Euphémie.

—Tiens, te chercher une servante! Ne sais-tu pas qu'il y a là un asile d'orphelines, on les place volontiers sans gages chez les commerçants qui peuvent leur apprendre un métier; et nous pouvons, nous, lui en apprendre un

chouette de métier, continua-t-il en clignant de l'oeil. Heu, heu, elle n'a pas de parents la petite, pas de connaissances; on la compromettra et on l'emploiera à la "passe". Le reste du temps, t'en feras ce que tu voudras.

Agénor n'avait pas achevé ces paroles, qu'Euphémie lui sautait au cou; un revirement soudain s'était fait en elle.

Ah! les bonnes idées qu'avait son mari quelle chance elle avait eu de l'épouser; il n'y avait que lui, pour trouver une pareille combinaison, mais c'était parfait, il fallait exécuter tout de suite ce projet.

On allait fermer la boutique, louer une voiture, et en route pour la Seine-et-Marne.

Pendant que Mme Fèvre mettait les volets, M. Fèvre ouvrant une armoire en sortit une bouteille et deux verres; une forte odeur d'alcool se répandit dans l'atmosphère.

—Eh, vieil ivrogne, qu'est-ce que tu fais?

—Ben, je vais trinquer avec toi au succès de notre voyage.

—A ta santé Génor.

—A la tienne Phémie.

Une heure après, l'aimable couple volait sur la route de Roseray.

III

VERS LA VIE

La lumière terne d'un jour de novembre, entraît, parcimonieusement, dans la grande salle de l'ouvrier, et laissait traîner des reflets blêmes sur les murs blanchis à la chaux. Cette clarté blafarde, accentuait la pâleur malade de ces petits visages d'enfants courbés sur une tâche ingrate.

Parfois, un léger chuchotement s'élevait, tôt réprimé par un avertissement de la surveillante; et, pour un moment, on n'entendait plus que le grincement des ciseaux mordant l'étoffe, et le léger bruit des dés poussant l'aiguille.

Soudain, la porte s'ouvrit, et la directrice commanda de sa voix sèche:

"Lucette, pliez votre ouvrage, et

montez au secrétariat.”

Cette visite de la directrice appelant l'une ou l'autre, troublait seule la monotonie des occupations journalières.

Tantôt, l'enfant désignée ne repaissait plus et, alors, chacune l'enviait car la jeunesse et la souffrance sont avides de changement; tantôt, au contraire, elle revenait l'air morne et tout attristée, par l'espoir déçu.

Le secrétariat était un endroit mystérieux qui inspirait de la terreur aux plus braves.

Là, été comme hiver, du matin au soir, et du soir au matin, se tenait assis, dans une pièce carrelée, un monsieur blême, à lunettes, qui, la tête recouverte d'une calotte de soie noire, écrivait derrière un grillage à rideaux verts.

Le coeur palpitant, Lucette rentra au secrétariat, où se trouvait, outre le monsieur blême et la directrice, un gros petit homme au teint enflammé, vermillonné comme une image d'Epinal, et une commère, jaune et bilieuse.

—Voilà l'enfant, dit la directrice.

—Qu'en pensez-vous, Monsieur Fèvre, interrogea la femme jaune.

—Peuh! elle ne me paraît pas bien forte, répondit le gros petit homme. Mme la Directrice haussa les épaules.

—Elle ne paye pas de mine, c'est certain, interrompit-elle, mais elle est forte tout de même; du reste elle a fait ses preuves car, ici, nous les employons au balayage et à la cuisine tout aussi bien qu'à la couture.

Et, il ne faut point qu'elle boude sur l'ouvrage car, quoi qu'on ait raconté sur ses origines, la vérité, pour le moment, est qu'elle est une pauvre fille sans ressource, élevée par charité, et, il ferait beau voir qu'elle refusât de travailler pour gagner sa vie.

Derrière le grillage vert, le monsieur blême s'agita comme ours en cage.

—Oui, oui, répéta-t-il en sourdine, il ferait beau voir! et si vous nous la renvoyez, pour cause de paresse, je m'en charge.

L'air du monsieur blême était si ter-

rible et si farouche que Lucette resta glacée de frayeur.

Mme Fèvre ébaucha un geste de résignation.

—Il suffit, madame la directrice, conclut-elle, nous emmenons l'enfant.

—C'est bien, mais n'oubliez pas que vous avez pris l'engagement de lui apprendre votre métier.

—Entendu.

—Un bon métier, qu'elle aura là, ricana Agénor, en poussant le coude de Phémie.

—Tu entends, Lucette, dit de nouveau la Directrice, tu auras là un bon métier, il faudra l'apprendre consciencieusement ou si non.

—Je m'en charge, je m'en charge, acheva le terrible monsieur blême.

Et Lucette terrifiée, suivit ses nouveaux maîtres.

Quand ils franchirent le seuil de l'Asile, la nuit enveloppait la nature. Les arbres, dans l'ombre grandissante, semblaient atteindre les nuages; leurs têtes où passait le vent du soir, s'agitaient et chantaient une plainte interminable et triste, que scandaient, par moment, le cri de la chouette, le craquement sec des branches sèches, et le froissement doux des feuilles mortes s'envolant, une à une, à l'éternel abîme,

Reléguée tout au fond de la voiture, l'orpheline oppressée de tristes sentiments restait muette.

Mais, voilà que la lune parut envoyant des gerbes de lumière veloutée jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres et, l'enfant, subitement reconfortée, serra, sur son coeur, avec confiance, le portrait de ses parents que Mme la Directrice lui avait remis avant son départ. Pourquoi s'effrayer. A cette heure n'allait-elle pas vers la vie, bien décidée à marcher toujours tout droit, comme on le lui avait tant recommandé.

Et, si son père, ce bel officier qui lui souriait dans le cadre d'émail, vivait encore, était-il donc impossible qu'elle le rencontrât un jour.

Quelle serait alors sa joie de pouvoir lui dire:

“Père, voilà votre petite Lucette, elle a bien souffert, mais elle est restée bonne, et elle peut vous regarder sans rougir.”

A présent, au ciel, de petits nuages flottants atténuaient la splendeur de l'astre solitaire, tout comme l'incertitude du présent, voilait, hélas, d'ombre, l'avenir que Lucette espérait, contre toute espérance et si beau et si bon...

IV

PARIS

Minuit sonnait aux horloges du voisinage, quand la voiture s'arrêta devant la boutique du marchand de parapluies.

Lucette jeta autour d'elle un regard effaré.

Était-ce possible qu'elle fut à Paris, dans cette ville de rêve qu'on disait aussi belle que les cités merveilleuses, dont il est question, dans les contes des fées!

Elle s'attendait à voir des avenues larges et spacieuses, des places plantées d'arbres magnifiques, d'imposants monuments aux dômes dorés.

Ah bien oui!

Elle se trouvait dans une rue noire, étroite, sinistre; la hauteur des maisons la faisaient paraître encore plus étroite, et les façades irrégulières, qui s'alignaient, se penchaient, se soutenaient l'une l'autre, lui donnaient un aspect inquiétant et louche.

Mme Fèvre ouvrit la porte de la boutique.

—Entre, petite, dit-elle à Lucette, entre, nous voilà chez nous.

Lucette se disposait à obéir, lorsqu'elle vit surgir devant elle, un grand et solide gaillard vêtu d'une redingote noire, et d'une vieille culotte de velours gris.

Sa vilaine figure envahie par une barbe inculte émergeait d'un foulard

rouge, tortillé autour de son cou, et ses yeux luisaient sinistres dans l'obscurité.

Lucette poussa un cri.

—Tais-toi, petite sotte, gronda Mme Fèvre, en la secouant d'importance, tais-toi, c'est un ami.

Sans lui donner le temps de se reconnaître elle la poussa dans la boutique, dont elle referma la porte, et se tournant vers l'homme au foulard rouge.

—Comment vous trouvez-vous ici, à cette heure, Frappe-Fort, demanda-t-elle? est-ce qu'il y aurait du nouveau?

—Ma foi, la mère, c'est ce que je demandais, vous filez sans crier gare, vous mettez la clef sous la porte, je pensais que la rousse avait fait des siennes.

—Mon Dieu, merci, il n'en est rien; nous sommes seulement allés, au loin, chercher une enfant ignorante et discrète, pour faire notre service.

—Est-ce donc la tourterelle qui a poussé des cris de paon à ma vue?

—C'est elle-même.

—Tiens, on pourrait peut-être l'employer à la passe, car, nous, pour l'instant, nous sommes tous brûlés.

—C'est l'idée de M. Fèvre, mais avant, il faut l'étudier.

—Et surtout, essayer de la compromettre dans la complicité, c'est encore la meilleure des martingales.

—Allons, adieu la mère.

—Adieu, mon fils, prévient les compagnons qu'on travaillera demain soir.

—Et le mot de passe, quel est-il?

—Toujours le même, Sambre-et-Meuse.

—Au revoir la mère.

—Au revoir mon enfant.

Et ils se séparèrent après avoir échangé une poignée de main.

V

POURQUOI

Sans être positivement malheureuse chez ses nouveaux maîtres, Lucette s'y

trouvait étrangement dépaysée.

On parlait, autour d'elle, une langue qu'elle ne comprenait pas, et sa présence semblait toujours une gêne, souvent même une menace.

Mme Fèvre l'accusait injustement d'écouter aux portes; M. Fèvre affirmait sans motif, qu'elle l'espionnait.

Qu'est-ce qu'on avait donc à lui cacher?

Un matin, étant entrée, à l'improviste, dans l'arrière boutique, elle vit un étrange spectacle.

Le boutiquier, assis sur une vieille chaise, avait posé, sur une table, devant lui, une petite boîte dont il tirait des multitudes d'écus de cinq francs en argent, brillants et tout neufs, il les contemplait, les palpait, les faisait sonner, les regardait de nouveau, et, suivant le cas, en formait une pile ou les rejetait rageusement dans la boîte.

Pour l'avertir de sa présence, Lucette toussa discrètement.

En une seconde, M. Fèvre fit disparaître l'argent, et se tournant tout d'une pièce.

—Qu'est-ce donc?

Qui est là, demanda-t-il, pâle et tremblant.

Ah! c'est encore toi, maudite curieuse, que fais-tu là, voyons, réponds, que fais-tu là?

—Je viens balayer la chambre, c'est Mme Fèvre qui m'envoie.

—La peste soit de ma femme

—Y a-t-il longtemps que tu étais là, parle, qu'as-tu vu?

—Oh! j'ai vu des pièces, monsieur, de belles pièces d'argent.

—Ah! tu as vu, tu as vu! et, menaçant, il s'avança vers Lucette et ses mains se crispaient, prêtes à saisir cet être frêle, et à le broyer; mais, il se ressaisit.

—Écoute, petite, dit-il, avec un calme feint, écoute, je vais t'expliquer; mais, tu ne le répéteras pas, ces pièces d'argent que tu as vues, c'est toute ma petite fortune, ce que j'aurai pour vivre, sur mes vieux jours, d'aimer à les regarder, à les compter, ne le dis pas, en on dirait que je suis un vieil avare, oui,

oui, c'est cela, je suis un avare, un vieil avare, rien de plus.

Et Lucette se dit, en effet, que ses maîtres devaient être terriblement avare, pour vivre, si misérablement, avec une telle fortune.

Tout cela la laissait rêveuse, pourquoi certains soirs l'enfermait-on à clef dans la soupenne qui lui tenait lieu de chambre, pourquoi, ces nuits-là, entendit-elle d'étranges bruits, pourquoi ses maîtres avaient-ils l'air de trembler devant tous. Pourquoi, oui, pourquoi?

VI

LA CLEF DU MYSTÈRE

Morphée, dans un geste compatissant, a incliné ses pavots sur la ville; et voilà que soudain, un grand apaisement s'est fait.

Les lumières se sont éteintes, les bruits assoupis un à un, il y a comme une trêve dans la destinée humaine, et l'on ne saurait dire, à cette heure, quel est le plus heureux, du riche reposant sous des courtines festonnées, ou du pauvre hère couché sous un pont.

Car chacun a posé son fardeau, mis de côté la lourde croix sous laquelle saignaient ses épaules, afin de goûter quelques instants de repos.

C'est le triomphe du rêve, la revanche du bonheur sur la souffrance.

La volonté ne connaît plus de bornes, les désirs plus de limites, l'illusion est devenue réalité.

Voyez plutôt.

Le savant, comblée d'honneurs, entre victorieusement sous la coupole dorée de l'Institut, c'est un immortel!

La femme laide est devenue merveilleusement jolie, elle passe triomphante au milieu de ses rivales qui lui tendent une couronne sur laquelle ces mots étincellent: "A la plus belle!"

Le paralytique court à travers les champs émaillés de fleurs, plus léger que le papillon.

Le prisonnier s'enivre de liberté.
L'agioteur emplit ses coffres.
Le mendiant s'assied à une table
somp tueusement servie.
C'est là l'oeuvre du sommeil, du bon
sommeil réparateur!

Oh! comme il doit être appelé, attendu, désiré par tous, ce génie bienfaisant.

Détrompez-vous, il y en a qui le chassent comme un ennemi, car la nuit est propice à la louche besogne qu'ils accomplissent; et c'est pour cela qu'on veillait au No 3 de la rue de la Harpe.

Il y avait, ce soir-là, grand remuement d'ombres et un incessant murmure de propos singuliers.

On frappait.

—Toc, toc.

—Qui est là? interrogeait-on.

—Ami.

—Que dit-il?

—Sambre-et-Meuse!

—Qu'il entre.

Six fois, déjà, ce rapide colloque s'était échangé entre Mme Fèvre et ses mystérieux interlocuteurs, et, six fois, au seul énoncé de ces paroles "fatidiques", Sambre-et-Meuse, la porte de la boutique s'était hospitalièrement ouverte, comme s'ouvrait, autrefois, au seul mot de Sésame devant Ali-Baba ravi, la taverne des quarante voleurs.

Après la sixième entrée, M. Fèvre jeta, autour de lui, un regard circulai-re.

—Bien, murmura-t-il, nous voici, maintenant, presque au complet.

—Oui, presque au complet, répondit Frappe-Fort, en desserrant son foulard rouge, il ne manque, selon l'habitude, que Boscotin.

En effet, le petit bossu qui avait si fort effrayé le drapier vantard, ne faisait pas partie de la réunion.

—Ecoutez, patron, continua Frappe-Fort, à vous parler franc, il ne me revient pas, ce moineau-là. Arrivé le dernier, il s'en va le premier, après avoir empoché la part du lion.

—Hé! que veux-tu, c'est un artiste, les bons graveurs sont rares, ils ne courent pas les rues, pour les avoir il faut,

nécessairement, faire des sacrifices.

—D'accord, mais je me méfie.

"Les bossus et les estropiés

"Sont tous du diable, possédés"

affirme le proverbe.

Etes-vous sûr de ce mal bâti, patron, voilà ce que je voudrais savoir.

—Ah! mon Dieu, que me demandes-tu là, sûr de lui, eh! non certes, je n'en suis pas sûr, je ne suis sûr de personne, de qui donc, peut-on être sûr, avec cette chose grande et terrible qui pèse sur Paris, et qui a nom: la police secrète!

Elle se compose d'hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous connaissent, d'hommes qu'aucun signe ne distingue, d'hommes habillés comme vous et comme moi.

Car ces hommes se cachent sous la blouse de l'ouvrier, sous la redingote du bourgeois, sous l'habit de l'homme du monde; ils sont tour à tour, manants et grands seigneurs, étrangers ou français...

Ah! tu trembles, tu te défiles, pas plus que moi, certes, des espions, des traîtres, j'en vois partout.

Le client qui entre ici: traître!

Le domestique qui me sert: traître!

Le complice qui travaille avec moi: traître.

Oh! mais si cela est, malheur à lui, vous connaissez nos règlements, ceux qui ont prononcé ce serment doivent se faire, s'ils parlent, tant pis, ils mourront! Tous les hommes s'étaient rapprochés et ils approuvaient de la tête, cependant l'un d'eux, hasarda:

—Il mourra, c'est bientôt dit, mais s'il nous fait tous coffrer, qui donc nous vengera.

—César, hurla Frappe-Fort.

Ici, César, pille César!

Un grand chien bondit, l'oeil sanglant, la bave aux lèvres, les crocs aiguës.

Tous se reculèrent instinctivement.

Mais sans lui donner le temps de s'élan- cer, l'homme au foulard rouge l'ar- rêta par son collier.

—La paix, cria-t-il. Et le molosse maté, s'éloigna en grondant.

—Sais-tu bien, compagnon, ricana M. Fèvre, que je n'aimerais pas avoir affaire à ton chien.

Je redouterais moins un poignard que les crocs de César.

Mais n'attendons pas plus longtemps Boscotin.

A l'oeuvre, mes enfants, à l'oeuvre.

S'approchant d'une énorme armoire qui masquait tout un panneau, il appuya sur un ressort caché. Aussitôt, les deux battants roulèrent sur leurs gonds, et laissèrent entrevoir une vaste salle voûtée qui ressemblait vraiment à une succursale de l'enfer.

Au fond flambait un fourneau dont les flammes bleues et vertes, projetaient des lueurs sinistres sur les murs le long desquels, étaient rangés des cornues des alambics, des pinces, des presses, des tenailles, enfin tout l'attirail des faux-monnayeurs.

Cinq minutes après, les sept brigands accomplissaient, avec une ardeur, et une habileté qu'ils n'eussent certes pas apportées à un métier loyal, les "rites" de leur coupable "industrie".

Les uns demi-nus et noirs comme des diables, faisaient couler dans des creusets, le métal en fusion, les autres laminaient de grandes plaques blanches comme de l'argent ou rutilantes comme l'or.

De puissantes machines coupaient, dans ces plaques, des rangées de morceaux ronds comme des boutons, dont Frappe-Fort s'emparait et qu'il estampillait, à l'effigie des monnaies françaises.

La sueur ruisselait des visages, de grands hans soulevaient les poitrines, les muscles des bras se raidissaient sous l'effort, et la préoccupation de faire vite et bien, absorbait tellement ces hommes qu'ils n'entendaient pas la porte de la rue s'ouvrir et se refermer après la "prononciation" du mot de passe.

—Tonnerre, dit soudain Frappe-Fort en s'essuyant le front du revers de sa main, tout le travail sera fait, lorsque

ce maudit bossu arrivera, mais, qu'il n'ait pas le front de demander sa part de salaire car...

—Car, reprit une voix aigre comme une crécelle, car? achevez mon cher compagnon, achevez, je vous en prie, il me tarde de connaître la suite de ce "car", si gros de menaces!

Tous se retournèrent d'un seul mouvement, Boscotin entré sans bruit, les regardait d'un air ironique; avec sa cape, son feutre pointu et sa barbiche de boue, il semblait être la vivante personification de Satan.

M. Fèvre s'avança,

Ecoute, dit-il, Frappe-Fort a raison; depuis quelque temps tu en prends trop à ton aise, compagnon et cependant tu exiges double salaire.

—Et c'est justice, depuis quand compare-t-on l'artiste à l'ouvrier? Mes mains ne veulent point toucher à de lourds outils, elles sont trop faibles. Je ne prends aucune part à votre grossier travail, dites-vous, mais pourtant, c'est moi qui donne la vie à ce vil métal, sans moi, vous resteriez impuissants à l'animer.

C'est moi, c'est mon burin qui le transforme en beaux écus, luisants, sonnants et trébuchants.

Si j'ai fait peu de besogne dans le passé, j'en ferai encore moins dans l'avenir; désormais, je ne serai que graveur ici, ou bien je romps l'engagement qui nous lie.

Un murmure désapprobateur accueillit ces paroles et Frappe-Fort ouvrait déjà la bouche pour les relever, mais le bossu reprit en s'adressant toujours à M. Fèvre.

—Je vous prie, aussi, de mettre un terme aux insultes de ce vulgaire "manouvrier".

Le colosse bondit.

—Vulgaire manouvrier, il a dit vulgaire manouvrier!

Ah! compagnon, tu vas chèrement expier ton insolence.

Et avant qu'on ait pu l'en empêcher, il saisit le nain et le suspendant au-dessus du foyer,

—Demande pardon, ordonna-t-il, de-

mande pardon, où je te lance là-dedans aussi vrai que je m'appelle Frappe-Fort.

Boscotin dont les flammes léchaient déjà le haut-de-chausses, gigotait grotesquement, mais ses lèvres restaient closes.

Heureusement tous les bandits, M. Fèvre en tête, s'interposèrent, et, après une courte lutte, parvinrent à le soustraire à la fureur de son ennemi.

Remercie-les, dit celui-ci qui écumait, remercie-les et ne recommence pas; car ils ne parviendraient pas à te soustraire une seconde fois à ma fureur.

Le bossu haussa ses paules contrefaites et prenant ses crayons, il se retira dans un coin et se mit à esquisser quelques traits.

Un tremblement convulsif agitait ses membres tordus et ses lèvres blêmes souriaient cruellement.

Lorsque l'aube blanchissante donna le signal du départ, M. Fèvre partagea le butin.

Aujourd'hui, à chacun part égale, dit-il, et tendant une poignée d'or au graveur, tiens, voilà pour toi, ajouta-t-il. Celui-ci empocha les pièces sans remugler.

A quand la prochaine coulée, se contenta-t-il de demander avant de sortir.

—A demain.

—Alors, à demain, compagnons, à demain!

Si les faux-monnayeurs avaient pu voir le regard de haine qui accompagnait ces simples mots, ils auraient frémi jusqu'au fond de l'âme.

Mais ils ne le virent pas, et ils se séparèrent persuadés que cette scène qui n'avait pas eu de témoins n'aurait pas de lendemain.

VII

EN PLEINE TOURMENTE

Avant de prendre un peu de repos, les époux Fèvre voulurent s'assurer que

Lucette n'avait point entendu le bruit de la dispute.

Avec mille précautions, ils ouvrirent la porte de la soupente et, protégeant, de leurs mains, la flamme vacillante de leur fumeuse chandelle, ils jetèrent sur le lit, ou plutôt, sur le grabat de la servante, un regard inquisiteur.

Pelotonnée sous ses couvertures l'enfant était immobile.

—Elle dort, murmura la mégère.

—Elle dort, répondit son mari, mais, c'est égal, il faut en finir et la lier définitivement, de façon à ce qu'elle ne puisse pas nous compromettre, sans se compromettre elle-même.

Dès demain, sans qu'elle s'en doute, je lui ferai écouler quelques pièces fraudées et alors, plus besoin de surveillance, plus d'inquiétudes à avoir, nous la tiendrons, elle sera notre complice.

Un soubresaut violent agita les couvertures, sans doute, un cauchemar troublait les rêves de l'enfant et M. et Mme Fèvre s'éloignèrent sur la pointe du pied, pour ne pas troubler son sommeil.

Précaution bien inutile, Lucette ne dormait pas.

Eveillée par les cris de Frappe-Fort, elle s'était levée précipitamment, et par une fente de la porte, elle avait assisté à l'horrible scène.

Elle avait tout vu, tout entendu, tout compris!

Elle était chez de faux-monnayeurs, chez des voleurs, de vils filous, qui songeaient à la faire complice de leurs crimes.

Ah! elle ne s'étonnait plus à présent, d'avoir vu ses maîtres trembler et pâlir sans motif.

D'un instant à l'autre, la police pouvait arriver et les arrêter; mais alors, on l'arrêterait avec eux, elle... elle!...

Il lui faudrait s'en aller entre deux gendarmes, les mains liées, le front rouge de honte, les épaules courbées sous le mépris et la foule l'éclabousserait de ses huées.

Et ce ne serait pas tout.

Il faudrait encore subir l'infamie d'un procès public qui la salirait et la couvrirait de boue. Et si, par hasard, son père assistait aux débats. S'il la reconnaissait! Il la renierait, il la maudirait publiquement.

Elle aurait beau tendre, vers lui, ses bras suppliants, il la repousserait avec indignation, avec horreur.

Va, dirait-il, va, arrière, voleuse, tu n'es pas ma fille, je ne te connais pas!

Oh! l'atroce vision. Mais Dieu ne permettrait pas cela, sa mère qui veillait sur elle de là-haut, la protégerait, elle avait une chance de salut; fuir; elle fuirait!

Elle fuirait, mais où irait-elle?

N'importe où pourvu que ce fut loin de ces gens infâmes qui avaient voulu en faire leur complice, une voleuse!

Un instant elle eut l'idée de retourner à Roseray, mais le souvenir du terrible monsieur blême lui revint en mémoire, et elle frémit.

Elle avait connu une orpheline qui était ainsi revenue à l'improviste, tout de suite on l'avait conduite au secrétariat, elle en était sortie chancelante, la poitrine soulevée par les sanglots, les membres meurtris. Que s'était-il passé, nul ne l'avait jamais su, car la petite victime était restée muette.

Mais le lendemain elle s'alitait et, deux jours après, elle était morte.

Personne ne s'en était inquiété.

Une orpheline de plus ou de moins au monde, qu'est-ce que cela pouvait faire?

Non, décidément non, Lucette ne retournerait pas à Roseray.

Mais où donc irait-elle, où donc?

Par la porte qu'elle venait d'ouvrir, une rafale glacée en sifflant et l'enfant, instinctivement, fit un pas en arrière. Si elle restait?

Ici, au moins, elle avait le vivre et le couvert, tandis que si elle s'en allait...

—Reste, crie au fond d'elle-même la voix de la lâcheté, reste, petite Lucette.

—Pars, cria la voix de la conscience, pars sans plus tarder.

—Qui te recueillera, interrogea la

lâcheté, qui te nourrira? N'aurais-tu pas honte de demander ton pain à la charité?

—Aimes-tu mieux le devoir au vol, reprit la conscience.

—Attends, implora la lâcheté, attends, laisse au moins passer l'avalanche de neige, ou sinon, tu seras balayée par la tempête comme un fêtu, et ce soir, on te retrouvera morte de froid, au bord d'un fossé.

Morte de froid!

Lucette se souvenait d'avoir vu un petit oiseau mort de froid. C'était par une matinée d'hiver, comme celle-ci, il il s'était aventuré hors du nid, et on l'avait retrouvé, au milieu de la cour de l'ouvrage, les yeux vitrés, les pattes raidies, les ailes étendues.

Il était mort... mort de froid!

—Reste où tu mourras, conclut la lâcheté.

—Pars, ordonna impérieusement la conscience, pars, mieux vaut la mort que là honte!

Oui, oh oui, la mort valait mieux que la honte et faisant taire la voix de la lâcheté, Lucette obéit à sa conscience et, sans plus hésiter, sans jeter un seul regard en arrière, elle s'élança courageusement en pleine tourmente!

VIII

MIEUX VAUT MORT QUE HONTE

Toute la journée l'enfant erra à l'aventure bousculée, heurtée, par la foule, comme une misérable épave, par un flot limoneux.

Et le soir vint...

C'était le soir de la nuit bénie entre toutes, de la nuit de Noël. Autour des foyers lumineux, s'agrandissait le cercle de la famille et Lucette, mourant de faim, tremblant de froid, s'en allait seule, toute seule sous la rafale glacée, pauvre petite Lucette!

Les flocons de neige tombaient dans ses longs cheveux, si gentiment bouclés

autour de son cou, et plus elle allait, plus elle avait froid, et plus elle avait faim; et c'est si terrible d'avoir faim à Paris!

A toutes les devantures, on apercevait les victuailles rangées en bataille, on voyait des gens qui achevaient, à la hâte, une brioche dorée ou un petit pain croustillant; le fumet des rôtis s'exhalait dans la rue. Dieu que cela sentait bon!

Lucette huma l'air avec délice.

Deux fois elle s'avança d'une boutique de pâtissier, deux fois elle voulut demander un gâteau, rien qu'un petit gâteau, un de ceux de la veille, ou, encore, un morceau de pain dur, n'importe quoi, quelque chose pour guérir cette terrible brûlure qu'elle sentait au creux de l'estomac.

Mais, elle n'osa pas, elle continua sa route et, comme dans un panorama, des spectacles merveilleux se déroulaient devant elle.

On n'avait pas encore tiré les volets, son regard plongeait dans les appartements du rez-de-chaussée, et, partout, elle voyait les douceurs de l'intimité.

Ici, c'était un grand poêle de fer, orné de boules et surmonté d'un couvercle en cuivre luisant; le feu y brûlait magnifique, il chauffait si bien!

Là, au milieu d'une table couverte d'une éblouissante nappe blanche, une oie rôtie bourrée de marrons trônait, flanquée de pots de crème et d'oranges glacées.

Plus loin, un magnifique arbre de Noël! mille chandelles brûlant sur les branches vertes qui ploient, sous le poids des fruits confits et des étoiles de verre!!!

Mais, la nuit se faisant de plus en plus obscure, l'enfant précipita sa course et les maisons se firent de plus en plus rares, elles s'espacèrent, réunies par de longues palissades en planches, de grands chantiers de matériaux, d'immenses hangars penchés; des usines aux toitures basses, dressaient, encore, leurs longues cheminées et la ville en train d'expirer, ne montra plus que des masures lamentables, presque à fleur

de terre.

Et soudain la rue vint mourir, n'ayant plus ni trottoirs, ni bornes, réunissant en un seul ses deux ruisseaux séparés.

A ce moment, la tempête redoubla de violence, fouettée par le vent, la terre fumait comme un cratère. Les aiguilles de glace lancées telles des flèches, frappaient durement le visage de Lucette qui marchait, maintenant au hasard, tombant de fondrières en fondrières, puis, se relevant en désespéré et, recommençant sa marche inégale, à travers les nuages de cristaux, que le vent lui jetait toujours à la face. Jusqu'au moment où aveuglée, affolée, raidie par le froid, elle finit par perdre la volonté et tomba inerte au bord d'un fossé.

Une douce insensibilité s'était emparée d'elle, elle ne souffrait plus, elle avait à peine conscience d'elle-même et, bientôt, elle finit par se laisser gagner par l'engourdissement précurseur de la mort.

Et la neige recouvrit peu à peu d'un linceul immaculé le léger corps de l'enfant qui avait préféré sacrifier sa vie plutôt que de transgresser les lois de la justice et de l'honneur!

IX

UN REVEILLON SUR LA ROUTE DE BOURG-LA-REINE

Au même instant, dans un des plus beaux hôtels du boulevard Saint-Germain, un valet galonné ouvrant à deux battants la porte d'une salle à manger ruisselante de lumières, où trois couverts étaient disposés sur un guéridon "Louis XV", prononça le sacramentel: "Monsieur est servi!"

A ces mots, le maître du logis un grand bel homme distingué, à tournure militaire, se leva lentement.

Ses cheveux étaient entièrement blancs, blanche aussi sa moustache et cependant il paraissait jeune.

Un épouvantable malheur devait avoir bouleversé sa vie car, toute joie semblait morte pour lui, et, dans ses yeux se lisait un sombre désespoir.

Il s'avavançait semblable au triste vieillard dont parle Chénier.

“Le front baissé l'oeil triste et le visage blême”.

On l'eût dit oppressé par un rêve mauvais, visiblement sa pensée était ailleurs, pour lui, le monde extérieur n'avait pas l'air d'exister.

Ayant aperçu les trois couverts il tressaillit.

Eh quoi, n'était-il donc pas seul ? Mais soudain, le souvenir lui revint, c'était Noël, c'était pour le réveillon, le 10^e réveillon!...

Et se tournant vers le valet qui attendait droit et impassible.

—Ainsi, dit-il, cette année, encore, on a exécuté mes ordres.

—Oui, mon colonel.

—L'enfant et la femme sont là.

—Oui, mon colonel.

—C'est bien, qu'on les introduise.

Un instant après, une pauvre femme traînait suivie d'une enfant en guenilles qui se cachait, honteusement, dans les jupes effrangées de sa mère.

Celle-ci n'osait avancer.

Mais, le colonel avec une exquise affabilité alla au-devant d'elles, les força à s'asseoir à la table où lui-même prit place; puis, il bénit le repas qu'il partagea avec ses hôtes étranges, veillant à ce que rien ne leur manquât.

Tout en mangeant, il les fit causer; leur histoire était simple et banale, pareille à celles qu'on lui racontait depuis dix ans, avec de faibles variantes.

On était heureux pas riches, oh ! non, bien sûr qu'on n'était pas riche, mais on vivait; le mari gagnait de bonnes journées, la petite allait à l'école, la femme travaillait à la maison, et, le dimanche, on s'en allait peignés, brossés, lavés, tirés à quatre épingles jusqu'aux limites de la banlieue, le soir, on rentrait avec une moisson de lilas, de coquelicots et de roses, dont on fleurrissait le petit logis.

Mais la mort, de sa faux impitoyable avait soudain tranché l'existence du père, alors, par la porte ouverte pour le passage du cercueil, la misère était entrée; elle s'était assise à ce foyer, et, de ses doigts dévastateurs, elle l'avait détruit pierre à pierre, et, maintenant, on logeait dans un taudis, et on mendiait pour ne pas mourir de faim, oui, monsieur le colonel, on mendiait à la porte des églises!

Lui les consolait par de bonnes paroles, c'est vrai, qu'elles avaient été bien malheureuses, mais c'était fini, bien fini puisqu'il leur promettait de s'intéresser à elles; il trouverait du travail à la veuve, et l'enfant reviendrait à l'école.

Et, comme des larmes de joie tremblaient dans leurs yeux attendris, comme elles voulaient saisir ses mains pour les couvrir de baisers, il se déroba à l'effusion de leur reconnaissance.

Ce qu'il faisait pour elles, c'était de tradition dans sa vie, depuis dix ans! toutes les veilles de Noël, une pauvre femme et son enfant s'asseyaient à sa table, et sa protection leur était acquise.

—Mais que faire pour vous remercier, comment nous acquitter envers vous, s'écria la pauvre femme suffoquée de bonheur, nous ne pouvons rien, rien...

—Vous pouvez beaucoup, répondit le colonel d'une voix grave, vous pouvez prier!...

Et, lorsque la porte se fut refermée sur la veuve, il murmura:

—Seigneur, vous qui avez promis qu'un verre d'eau donné, en votre nom, ne resterait point sans récompense; en souvenir du bien que je fais à vos pauvres, si “elles” sont encore de ce monde, protégez-“les”, gardez-“les” de tout mal!

La messe de minuit sonna.

Alors des femmes et des petits enfants vêtus de deuil, prosternés devant la crèche, répétèrent à l'envie, avec ferveur.

“Que votre bénédiction, mon Dieu,

“se répande sur notre bienfaiteur, et sur tous ceux qui lui sont chers!”

Et voilà que comme cette prière montait au ciel, là-bas, là-bas, sur la route conduisant de Paris à Bourg-la-Reine, par le Kremlin, l'Hay et Arcueil, une superbe jument de trait attelée à une voiture de maraîcher s'arrêta net et resta frémissante et effrayée. La bêche verte se souleva, laissant passage à une tête coiffée d'un bonnet de loutre et deux mains calleuses, tirèrent fortement sur les rênes.

—Eh bien, la Blanche, cria une voix énergique, en voilà un caprice; nous ne sommes pas chez nous, ma belle; allons, allons, encore un coup de collier, et vigoureux, encore, ou sinon...

Le fouet claqua et cingla vigoureusement les flanes de la Blanche.

La bête s'ébroua, renâcla, mais resta immobile.

—Oh! Oh! dit le maître de la carriole, y a du nouveau, faut que je voie de quoi il retourne.

Et, passablement intrigué par l'étrange conduite de la Blanche, il sauta lestement à terre.

X

AU NOM DE LA LOI!

Partie! Lucette était partie, sans espoir de retour; car, dans l'angoisse de l'attente les heures avaient succédé aux heures, le jour était venue et, hélas! l'enfant n'avait pas reparu.

S'était-elle perdue? s'était-elle sauvée? qui donc eut pu le dire!

—Ah! la gueuse, la gueuse, murmurait M. Fèvre, si je la tenais...

Les veines du gros petit homme se gonflaient, prêtes à éclater et ses poings se levaient menaçants puis, soudain, sa colère tombait, la peur le convulsait, ses dents claquaient, et il restait pantelant, le corps inondé d'une sueur froide.

“Ils” vont venir, Phémie, clamait-il,

“ils” vont venir! Ah! mon Dieu, “ils” sont là, j'entends leurs pas dans la rue. “Ils”, c'étaient les policiers.

Mais Phémie haussait les épaules.

Eh! non, certes, ce n'était point de ce côté qu'on avait à craindre, mais bien du côté de Roseray. De deux choses l'une ou cette “vermine” avait été victime d'un accident, et, comme on n'avait pu établir son identité on l'avait emportée à l'hôpital sans autre forme de procès; ou, alors, elle était retournée à Roseray. Dame, cela changeait. Aussi, il fallait prendre les devants, il fallait écrire pour accuser l'enfant d'insubordination, de révolte, on serait cru, et on serait à couvert.

Et, minuit n'étant pas loin, elle se mit à tout préparer pour le travail des compagnons.

Ils ne tardèrent pas à arriver, et, comme toujours, Boscotin manquait à l'appel.

Eh bien, décida Frappe-Fort, puisque ce soir nous avons assez d'ouvrage en main, et qu'il ne nous est pas utile, je demande à ce qu'on ne lui ouvre pas; il se morfondra dans la neige, ou il retournera chez lui à son choix.

—Bravo, répéta le chœur, bravo, jouons un bon tour au Bosco.

Lorsqu'une demi-heure plus tard, des coups violents ébranlèrent la porte ils furent tous secoués par une homérique gaité.

Mais, bientôt, le rire se figea sur leurs lèvres au lieu de la voix grêle de Boscotin, murmurant le mot de passe, une voix autoritaire ordonnait: “Ouvrez, au nom de la loi!”

Avant que les bandits aient eu le temps de se reconnaître, la serrure sautait, les hommes de police envahissaient la pièce, et, en un clin d'oeil, le marchand de parapluies, sa femme et leurs complices étaient arrêtés, liés, réduits à l'impuissance.

Ah! ah! gémissait M. Fèvre, Ah! ah! ah! ah!

Lucette, maudite Lucette, serpent réchauffé dans mon sein, tu m'as trahi.

—Erreur, mon maître, riposta un aigre fausset, erreur, Lucette n'est

pour rien dans votre malheur ; si vous voulez en connaître l'auteur, regardez.

Et, tous écumèrent de rage en reconnaissant l'affreux bossu.

De son index démesurément allongé, il se désignait à leurs regards ; il n'était pas enchaîné, mais simplement surveillé par deux hommes qui contemplaient, avec un profond dégoût, l'abject personnage.

Oui, oui, continua-t-il, c'est moi qui vous ai dénoncé, c'est moi, et moi seul !

Je me perds avec vous, peu m'importe, je me venge ! et la vengeance est le plaisir des dieux.

Et puis, moi, j'aurai l'indulgence du tribunal, tandis que vous... vous... c'est pour la vie !

Ah ! malheur qu'on ait révisé le code, malheur, malheur ! Il y a seulement dix ans, j'aurais eu le plaisir de voir votre tête rouler sous le couteau de la guillotine, et si la révolution n'avait pas eu lieu, grâce à moi, le valet du bourreau, vous aurait crevé les yeux, avant que son maître vous pendit haut et court comme de viles canailles que vous êtes !

Ah ! ah ! ah ! il ne fait pas bon tourmenter les bossus !

Hein, Frappe-Fort, mon ami, ne trouves-tu pas, aujourd'hui, que l'esprit et la malignité l'emportent sur la force physique ?

Le géant tendit ses membres comme s'il voulait briser ses chaînes, et se relevant à demi !

— "Tartufe", hurla-t-il, vil Judas, la force physique n'est pas à dédaigner tu vas en faire l'expérience à tes dépens, tu vas payer de ta vie ta lâcheté.

Ici, César, pille César, pille !..

A peine ces mots étaient-ils prononcés que le molosse sautait à la gorge du bossu, et le renversait à terre, râlant dans une mare de sang.

Les policiers se précipitèrent... trop tard, Boscotin avait cessé de vivre.

Et tandis qu'on enlevait son cadavre, ses compagnons allaient expier, dans une geôle, les forfaits de leur vie.

Le mystère de la rue de la Harpe était enfin dévoilé !

La dette de la Reconnaissance

I

AU COIN DU FEU

Maman Rine veillait seule près de la cheminée de pierre blanche, au fond de laquelle flambait un grand feu de ceps de vigne ; elle égrenait dévotement son chapelet.

La chandelle de suif qui brûlait, à côté d'elle, éclairait mal l'immense pièce, mais sa lueur tremblante caressait d'un reflet attendri, le petit lit de fer où dormaient côte à côte les benjamins de la famille, les deux jumelles Marthe et Marie, si semblables sous la coiffe de nuit, d'où s'échappaient les mèches folles de leur brune chevelure que seule, leur mère était capable de les distinguer l'une de l'autre.

Leurs deux petits sabots étaient rangés, dans les cendres du foyer ; et maman Rine soupira en pensant aux pauvres enfants qui n'avaient plus de mère et aux mères trop pauvres, pour garnir, de la part de Jésus, les petits souliers de leurs enfants.

Elle, maman Rine, se considérait comme une heureuse de ce monde ; et elle avait raison.

A dix-huit ans, dans tout l'éclat de sa beauté, elle avait été demandée en mariage par Claude Garut. Elle n'était point riche, et il était pauvre ; cependant, elle n'hésita pas à lui confier sa vie.

— De quoi vivront-ils, demandaient les gens pratiques ?

— La jeunesse et la vaillance font une assez belle dot à ceux qui s'aiment, répondaient les gens d'expérience ; point n'est besoin de fortune, là où il y a le courage et l'affection mutuelle.

Claude et Mathurine le prouvèrent bien.

Dans ce village de Bourg-la-Reine dont l'horticulture est la maîtresse industrie, ils surent se créer une situation à part.

Ils louèrent un jardin, et toujours on était sûr de trouver, chez eux, les premières roses et les plus belles fraises.

Dieu qui avait béni leur union, en leur envoyant d'abord une fille, et bientôt après un garçon, semblait leur accorder une protection toute spéciale ; la grêle épargnait leurs récoltes, les hannetons respectaient leur domaine.

Eux se montraient reconnaissants envers le Créateur, par une piété exemplaire, travailleurs acharnés pendant les six jours de la semaine, le dimanche ils ne touchaient pas à un outil, ils assistaient dévotement aux offices, puis allaient se promener sur la belle route d'Orléans.

Et ceci ne nuisit point à leurs affaires puisqu'à force d'économie, ils arrivèrent à réaliser le rêve de leur vie à devenir propriétaires !

Claude ne voulut pas acheter une maison toute bâtie ; non, il la construisit lui-même, pierre à pierre, avec l'aide d'un maçon. C'était une maison toute simple, sans ornement, mais dont l'ensemble avait je ne sais quoi de réjouissant, d'honnête et d'hospitalier.

Les murs épais protégeaient bien contre la chaleur et le froid, le toit élevé couvert de belles tuiles rouges abritait un vaste grenier où la lessive séchait, entre les raisins et les pommes, conservés là, d'une saison à l'autre.

Au printemps, les merles et les fauvettes bavardaient à qui mieux mieux dans les buissons de chèvrefeuille et de clématite, qui enguirlandaient les fenêtres à petits croisillons, et, au moindre bruit, la gent ailée s'envolait brusquement en accrochant les branches dont la rosée tombait en pluie de perles sur les violettes du gazon.

La pièce principale "la chambre" où maman Rine priait, était la gloire de ce logis ; quoiqu'elle fut grande et presque nue, on s'y sentait à l'aise sous les grosses poutrelles noircies qui formaient le plafond. C'était là que Mar-

the et Marie étaient nées, il y aurait sept ans vienne la Saint-Jean. Et Mathurine "maman Rine" comme disaient les deux jumelles et tout le monde avec elles, maman Rine en se souvenant de tout son passé de bonheur se sentait l'âme dilatée par la reconnaissance. Et sa prière était surtout une prière d'actions de grâces.

Claude allait bientôt rentrer la sacochelourde d'argent gagné : Que ferait-on des écus cette fois-ci ?

Maman Rine pensa que ce serait bien beau si on pouvait acheter une cloche à charbon de terre pour Clémentine.

Cela lui permettrait de doubler sa clientèle et de prendre une apprentie et, comme elle était habile et soigneuse, comme elle n'avait pas sa pareille pour gaufrer une guimpe ou pour tuyauteur une coiffe elle serait bien vite la première repasseuse de Bourg-la-Reine.

Drôle de fille cette Clémentine ! quand maman Rine faisait devant elle ses projets d'avenir, elle souriait mystérieusement, ses mains se joignaient comme pour une oraison, et son regard se perdait bien loin et bien haut dans le ciel bleu...

Elle avait quinze ans et promettait d'être aussi jolie que sa mère. Déjà les galants commençaient à rôder autour d'elle, mais elle n'avait point l'air de s'en soucier, elle ne sortait que pour aller à l'église, présidente des Enfants de Marie, on lui avait confié le soin de l'autel de la Vierge et c'était toujours elle qui portait la bannière aux jours de processions.

Maman Rine avait souvent pensé que sa Clémentine prendrait le voile. A cette idée, son sang se glaçait dans ses veines, mais, faisant taire la nature, elle répétait, alors : "Seigneur vous me l'avez donnée, vous pouvez la reprendre, aidée de votre grâce, je dirai toujours que votre adorable volonté soit faite, que votre saint nom soit béni."

Jacques, lui avait aussi de hautes vues ! ne parlait-il pas de se faire artiste !

Mais, oui, artiste peintre sans avoir

jamais pris de leçon, il dessinait déjà fort bien et le seul chagrin de Claude et de sa femme, était de ne pouvoir donner à leur fils le moyen de s'instruire.

Ils en avaient souvent parlé à M. le Recteur, celui-ci, homme de foi et de grand sens, leur avait répondu : " Si c'est la volonté de Dieu, que votre enfant soit peintre vous aurez, un jour ou l'autre, le moyen de lui faire faire ses études ; en attendant qu'il s'applique à devenir un parfait jardinier ; s'il y a moins de gloire, voyez-vous, il y a autant de mérite pour le salut, c'est l'essentiel!..."

Les parents avaient hoché la tête tristement, en redisant ces paroles à leur fils qui n'avait point répliqué. Mais, depuis ce jour, soir et matin, Jacques avait demandé au Seigneur de lui donner la facilité de suivre son attrait!

En attendant il faisait des merveilles avec ses fleurs, ce n'était à travers les massifs, que chiffres enlacés, étoiles, clochetons; n'était-il pas arrivé à dessiner, en agératums, crocus et plantes grasses, la cathédrale de Notre-Dame avec ses deux tours carrées et son portail ogival! Oh! celui-là avait quelque chose dans les doigts, c'était sûr!

Un chien aboya au dehors, maman Rine prêta l'oreille, c'était peut-être l'arrivée de Claude qu'il annonçait.

Non, hélas! pas encore. Car elle entendit seulement la pluie d'automne tintant contre les vitres des fenêtres basses, et les sifflements mélancoliques du vent. Elle allait se remettre à prier lorsque le galop d'un cheval arrivant à toute vitesse, la fit tressaillir; cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper c'était bien le pas de la Blanche, mais quelle allure! grand Dieu! que se passait-il donc! maman Rine se précipita vers la porte, la Blanche venait de s'arrêter et Claude, penché sur le siège tendait à sa femme un gros paquet.

—Vite, vite, ma bonne Rine fais un grand feu et porte-la auprès, peut-être ben que nous arriverons à la ranimer.

Et avant que maman Rine fut revenue de sa surprise elle tenait dans ses bras une pauvre petite créature quasi morte de froid.

—Je l'ai ramassé entre Gentilly et Bicêtre, expliqua Claude, faut-il qu'il y ait de la misère pour qu'une enfant se "périssent" ainsi.

Maman Rine avait vivement couché la petite devant la brique du foyer tandis que Claude jetait, sur les tisons, un fagot de brindilles.

Au même instant, Jacques et Clémentine rentraient de la messe de minuit et ils s'exclamèrent à ce spectacle.

Le bruit éveilla les jumelles qui sautant du lit se rapprochèrent curieusement toutes blanches dans leur robe de penchaient vers l'infortunée que maman Rine essayait de ranimer par de vigoureuses frictions.

Et les questions se croisaient en l'air.

—Où l'as-tu trouvée, papa?

—Pauvre petite a-t-elle dû souffrir!

—C'est une orpheline.

—Ou une enfant abandonnée.

—Mais elle va connaître le bonheur, à présent, si nous la sauvons, dit maman Rine, puisque le Dieu de Noël nous l'a envoyée, nous ne la repousserons pas si elle n'a plus de parents, nous lui tiendrons lieu de famille.

—Bien parlé, femme, approuva Claude.

—Oui, oui, nous la garderons et nous l'aimerons comme une soeur appuyèrent les enfants.

—Nous la ferons jouer avec nous assurèrent les jumelles.

—Nous lui apprendrons à prier, murmura Clémentine.

—Je ferai son portrait, affirma Jacques, séduit par les lignes pures de ce délicat visage que la souffrance n'avait pas enlaidi; voyez, continua-t-il, voyez ses joues pâles, ses lèvres blêmes, ne dirait-on pas une petite martyre, des premiers siècles expirant sur le sol de l'arène. Et se penchant vers elle, il la baisa au front, en lui disant avec tendresse :

—“Soeur, petite soeur, réveille-toi!”
Obéissant à cette douce invite, l'enfant ouvrit les yeux.

—Sauvée! Merci mon Dieu, crièrent tous ces braves gens.

—Oui, sauvée et voilà de quoi la faire vivre au moins un an, déclara Claude en renversant sur la table une sacoche d'où roulèrent, pêle-mêle, pièces blanches, gros sous et louis d'or.

Des rayons étincelants ruisselèrent de la masse métallique.

—Dieu que l'or est beau, dit maman Rine qui, dans la joie de la belle action qu'elle venait d'accomplir oubliait les projets faits en faveur de son aînée; Dieu que l'or est beau, quand il sert à faire le bien, et, qu'il doit être bon d'être riche, et de pouvoir soulager toutes les misères!...

Dieu que l'or est beau, répétait aussi, dame Francine, en entassant au fond de la plus sombre cave du “Coq l'Or”, ses économies de l'année, Dieu que l'or est beau et qu'il fait bon en jouir seule!

II

SOURIRES DE PRINTEMPS

La neige avait disparu depuis longtemps; la douce saison “vétissait” de neuf la vallée, tout verdissait, tout rajeunissait; les brindilles de lierre, les genêts d'or; les bruyères roses et la myrtille, et la ronce, et le chèvrefeuille qui s'élançait à l'assaut des murs, et grimpait comme un fou!

Dans la vallée tout embellie par la venue d'un printemps subit, ce n'était que fleurs blanches, bruissement d'insectes, cris prolongés d'oiseaux qui chantaient résolument, jusqu'à ce que toute la nature chantât avec eux.

Et tandis que, sous les caresses de la brise embaumée, la campagne naissait à la vie, Lucette, naissait au bonheur! à un bonheur si complet, si doux, qu'elle avait peine à y croire.

Roseray, la rue de la Harpe, la course à travers la tempête; autant de mauvais rêves, autant d'affreux cauchemars qu'on avait à coeur de lui faire oublier.

Le jour même de Noël, Claude avait voulu régler son sort. Il avait été faire sa déclaration aux autorités et réclamer la garde de l'enfant ce qu'il avait facilement obtenu; on l'avait même félicité et, sur sa demande, on avait fait une sérieuse enquête à Roseray, dont la directrice convaincue d'indifférence et de mercantilisme, s'étaient vu remplacer par de pieuses religieuses. Actuellement, le chant des cantiques et le murmure des prières se mêlaient aux cris de joie, derrière les hautes murailles, qui avaient, jadis, étouffé de si douloureux gémissements.

La pensée que ses anciennes compagnes connaissaient, aussi, des heures de paix, ravissait Lucette.

“Oh! se plaisait-elle à répéter, je ne regrette pas mes souffrances puisque Dieu m'en a si largement payée!”

Et l'enfant disait vrai, Dieu lui avait envoyé tout ce qui lui avait manqué: une famille et un foyer.

Oui, une véritable famille, car les braves maraîchers l'aimaient comme leur enfant. Et le soir, quand maman Rine la bordait dans son petit lit blanc, elle l'embrassait aussi tendrement, et aussi longuement que les jumelles qui se gardaient bien d'être jalouses.

Lucette nouant, alors, ses bras, autour du cou de sa mère adoptive, lui disait avec ferveur:

“Maman Rine, je voudrais donner ma vie, pour vous ou pour les vôtres.

Et ce n'était pas un simple mot!

III

DU REVE A LA REALITE

Les nuages s'obscurcissaient lentement, un vent plus frais agitait les

bois, son souffle vacillant faisait onduler les champs de blé et, de la terre alanguie, noyée par l'arrosage, montait le parfum poivré des giroflées et des anémones.

A travers les plates-bandes multicolores, Jacques et Lucette s'empresaient, lançant, sur les plantes assoiffées, une ondée vivifiante.

De leurs arrosoirs régulièrement balancés, tombait une impalpable pluie diamantée qu'irisait un dernier rayon de soleil.

Ils étaient secondés par la Blanche; celle-ci, de son pas régulier, activait la grande roue qui faisait monter des flots d'eau que les tuyaux vomissaient, avec un bruit de cataracte.

—J'en ai mis huit sur les laitues, cria Jacques.

—Et moi, sept sur les balsamines, riposta Lucette.

Et, comme ils arrivaient, ensemble, près de la pompe.

—Si nous nous reposions, ajoutèrent-ils.

Ils s'assirent sur la margelle fleurie de capillaires qui poussaient hardiment, entre les pierres rongées de mousse.

On n'entendait d'autre bruit que le grincement du treuil auquel la roue d'arrosage était suspendue, et le murmure de l'eau qui s'égouttait en petits ruisseaux boueux le long des allées.

Jacques, songeur, restait immobile; Lucette lui toucha le coude.

—Tu penses à tes tableaux, demanda-t-elle?

—Oui, répondit-il avec un grand soupir.

—Auxquels, raconte un peu. Voyons, que feras-tu, d'abord? sera-ce le portrait de maman Rine, un site de la vallée de la Bièvre, ou bien une scène de l'histoire?

—Je ferai peut-être cela, Lucette... Oui, peut-être...

Mais je voudrais aussi faire autre chose...

Je voudrais peindre des Christs si beaux dans leurs souffrances, des vierges si lumineuses dans leur pureté, des

saints si fervents dans leurs extases, que, nul ne put les contempler sans en être touché!

Je voudrais qu'à la vue de mes tableaux, la foi se réveille dans les coeurs les plus indifférents, le repentir dans les coeurs les plus coupables, l'amour dans les coeurs les plus endurcis!

Je voudrais, enfin, que mes oeuvres forcent, tous les hommes, à se souvenir de leur créateur; car, vois-tu, Lucette, le peintre qui ne s'inspire pas d'une idée supérieure, ce n'est plus un artiste, c'est un barbouilleur!

—Et toi, Jacques, tu seras un artiste.

—Hélas!

—Mais si, mais si. Tiens, si je retrouve mon père, il te donnera le moyen de suivre ta vocation. Et c'est papa Claude qui sera fier, et maman Rine qui sera heureuse!

—Oh! pour cela oui... Alors tu crois que ton père?...

—Comment, si je crois, mais j'en suis sûre, puisque je le lui demanderai.

—Dieu, que ce serait beau.

Et les deux enfants se mirent à bâtir, ensemble, de superbes châteaux en Espagne.

Et on ferait ceci...

Et on ferait cela...

Et la renommée proclamerait, à tous les échos, le nom de Jacques, que Lucette conduirait par la main, au seuil du temple de la gloire.

Soudain la grosse voix de Claude se fit entendre: "Eh bien les enfants, on oublie donc mes salades?"

Ils tressaillirent et retombèrent sur la terre, où ils se retrouvèrent lui, un pauvre petit jardinier, elle, une enfant recueillie par charité!

N'importe, il ne fallait pas se décourager, il fallait prier Dieu, attendre... et espérer.

Malgré cette bonne assurance qu'ils se donnaient l'un à l'autre, ils restèrent tristes.

Maintenant, ils travaillaient sans se parler, mais leurs pensées suivaient le même cours.

Si Lucette retrouve sa famille, se

JOURS D'ÉPREUVE

disait Jacques, elle sera perdue pour nous; que peut-il y avoir de commun, entre la fille d'un brillant officier (il pensait au médaillon que Lucette avait conservé), d'un colonel, d'un général peut-être, et de vulgaires maraîchers.

Et Lucette songeait en elle-même:

—Si je ne retrouve pas mon père, et si Jacques, comme je le désire, arrive à être un grand artiste; je ne serais plus, pour lui, qu'une bien humble et bien modeste amie.

La nuit était presque venue, la Blanche marchait plus lentement, et l'eau coulait moins vite, comme si la pompe épuisée avait peine à la fournir.

Eux, conduisaient leur besogne, sans hâte, balançant leurs arrosoirs d'un geste las et machinal.

S'étant rencontrés, au détour d'une allée, ils se sourirent.

Est-ce cela qui leur rendit courage, ou est-ce la grande paix qui enveloppait la nature? N'importe, ils se sentirent tout à coup plus vaillants.

—Dieu qu'il fait bon, dit Jacques en respirant avec force et pourquoi rêver de fortune et de gloire, quand nous avons, près de nous, tant d'éléments de bonheur.

Il montrait le vaste jardin frais, propre, tout luisant d'eau, et la chère petite maison où l'on apercevait maman Rine préparant le souper et Clémentine, un fer à la main, les joues rouges et le front en sueur, se démenant au milieu d'une armée de jupons brodés et volants, et des coiffes plissées toutes roides d'empois.

Sur le seuil, les deux jumelles épe-laient leur leçon dans le même livre, et Claude, non loin de là, émondait des rosiers.

—C'est vrai, dit Lucette avec une émotion contenue, nous vivons unis, nous nous aimons tous, et aucun obstacle ne nous sépare!

Je ne sais quel sera l'avenir, mais je voudrais bien qu'il fut semblable à la douce réalité!

Ils vécurent ainsi, calmes et heureux, pendant deux ans.

Mais, on ne parvient pas au repos sans travail, ni sans combat à la victoire. Ainsi que l'a dit l'apôtre: "Il faut beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu." (S. Mathieu).

Claude et Mathurine ne devaient point faire exception à la loi commune eux aussi, ils allaient être marqués du signe royal de la Croix.

Leur dernier jour de bonheur fut un dimanche.

Comme si Dieu voulait, au moment de l'épreuve, leur faire puiser une nouvelle force dans l'abondance de la grâce et de la prière.

Dès le matin, obéissant à l'appel des cloches, ils étaient allés se mêler au flot de la foule qui se pressait dans le sanctuaire, et ils avaient eu, aussi, leur part des paroles du Seigneur et du pain eucharistique.

Le soir, au retour de la promenade habituelle, ils s'étaient assis sous la tonnelle du jardin.

Il faisait une chaleur étouffante, le large disque du soleil semblait d'or liquide tant il étincelait mais bientôt, avant même qu'il ne fut descendu sous l'horizon les nuages rassemblés (suivant la belle expression du poète) comme les malheurs et les désastres autour d'un empire qui s'écroule, le couvrirent d'un sombre voile. Le crépuscule vint, précoce et lugubre, malgré la splendeur mourante du jour qui prêtait une sombre magnificence aux amas de vapeurs, dont les masses restaient suspendues entre le ciel et la terre.

Puis le vent s'éleva, faisant entendre de sourds gémissements et des bandes d'oiseaux, avec l'instinct qui les pousse à chercher un abri au moment de la tempête, volèrent vers leur

nid en poussant des cris aigus dont la dissonnance annonçait l'inquiétude et la crainte.

Voilà un fameux orage qui nous arrive, dit Claude, rentre avec les "petites", Mathurine, Jacques et moi nous allons mettre les châssis.

Et, à la hâte, le père et le fils couvrirent les vitres des serres avec les lourds châssis de bois; par crainte de la grêle ils étendirent de longues bâches de toile sur les massifs fleuris, puis, ils rentrèrent unir leurs prières à celles des femmes qui avaient allumé, devant l'image de la Vierge; le cierge béni de la Chandeleur.

La pluie tombait à torrents, et le vent furieux brisait les plantes et déracinait les jeunes arbres: les tuiles et les ardoises arrachées au faite des constructions, volaient en l'air comme les feuilles en automne, des éclairs livides sillonnaient la nue et les grondements sinistres du tonnerre ébranlaient la terre jusque dans ses fondements.

Soudain le toit craqua, une flamme fulgurante jaillit; la foudre venait de tomber sur la maison des maraîchers.

Seul Claude se rendit compte de l'étendue du désastre.

—Vite, vite, cria-t-il, sauvons-nous, la maison brûle; et il poussa, vers la porte, sa femme et ses enfants ahuris!

Au feu! Au feu!

Ce cri fit tressaillir tous les habitants du village, et en un instant, une foule immense se pressait sur le lieu du sinistre. Hélas! elle restait muette, impuissante, attérée, n'ayant aucun moyen de combattre le redoutable fléau.

En vain, essayait-on d'arracher à l'horrible spectacle ces pauvres gens qui voyaient s'en aller en fumée, le résultat d'une vie de labeur; insensibles aux objurgations et aux consolations, ils restaient là comme hypnotisés. Mathurine gémissait sourdement, Jacques, Lucette et les jumelles tremblaient de frayeur, Claude s'arrachait les cheveux, mais Clémentine continuait à prier les yeux fermés, comme

pour échapper à l'atroce vision.

La nuit brillait plus claire que le jour; l'incendie croissait aussi prompt que le vent, la flamme déchaînée sans obstacle semblait avoir des ailes; portée par l'ouragan, elle volait de toutes parts, elle tombait sur les récoltes sèches, elle pesait sur les croisées qui flambaient comme de la paille; puis, elle s'élançait vers les hauteurs des cieux, grande comme un géant.

Et tout à coup on entendit, dominant le bruit de la tempête et le roulement de l'incendie un hennissement rauque et prolongé.

Claude bondit:

"La Blanche, clama-t-il, ma pauvre Blanche, je l'avais oubliée!"

Il s'élança vers l'écurie et y pénétra avant qu'on ait pu le retenir.

Au même instant, dans un fracas abominable, les murs s'écroulaient, ensevelissant le téméraire sous une grêle de feu.

C'en était trop, maman Rine s'évanouit et ses enfants, croyant à un nouveau malheur, se précipitèrent sur son corps inerte en poussant des cris de douleur.

V

JE PARS: ADIEU!

Quand le Créateur envoie une épreuve, il donne toujours la force nécessaire pour la porter courageusement; et, là, où la souffrance abonde, on peut dire, avec certitude, que la grâce surabonde.

Ce fut sans doute à cause de ce précieux secours, que Mathurine supporta si admirablement la lourde croix sous laquelle ses épaules saignaient.

Pas une parole de murmure ne sortit de ses lèvres.

Le Seigneur m'avait tout donné comme à Job, disait-elle, il m'a tout repris comme à lui, je dirai donc avec le saint patriarche: "Que la volonté du

Maitre soit faite, que son saint nom soit à jamais béni!"

Et certes, il fallait une grande vertu pour rester ainsi calme, au milieu de si cruels revers; car avec le deuil—et quel deuil! celui du meilleur des époux,—c'était la ruine, la ruine complète, totale, absolue.

Les bâtiments étaient en cendres, il n'en restait pas pierre sur pierre, le jardin était saccagé, la récolte entièrement détruite!

Ah, mon Claude est bien heureux, murmurait la veuve en jetant un long regard d'envie à la tombe du maraîcher; il jouit de la récompense promise aux fidèles serviteurs, et goûte, maintenant, pour l'éternité, les deux grands biens que l'Eglise demande sans cesse pour ses enfants défunts: la lumière et le repos dans la paix!

Mais elle, elle vivait, elle gémissait encore dans l'exil, et il lui fallut essuyer ses larmes pour envisager l'avenir.

Elle le fit avec un grand courage.

Une chose lui restait, de la fortune passée, le terrain qu'elle avait acquis, parcelle à parcelle, elle le mit immédiatement en vente, espérant avec la somme ainsi réalisée, couvrir les frais de son installation à Paris, où elle se retirait avec tous les siens.

Un grand horticulteur ami de Claude prenait Jacques comme ouvrier, Clémentine entrerait en qualité de sous-maitresse dans un ouvroir des soeurs de Saint-Vincent-de-Paul, où les jumelles et Lucette feraient leur apprentissage. Maman Rine veilleraient sur toute la famille; le soir venu, chacun, sa tâche accomplie, viendrait puiser, auprès d'elle, de nouvelles forces pour le travail du lendemain; on attendrait ainsi des jours moins durs!

Et c'était demain, qu'il fallait s'en aller demain!...

Mathurine avait demandé à ne signer l'acte de vente qu'au dernier moment de façon à être "chez elle" jusqu'à la fin.

Le déchirement était grand, pour tous, de quitter ces lieux amis et ce

n'était pas seulement cette terre fécondée de leurs sueurs qu'ils regrettaient, mais aussi, leur cher hameau de Bourglala-Reine; les prés d'alentour, et l'humble presbytère et l'église sans faste.

Ah! si seulement on avait pu rester là, et guérir ses blessures dans le coin familial.

Il leur semblait à présent que chacune de ces choses auxquelles il fallait dire adieu gardait un lambeau de leur coeur, et, cependant, ils voulurent les revoir toutes, avant l'heure définitive de la séparation.

Ils parcoururent, lentement, les prairies baignées de lumières, frappèrent à toutes les portes du hameau, s'inclinèrent au presbytère, sous la bénédiction de M. le Curé, puis allèrent enfin se prosterner aux pieds du Seigneur.

Dans la calme douceur du sanctuaire ils s'oubliaient, mais l'heure passait et Mathurine dut donner le signal du départ.

Alors Lucette se leva et, emportée par son émotion, elle entonna le sublime cantique à la Vierge:

Je pars, adieu, mère chérie,
Adieu ma joie, et mes amours;
Toujours, je t'aimerai Marie
Toujours!

Sa voix qu'elle avait fort belle, emplissait la nef d'une harmonie "suave" dont les accents émus attendrissaient le coeur.

Les sentiments de l'enfant se faisaient jour à travers la mélodie; son âme se répandait tout entière et exhalait, avec le cri de sa foi, la fermeté inébranlable de sa confiance et de son amour.

Dans la mystérieuse solitude de l'église, le chant de cette pauvre petite avait je ne sais quoi de poignant, il semblait grand comme la douleur humaine, "suavement" doux comme le consolation divine. Et quand la dernière note se perdit dans la hauteur des voûtes, les pauvres affligés raffermis par un grand souffle de foi se sentirent

sinon consolés, du moins fortifiés et apaisés.

Mais leur préoccupation était si forte, qu'ils n'aperçurent pas près de la porte de l'église, une femme élégamment vêtue, qui fixait sur Lucette, des yeux étranges en murmurant des mots incohérents!

A son retour Mathurine ne fut pas peu surprise de trouver devant la porte de l'humble logis où elle s'était provisoirement installée, le concierge de la sous-préfecture de Seeaux.

Mme Garut, lui dit-il, si c'était un effet de votre bonté de m'accompagner, il y a à la sous-préfecture une dame qui désirerait vous parler.

—A moi, fit Mathurine?

—Oui, à vous et à Mlle Lucette.

C'est la comtesse Soustka, une russe qui a de l'or gros comme ça, fit le valet en arrondissant ses bras dans l'espoir d'éblouir son interlocutrice. Elle a perdu une fille de dix ans et depuis il paraît qu'elle est un peu timbrée.

Or, ce soir, elle a entendu chanter Mlle Lucette, elle prétend que c'est tout comme chantait défunte sa fille, et, comme elle part ce soir pour la Russie, elle voudrait entendre, encore une fois, la voix qui l'a charmée. Du reste, on ne veut point que vous vous dérangiez inutilement, on m'a chargé de vous remettre...

Mais avant qu'il eût offert quoi que ce soit, Mathurine l'arrêta d'un geste digne.

—Inutile, dit-elle, une complaisance ne se paye pas, viens, Lucette, viens ma fille, il faut toujours obliger le prochain quand on le peut et surtout quand il est malheureux; viens, mon enfant, faire plaisir, vois-tu, c'est l'aumône des pauvres.

Le soir, Mathurine et Lucette rentrèrent tard. Leurs visages portaient la trace d'une violente émotion, Mathurine était pâle et ses lèvres tremblaient.

Quant à Lucette, par un effort de

volonté surhumain, elle dominait son agitation et la dissimulait sous un calme affecté.

Mes enfants, dit la veuve, en ouvrant brusquement la porte vite, embrassez votre soeur; elle part dans quelques instants pour la Russie avec la comtesse Soustka.

Jacques bondit, Lucette part; notre soeur nous quitte!

Et se souvenant de la phrase du valet: Une russe qui a de l'or gros comme ça! une pensée affreuse lui traversa l'esprit.

—Quoi, s'écria-t-il, est-ce parce que nous sommes pauvres qu'elle nous abandonne...

Mais sa mère étouffa avec sa main ses paroles mauvaises.

—Oh! lui dit-elle, tais-toi, tais-toi, tu blasphèmes, si tu savais...

Au même instant un bruit de grelot se fit entendre et une voix impérieuse cria:

—Eh bien, quoi, elle n'est pas encore là, qu'elle vienne, qu'elle vienne, je n'aime pas à attendre, vite, vite, qu'elle vienne chanter comme chantait mon pauvre ange envolé!

A la hâte Lucette embrassa Jacques, Clémentine et les jumelles qui se demandaient s'ils ne rêvaient pas.

Puis, s'agenouillant devant Mathurine.

—“Mère, dit-elle, bénissez-moi!”

Et à peine celle-ci eut-elle tracé le signe de croix, que l'enfant disparut.

Jacques se précipita pour la retenir, en la maudissant de nouveau.

La veuve lui barra le passage, et jetant sur la table une liasse de billets bleus.

—Tu ne comprends donc pas, dit-elle, qu'elle se sacrifie pour nous, pour toi la généreuse créature! Elle s'exhile, elle s'expatrie, mais nous ne quitterons pas Bourg-la-Reine, nous relèverons les ruines de notre maison et toi, mon Jacques, toi tu pourras suivre ta vocation et devenir un grand artiste. Elle le veut, c'est son plus cher désir!

Alors, Jacques retomba sans force en murmurant: “Oh Lucette, Lucette,

oh ma petite soeur chérie!"

Comme un écho à ce cri douloureux on entendit, malgré le galop des chevaux, ces mots lancés par la chère voix que les sanglots faisaient trembler: "Je pars.—Adieu!"

Ce fut tout; derrière les arbres à la verdure encore de soleil, le landau de la comtesse Soustka venait de disparaître, emportant Lucette qui avait su si généreusement payer la dette de la reconnaissance.

EPILOGUE

Le retour au Bonheur

I

DIX ANS APRES

Une lettre pour vous, Mme Garut!

Sur le seuil hospitalier de la maison reconstruite, Mathurine s'avança; les dix ans qui venaient de s'écouler avaient courbé sa taille, blanchi ses cheveux, mais ses yeux restaient aussi bons, aussi doux, la même tendre sollicitude se devinait dans ses gestes maternels et son coeur qui n'avait pas vieilli tressaillit à la vue de cette enveloppe blanche qui lui apportait, très certainement, des nouvelles d'un de ses enfants, mais duquel?

Car, à présent, maman Rine était bien seule dans la demeure familiale qu'elle n'avait point voulu quitter, retenue par le voisinage de la tombe de son Claude sur laquelle elle aimait à s'agenouiller tous les jours; il ne restait plus, auprès d'elle, qu'une des jumelles, Marie.

Clémentine avait pris le voile au Carmel de la rue de l'Enfer, Soeur Thérèse de la Croix ne vivait, maintenant, que pour le Seigneur.

Peu après ce grand événement, une des jumelles s'était mariée d'une ma-

nière inespérée.

Pendant des manoeuvres militaires, un régiment d'infanterie traversa Bourg-la-Reine.

Un des chefs, Charles Valmont, un vaillant qui de simple soldat était devenu lieutenant, après avoir gagné ses grades à la pointe de son épée, se trouva logé chez les Garut. Séduit par la merveilleuse beauté de Marthe, il avait demandé sa main et, toute rougissante de bonheur, elle la lui avait accordée.

Alors, Marie n'avait plus voulu quitter maman Rine.

Ma vocation est d'être tante, disait-elle gaiement, en faisant sauter sur ses genoux le beau bébé de Marthe. "Marie-toi, Jacques, marie-toi vite, afin que j'ai beaucoup de neveux à chérir.

Mais Jacques ne répondait pas.

C'était, à présent, un beau jeune homme affiné par la vie de Paris où il était définitivement installé. Il y suivait les cours d'un des maîtres de la peinture; son professeur ne tarissait pas d'éloges sur son compte, et il affirmait que le jour était proche, où le succès couronnerait les courageux efforts de celui qu'il nommait, familièrement, la gloire de son atelier.

En écoutant ses flatteuses prédictions Jacques hochait la tête; qui sait, hélas! si alors il ne serait pas trop tard.

Et sa pensée s'en allait retrouver là-bas, là-bas, tout au fond de la Russie, dans la vieille demeure seigneuriale ensevelie sous la neige, celle dont le généreux sacrifice lui avait permis de faire brillamment sa route en ce monde.

Les années avaient dû grandir Lucette et l'embellir; son intelligente bonté en se développant avait conquis le coeur de la comtesse Soustka qui l'aimait comme sa fille.

Suivant leurs conventions, Lucette devait encore passer deux ans auprès d'elle; mais, pour n'avoir pas à s'en séparer, sa protectrice songeait, disait-on, à lui faire épouser un de ses neveux le comte Sacha.

Oh! ce Sacha, Jacques le détestait sans le connaître et il n'avait pas tort,

TROP RICHE

fier, hautain, dédaigneux, sceptique, exempt de scrupules il n'aspirait à la main de l'orpheline que pour s'assurer l'entière possession de la fortune de sa tante.

Le jeune peintre devinait tout cela, et il lui fallait se taire et ne pas avertir du danger qui la menaçait, celle qu'il aimait plus que sa vie!

Oui, tant qu'il serait pauvre et inconnu, il se tairait, mais, le jour où son nom célèbre et son talent enfin reconnu lui donneraient le droit de parler, s'il n'était pas trop tard, il irait la trouver et, déposant ses lauriers à ses pieds, il lui dirait :

"Toute ma gloire je te la dois, je t'en fais volontiers l'hommage. Veux-tu la partager en portant mon nom, un nom dont tu peux être fière, à bon droit, car, tout ce que tu avais rêvé pour moi, je l'ai réalisé, afin d'être digne de toi, veux-tu être ma femme, Lucette, dis, le veux-tu?"

Et ce serait à elle de choisir entre l'intrigant et l'ami désintéressé.

Depuis longtemps maman Rine connaissait le secret de Jacques, aussi fut-elle toute bouleversée en lisant la missive timbrée de Russie qu'on venait de lui remettre.

En termes laconiques Lucette lui annonçait brusquement son prochain retour.

Quelle étonnante nouvelle, que s'était-il passé, pourquoi? Lucette revenait-elle? peut-être Jacques savait-il quelque chose?

Et à l'instant maman Rine partit pour Paris, elle arriva à l'improvisiste chez son fils.

— Mon cher enfant, lui dit-elle, Lucette nous revient; mais le jeune homme ne savait rien.

— Oh mère, répondit-il, Dieu veuille qu'elle soit encore libre et qu'elle reste avec nous jusqu'au prochain salon, peut-être alors aurai-je le droit de lui dire tout mon amour!

La nuit resplendit d'une clarté surnaturelle à travers les barreaux ajourés des clochers lourds de neige, de joyeux carillons s'envolent, répétant à tous les échos: Un enfant nous est né. "Venite Adoremus!"

Enveloppée frileusement dans ses fourrures, pelotonnée au fond de la voiture qui l'emporte vers Bourg-la-Reine, Lucette s'abandonne à la joie qui l'inonde. Enfin elle est à Paris!

On dirait que la capitale s'est parée en l'honneur de son retour au-dessus des palais, des tours, des terrasses, des coupoules, sur l'aiguille mince de la sainte chapelle, sur la silhouette massive de Notre-Dame, sur les milliers de toitures serrées et inclinées l'une vers l'autre, la neige étincelle toute blanche et cela fait comme une seconde ville suspendue entre le vide de l'ombre et la lumière fantastique de la lune, dont les reflets bleuâtres traînants sur le sol luisant de verglas, semblent des gemmes précieuses arrachées à la couronne d'une impératrice.

Et la voyageuse pense à la nuit terrible où, sans logis, sans parents, sans amis, abandonnée de tous elle errait à l'aventure dans la campagne bouleversée par la tempête. Elle pense à la nuit où Claude l'a ramassée inerte au bord du chemin, à la nuit où maman Rine lui a ouvert tout grands ses bras maternels!

Qui l'aurait cru alors qu'un jour viendrait où elle retournerait vers eux dans un magnifique équipage, les poches lourdes de louis d'or!

Et dire, cependant, que c'était eux qui étaient cause de son étonnante fortune.

Est-ce qu'en effet elle aurait pu supporter le joug odieux qu'elle s'était volontairement imposé, si elle n'avait pas eu leur souvenir constamment présent à l'esprit!

Est-ce qu'elle aurait pu vivre les plus belles années de sa jeunesse sous ce ciel gris, dans cet horizon borné par des vignes mortes, des collines chauves et des steppes inondées?

Est-ce qu'il lui aurait été possible de se plier aux caprices d'une malade nerveuse et exigeante, et de subir, sans murmurer, les dédains de son entourage si elle n'avait pas pu se dire, aux heures de lassitude et de rancœur : "C'est pour le bonheur de maman Rine, c'est pour la gloire de mon frère Jacques!"

Qu'allaient-ils dire, maman Rine et Jacques, en apprenant que la comtesse Soutska enlevée par un mal subit, lui avait légué, par testament, une somme importante en reconnaissance de ses soins si dévoués.

Nul n'avait été surpris, en l'entendant proclamer légitime héritière, nul, si ce n'est elle, qui avait toujours agi sans arrière pensée, dans l'entière candeur de son âme.

Mais elle avait alors compris pourquoi le comte Sacha, après l'avoir si longtemps accablée de ses plus cruels sarcasmes, la comblait, depuis quelques mois, de prévenances et d'attentions.

Le lendemain de l'enterrement n'avait-il pas osé lui demander de l'épouser.

"Mademoiselle, si vous vouliez bien, en souvenir de ma tante, me donner votre cœur!"

Il n'avait pas osé ajouter : "Et votre dot", comme il le pensait.

Non, non, oh non! jamais elle ne se marierait dans ces conditions, jamais elle n'épouserait un homme qu'elle n'estimerait pas et qui la mépriserait.

Oh! comme Jacques avait eu tort de trembler, et de douter de la raison et du sens droit de Lucette.

Malgré son indignation, elle déclina, avec calme, cette inconvenante proposition, et elle partit pour la France, où elle devait retrouver des amis aussi dévoués que désintéressés, des amis qui l'aimaient pour elle et non pour son argent, elle n'avait pas un doute à cet égard!

Et comment pourrait-elle en douter?

On ne sait rien de sa nouvelle fortune, on croit qu'elle revient pauvre comme elle est partie et, cependant, quel émoi quand elle sonne à la petite maison de Bourg-la-Reine, les lumières s'agitent derrière les vitres closes des fenêtres, des courses se précipitent dans les escaliers, les portes battent et tous les bras se la disputent!

— "Mon enfant!"

— "Maman Rine!"

— "Lucette!"

— "Mon Jacques!"

Elle a dit "mon Jacques" d'instinct, car elle a deviné plutôt que reconnu son frère dans ce beau jeune homme qui la presse si tendrement sur son cœur.

Du reste, elle n'a pas le loisir d'analyser ses impressions :

Marie, Marthe, son bébé, Charles Valmont lui-même, tous se l'arrachent et se disputent ses baisers.

Et elle se livre tout entière aux douces effusions.

Et le balancier de la grande pendule a beau leur répéter : "au lit! au lit! voici le jour!"

Et les chandelles ont beau leur crier : "au lit! au lit! nous sommes brûlées jusqu'aux bobèches."

Ils ne veulent rien entendre rien écouter. Ils parlent tous ensemble, et ils se comprennent quand même.

Maintenant Jacques est sur le tapis : Le succès n'est pas encore venu pour lui, mais il viendra, sans doute, avant peu.

— Oui, avant peu, soupire maman Rine, mais il faut attendre! et il lui faut du courage et de l'énergie au pauvre enfant, pour vivre avec si peu de revenu! quand je pense qu'il arrive à équilibrer un budget où le doit pèse comme du plomb, et où l'avoir est léger, léger comme une plume de moineau!

Mais tu sais, Lucette, tout cela peut changer d'une minute à l'autre, il peut être célèbre, et bientôt après, riche comme Crésus, car la fortune, personne ne l'ignore, est inséparable de la gloire.

Alors Lucette sourit, maman Rine, consolez-vous, la gloire viendra quand elle pourra, nous l'attendrons à loisir, à présent, car je vous apporte la fortune dans les plis de mon manteau.

Et la voilà qui raconte son histoire.

Mais, au lieu des exclamations joyeuses qu'elle attendait, elle voit la stupeur se peindre sur les visages. On la félicite cependant et les félicitations qu'on lui adresse sont sincères.

—Elle est donc riche! riche! aussi riche que cela! Oh! tant mieux, tant mieux pour elle.

Mais ils n'associent pas leurs noms au sien dans leurs compliments, et, soudain, ils s'aperçoivent qu'il est tard, et que les chandelles ne projettent plus qu'une lueur affaiblie, et maman Rine déclare que chacun doit aller se reposer.

Jacques regagne sa chambre en songeant au jour si lointain où il n'était qu'un jardinier, et Lucette une enfant pauvre et misérable; au jour où ils s'aimaient sans obstacle.

A présent, ils s'aiment encore, certes oui; mais, il y a entre eux un invincible obstacle: "la fortune!"

Et les yeux pleins de larmes, le jeune homme murmura: "Je ne parlerai pas encore, elle est trop riche!"

III

LE TRIOMPHE

Paris est mis en émoi par une de ces fêtes printanières auxquelles les splendeurs de la saison nouvelle prêtent un éclat inaccoutumé.

Ce n'est dans la capitale rajeunie que parfums et rayons. Sous la neige blanche des corolles qui s'envolent des marronniers fleuris, les équipages magnifiquement attelés se succèdent sans interruption, tous se dirigent vers le même but: le Salon de peinture, dont les portes viennent de s'ouvrir.

La foule se presse à l'entrée, on se

bouscule, on s'écrase pour arriver plus vite et admirer plus tôt "Vieux portrait", ce chef-d'oeuvre dont tout le monde parle et dont l'auteur est le héros du jour.

Crié par les cent voix de la renommée, le nom de Jacques Garut vole de bouche en bouche, et l'éloge du jeune peintre est sur toutes les lèvres.

—C'est plus qu'un succès, c'est un triomphe son "Vieux portrait".

—Mon mari veut absolument qu'il fasse ma tête!

—Et le mien aussi.

—Mais, nous serons obligées d'attendre plusieurs mois toutes ses heures sont retenues.

—On dit que la reine d'Espagne va venir poser devant lui.

—Il va gagner des millions.

—Des millions, ma chère vous l'avez dit.

—Et c'est justice avec son talent!

Et maman Rine, venue pour jouir du succès de son fils, entend tout cela, et elle jette un regard ému vers Lucette qui s'avance au bras de l'artiste. Elle s'en va toute tremblante, Lucette, contempler le portrait de sa mère, oui, de sa mère, car "Vieux portrait" est la reproduction agrandie de la miniature enfermée dans le médaillon dont l'orpheline n'a jamais voulu se séparer.

Jacques a eu l'idée de faire une surprise à Lucette pour son anniversaire, et a entrepris ce travail.

Mais son maître, enthousiasmé à la vue de ce portrait de femme qui se détache vivant de son cadre, et auquel les ajustements du temps passé donnent un charme de plus s'est écrié:

—Jacques, voilà ce qu'il faut soumettre au jury, Jacques, voilà un tableau qui a sa place marquée au salon.

Et il a été bon prophète, non seulement le tableau a été accepté mais on a décerné la première médaille à son jeune auteur.

Et, aujourd'hui, Jacques se dit qu'il a le droit de parler à Lucette et de lui faire enfin connaître le secret de son coeur.

Et, comme celle-ci lui dit en souriant.

—Eh bien, mon Jacques, tu peux être fier, je pense, le présent n'est-il pas plus beau, en effet, que tout ce que nous avions rêvé?

Jacques commence :

—Ma gloire est à toi, Lucette, veux-tu la partager, veux-tu...

Une exclamation l'interrompt, un vieux monsieur arrêté devant son tableau gesticule en criant : "Ma femme, ma femme, c'est ma Laure bien-aimée, qui a fait ce portrait l'auteur, où est l'auteur?"

Puis ses bras battent l'air, le sang injecte son visage, ses prunelles roulent sous ses paupières révoltées, et il tombe évanoui.

Et Lucette, lâchant le bras de Jacques, se précipite à son secours en répétant un mot, un seul mot, toujours le même.

Mon père! mon père! mon père!

IV

ENTRE LE PASSE ET L'AVENIR

Que se passe-t-il donc, chez le colonel de Valereuse?

Les volets perpétuellement clos de son vieil hôtel du boulevard Saint-Germain sont grands ouverts, les laquais ont dépouillé leur livrée de deuil, des tapissiers ont rajeuni les tentures, redoré les plafonds, restauré les meubles; des fleurs jetées à profusion dans des vases mettent une note gaie le long des appartements sombres, et, des plantes vertes transforment en bosquets les escaliers et les vestibules.

Le personnel s'agite, et le portier a peine à introduire les nombreux amis qui se pressent à l'entrée.

Que se passe-t-il donc chez le colonel de Valereuse?

Oh! un grand événement, et si heureux, si inattendu, que tous ont peine à y croire.

Le colonel de Valereuse a retrouvé sa fille, sa Lucette adorée qu'il a si

longtemps et si vainement cherchée, et qu'il n'espérait plus revoir ici-bas.

Et cela a été si fortuit, si extraordinaire, qu'il est impossible de ne pas voir là la main paternelle de la Providence.

Quel saisissement il a éprouvé en voyant, soudain devant lui, au Salon, le portrait de sa Laure lui souriant dans son cadre de chêne. Comment l'émotion ne l'a-t-elle pas tué? et comment dire son bonheur lorsqu'il a ouvert les yeux sous les baisers de sa fille.

Certes, elle n'a pas eu besoin de parler pour se faire reconnaître, elle n'a eu qu'à se montrer, elle la vivante incarnation de sa pauvre mère.

Oh! à présent, il sent que le passé est irrévocablement effacé, il lui semble que, du fond de sa tombe, son père lui envoie enfin le pardon qu'il est mort sans lui accorder.

Et pourtant, avait-il donc été si coupable en se laissant entraîner par le courant, gagner par les idées nouvelles.

Il était jeune, il n'avait point connu les splendeurs de la monarchie, il avait vu, dans son pays ensanglanté par la Révolution, la religion proscrite, les prêtres mis à mort, les honnêtes gens traqués, jusqu'au jour où un homme était venu qui avait rouvert les églises, et permis aux prières de s'élever de nouveau vers Dieu.

Cet homme avait pacifié la France et commandé à la victoire; grâce à lui, on avait pu écrire, sur les plis flottants de nos drapeaux régénérés. "Montenotte, Lodi, Castiglione, Arcole et Rivoli".

Et tout cela était si beau, qu'un jour, lui, le petit-fils des preux, lui dont tous les aïeux avaient toujours répété : "Dieu et le roi!" il avait crié dans un moment d'enthousiasme : "Vive l'Empereur!"

Alors son père lui avait impitoyablement fermé sa porte.

Le fracas des batailles et les chants de la victoire lui avaient à peine permis de s'en apercevoir, mais, lorsqu'après chaque expédition il revenait à Paris, avec un nouveau poids de gloire, il se trouvait bien seul!

Aussi, lorsque Napoléon, qui ne songeait qu'à unir sa jeune noblesse à la vieille noblesse de l'ancienne cour, lui fit présenter Laure Plainval, la fille du général comte Plainval, il fut heureux d'épouser cette ravissante jeune fille qui alliait, en elle, la perfection morale et la grâce physique.

Laure n'avait plus de mère, son père était resté sur le champ de bataille d'Austerlitz, le jeune homme qui venait d'être nommé colonel, fut donc tout, pour elle, comme elle était tout pour lui.

Leur union fut un rêve, auquel la naissance de Lucette ajouta une nouvelle félicité.

Hélas! tout a une fin en ce monde. L'Aigle atteint en Russie, commençait à battre de l'aile, et un jour, le soleil éclaira la navrante scène des adieux de Fontainebleau.

Le marquis de Valcreuse rayonnait; l'usurpateur était tombé, on allait voir revivre la splendeur du trône royal, mais, si l'on voulait rentrer en grâce, il ne fallait pas perdre un instant.

Les Valcreuse avaient si souvent versé leur sang pour leurs rois que Louis XVIII devait nécessairement oublier, en faveur de cet antique dévouement, l'erreur d'un de leur descendant.

A son grand étonnement, le jeune colonel vit donc arriver son père chez lui.

—Ton roi revient, lui dit-il, à brûle-pourpoint, n'oublie pas que tu lui dois ton épée. Ta sottise équipée a assez duré, ne me réponds pas avant d'avoir réfléchi, car ta décision est grosse de conséquences: si tu refuses de t'amender, tu seras cassé aux gages, que deviendront ta femme et ton enfant lorsque tu n'auras plus de situation. Ne compte pas que je te vienne en aide.

Charles de Valcreuse n'avait pas encore envisagé cette triste éventualité, il soupira mais resta muet.

Si au contraire tu te soumetts, continua le marquis, c'est la gloire pour toi, le bonheur pour elles; choisis, décide toi même de leur sort.

Charles tremblait sous l'impérieux

regard de son père. Pour qu'il eût osé, une première fois, braver son autorité, il avait fallu tout le prestige de l'empereur.

Le marquis de Valcreuse comprit qu'un coup d'audace arracherait le consentement qu'il était venu solliciter.

—Voyons, dit-il d'une voix insinuante, si ton empereur est en exil, le pays reste; c'est lui que tu serviras.

Charles inclina la tête.—“ Mon père, répondit-il, avec une morne résignation, puisque vous me le demandez, je laisserai mon épée au service de la France.”

Qu'il devait payer cher cette heure de faiblesse!

Comme les violettes fleurissaient dans l'herbe verte, Napoléon quittait l'île d'Elbe.

Et lui, lui Charles Valcreuse fut parmi ceux qu'on envoya pour arrêter le vol puissant de l'Aigle.

Tout le long du chemin, il se disait: “J'ai juré! j'ai juré! Je ferai mon devoir.”

Mais, quand il revit le petit chapeau, la longue redingote grise, les drapeaux qui l'avaient si souvent conduit à la victoire, son cœur se mit à battre si fort, si fort, qu'il n'entendit plus le cri de sa conscience, et il se jeta, en pleurant, dans les bras de son empereur.

—Bravo, Valcreuse, s'écria Napoléon comme si la chose était toute naturelle, bravo, Valcreuse! merci mon ami d'être venu au-devant de moi!

Et le géant des batailles partit, entraînant, à sa suite, le nouveau régiment qu'il venait de reconquérir.

Dépeindre la douleur, la honte, la rage du marquis de Valcreuse en apprenant la défection de son fils, serait chose impossible.

Aussi, le soir de Waterloo, lorsque l'Aigle s'affaissa blessé à mort, son enthousiasme toucha au délire.

En vain sa belle-fille vint-elle, en larmes se traîner à ses pieds en le suppliant d'employer son crédit pour sauver la vie de son mari, traqué par la police royale, il la repoussa sans pitié

en disant : "J'ai maudit le parjure, je l'abandonne à son malheureux sort!"

Alors lui, Charles, comte de Valcreuse, il avait fui, sous un déguisement, il avait fui seul, pour dépister les agents.

Sa femme et sa fille devaient gagner Bordeaux de leur côté, et, lorsqu'ils y seraient réunis, ils s'emparqueraient ensemble pour l'Amérique.

Mais la prudence l'avait obligé à changer tous ses plans

Un mot que Laure devait trouver à son arrivée à Bordeaux, l'avertissait qu'il se rendait en Suisse, et la priaient de l'y rejoindre dès qu'elle le pourrait.

Hélas! sa lettre resta sans réponse, puisque Laure était morte avant d'avoir atteint le but de son voyage. Comme il était hors de France, il ne lut point les annonces que le Curé de Fresnel avait fait insérer, dans les journaux, et, lorsqu'après l'amnistie, il revint à Paris, le marquis de Valcreuse étant mort, nul ne put lui dire ce qu'étaient devenus sa femme et son enfant.

Alors, il avait eu la miséricordieuse pensée de consacrer sa vie brisée et l'immense fortune héritée de son père à soulager l'infortune des veuves et des petites orphelines, Dieu venait de l'en récompenser, magnifiquement, en ramenant au nid le pauvre petit oiseau battu par la tempête.

V

PARDONNEZ-NOUS COMME NOUS

PARDONNONS

Tout de suite Lucette avait compris la profondeur de l'affection de son père, et elle n'avait pas hésité, une minute, à lui confier son amour pour Jacques, et, aussi ses craintes; car elle tremblait, aujourd'hui; il était si délicat, ce Jacques, si délicat! et d'une délicatesse si ombrageuse, que, malgré sa célébrité, depuis l'heureux événement, il s'était tenu à l'écart, et n'avait point

songé à terminer la phrase commencée le jour de son triomphe.

—Vois-tu, père, disait Lucette, vois-tu, j'ai peur qu'il ne veuille pas reprendre nos anciens projets.

—Et tu ne seras heureuse que s'il partage ton bonheur.

—Oui, père, s'il le partage.

—Eh bien, il le partagera; pourquoi n'en serait-il pas ainsi? la noblesse des sentiments vaut bien l'autre, que je sache, et, s'il n'a pas de blason, son nom n'en est pas moins célèbre; du reste, je ne veux qu'une chose, ma Lucette, ton bonheur!

Et le colonel de Valcreuse réunit autour de sa table le jeune peintre et toute sa famille.

Comme le dîner touchait à fin, il se tourna vers Jacques:

Il me tardait, lui dit-il, de pouvoir vous témoigner toute ma reconnaissance, pour l'ineffable joie dont je vous suis redevable; permettez-moi, en échange du service que vous m'avez rendu de vous offrir ce que j'ai de plus cher au monde, et, prenant la main de Lucette il la mit dans celle de Jacques.

—Mes enfants, ajouta-t-il, en levant son verre, aucun obstacle ne vous sépare plus, que Dieu vous bénisse je bois à votre bonheur!

Maman Rine pleurait de grosses larmes de joie: "Oh! pourquoi son Claude était-il mort avant d'avoir vécu cette heure de félicité! Avant d'avoir vu se réaliser, si pleinement, en leur faveur, cette parole de l'Evangile: "Tout ce que vous ferez à un de ces petits, c'est à moi-même que vous le ferez, et je vous le rendrai, au centuple, dès ce monde!"

Trois semaines après Jacques épousait la fille du colonel marquis de Valcreuse, et tout de suite il partit pour Fresnel avec sa jeune femme, Lucette voulant aller chercher, sur la tombe de sa mère, une suprême bénédiction.

En sortant du cimetière, ils se dirigèrent ensemble, vers le village. Un grand bâtiment neuf attira leur attention, toute la vie semblait concentrée

là, par les portes grandes ouvertes on pouvait voir à l'intérieur les rouliers attablés autour des longues tables massives, auprès desquelles circulait une servante accorte insensible aux cris et aux jurons, qui passait chargée de mets fumants. A l'extérieur les chevaux fumants qu'on venait de dételier de la diligence regagnaient lentement l'écurie et les voyageurs descendus sur la route, buvaient, à la hâte, dans l'ombre courte des murs.

—C'est le "Coq d'Or", Jacques, dit Lucette en faisant un mouvement de recul, c'est le "Coq d'Or," c'est là qu'on a été si dur pour ma pauvre mère; éloignons-nous, je t'en supplie.

Mais elle se trompait, ce n'était point l'auberge du "Coq d'Or", c'était celle du "Lion d'Afrique".

Depuis longtemps le "Coq d'Or" n'existait plus, il ne restait de sa gloire passée qu'uneasure abandonnée, aux volets cassés, à la toiture défoncée d'où l'enseigne dépeinte et dédorée pendait comme une loque. Et tout cela était si pauvre et si pitoyable, qu'on en avait le coeur serré.

Est-ce que les maîtres du "Coq d'Or" ont quitté le pays, questionna Jacques.

Non, monsieur, répondit la propriétaire du "Lion d'Afrique", où il était entré avec Lucette, pour se restaurer, non monsieur, mais Thomas est mort et dame Francine est bien à plaindre. Lorsque nous sommes venus nous installer ici, son établissement était en

pleine prospérité, tout cela a bien changé après le départ de son mari, le phylloxéra a détruit ses vignobles, et à la suite d'une grave maladie, elle est restée paralysée. C'est comme une malédiction du ciel qui aurait pesé sur cette créature. Elle avait quelques économies, et tant qu'elle a eu de l'argent elle a été soignée, mais après, il n'en a pas été de même; elle était fort dure et fort avare lorsqu'elle était riche, dès qu'elle a été pauvre on l'a abandonnée car, ainsi qu'on nous l'a appris à l'école:

Qui ne songe qu'à soi quand la fortune
[est bonne
Dans le malheur n'a point d'amis.

A présent, elle vit des quelques aumônes que lui fait monsieur le curé.

Lucette se pencha vers Jacques.

—Pauvre dame Francine, murmura-t-elle, les trésors qu'elle amassait n'étaient à l'abri ni de la rouille ni des voleurs. Dieu l'a cruellement punie de son avarice.

—Oui, répondit Jacques, aussi cruellement punie qu'il m'a généreusement récompensé, ma Lucette, de la charité de mes chers parents.

Cependant, comme ils étaient chrétiens, ils déposèrent, entre les mains du pasteur de Fresnel, un rouleau d'or pour remettre à la malheureuse aubergiste, car ils voulaient pouvoir dire, sans remords, chaque jour: "Seigneur, pardonnez-nous comme nous pardonnons à nos ennemis!"



CONSEQUENCES DURABLES



—Ça ne va pas, m'sieu?

—Ça fait moins qu'aller. Je crois quasiment que, malgré les pilules et les sedlitz, j'ai encore sur l'estomac de la dinde de Noël, de l'oie du Jour de l'An et un gros morceau de la galette des Rois.

L'HABITANT CHEZ LUI

(Adapté de l'anglais)

Par E.-Z. Massicotte

SOUS ce titre, le "Herald" de Montréal, a publié, en mars 1905, une aimable étude sur la vie intime de nos cultivateurs.

Je l'avais mise de côté, dans l'intention de la traduire immédiatement, mais par inadvertance, la découpure glissa parmi d'autres papiers, et je l'avais complètement oubliée lorsque je l'ai retrouvée, ces jours-ci.

Voilà pourquoi, il s'est écoulé six ans entre le projet et son exécution.

Sans doute, je ne pourrai rendre le charme réel que cette page littéraire possède, dans la langue de Tennyson, toutefois, elle n'en aura pas moins la saveur délectable qu'ont pour nous les écrits faits par des étrangers qui se montrent bienveillants.

J'abandonne la parole à notre concitoyen anglais, lequel ne signe que des initiales J. C. M. D. :



L'habitant, chez lui, est le plus aimable des hôtes. Il est aussi poli, aussi affable pour les personnes de nationalité ou de croyance différentes à la sienne, qu'il l'est pour ses propres compatriotes. Le seul passe-port nécessaire aux étrangers, pour être bien accueillis, c'est de converser avec lui, dans sa langue maternelle, bien qu'il ne refuse point l'hospitalité à ceux dont le vocabulaire français est trop limité pour leur permettre de causer facilement. Mais pour

qu'il se montre à vous tel qu'il est dans l'intimité, il vous faudra partager ses sympathies raciales et linguistiques. Si vous pouvez le rencontrer sur ce terrain, il abandonnera cet air de suspicion ou plutôt de réticence, si remarquable chez lui, lorsqu'il est en présence de quelqu'un qui ne saurait ni le comprendre, ni l'apprécier.

Pour donner une idée de l'habitant chez lui et de la courtoisie qu'il ne ménage jamais, même à de parfaits étrangers, il me suffira de vous narrer le trait suivant :

Un Anglais, dans son enthousiasme pour la marche en raquette, ayant parcouru une plus grande distance qu'il n'en avait l'intention, se dirigea, un beau midi de février, vers l'habitation d'un cultivateur canadien-français, située à l'orée d'une forêt. Il voulait se procurer quelque chose pour satisfaire l'appétit formidable dont le trajet l'avait gratifié, ensuite, il tenait à se réchauffer avant de reprendre sa route. Il reçut une hospitalité qu'il n'aurait jamais pu imaginer. On l'invita cordialement à prendre place à table et pendant le repas on eut plus d'attention à son égard qu'il en aurait obtenu dans n'importe quelle hôtellerie.

Le repas terminé, l'habitant invita son hôte à remplir sa pipe du tabac qu'il semait et récoltait lui-même, puis on alluma.

—Votre famille est au complet, je présume, dit l'Anglais, pour partir la conversation.

—Oh non! J'ai quatre garçons en ville. L'un d'eux est au collège, mais

L'Habitant chez lui

les trois autres sont dans le commerce. Ils ne voulaient pas rester sur la ferme. Les travaux agricoles leur paraissent trop durs, les journées de labeur trop longues, enfin cela ne les attire pas. Aujourd'hui, presque tous les cultivateurs voient leur fils prendre le chemin des villes. Bien des filles y vont aussi. Lorsqu'ils reviennent, en congé, ce ne sont plus les enfants simples, sans prétentions, qu'ils étaient avant leur départ. Ce sont de grands personnages, remplis de suffisance. Oui, j'ai quatre garçons à la ville...

Et sur ce, l'habitant resta pensif. Juste alors, la porte s'ouvrit, et un robuste jeune homme entra, le torse couvert d'un gilet de laine retenu à la taille par une ceinture voyante. Il revenait de bucher dans la forêt et la neige recouvrait encore le dessus de ses bottes Wellington.

—Joseph, lui, va rester sur la ferme, reprit le vieil habitant. Il y a toujours un enfant qui s'attache au bien paternel.

Lorsque Joseph eut fait un bout de toilette, son père lui demanda d'apporter son violon et "Marie va chanter", ajouta-t-il.

Marie, c'était une souriante petite campagnarde, aux yeux noirs. Agée de dix-huit ou dix-neuf ans, timide comme une fleur des champs, elle essaya de s'excuser, mais une nouvelle invitation appuyée par l'Anglais, suffit à la décider, et elle mêla la musique de sa voix aux joyeux airs français par lesquels Joseph débuta.

Musique et chants étaient aussi peu étudiés, aussi naturels que le sont les accords des oiseaux, tout de même ce sont eux qui, dans les heures solitaires de la vie rustique, chassent cette sensation déprimante qui se rend si bien par le mot ennui, en langue française.

Le répertoire de Joseph comprenait un méli-mélo d'airs français et anglais, presque tous dans la note gaie. Et Marie, une fois qu'elle eut commencé, continua de chanter toutes les chansons qu'elle savait.

Après ce concert improvisé, le père

proposa une partie de cartes pour faire un changement.

Sa femme et lui pouvaient prendre part à ce jeu. Sa vieille mère, même, s'y amusait aussi, rien qu'à regarder. Notons ici, en passant, que vous trouverez un vieillard ou une très vieille dame dans presque chaque maison canadienne-française de la campagne. Ce sera peut-être un frère aîné, une soeur âgée, un père ou une mère, mais quel qu'il soit, il y en a un qui a survécu jusqu'à ce que l'habitant lui-même ait vu blanchir ses cheveux.

Lorsque la partie de cartes commença, la vieille dame rapprocha sa chaise tout près de la table et suivit le jeu avec le plus grand intérêt, regardant parfois à travers ses lunettes et parfois au-dessus.

Le jeu de cartes est une source d'amusement inépuisable pour l'habitant. Mais ce jeu, dans ces habitations lointaines, est aussi inoffensif qu'il est intimement associé au vice dans les buvettes. Chez le cultivateur, on s'y livre par pure récréation, pour combattre la monotonie d'une soirée d'été, ou pour égayer les longues nuits de l'hiver.

En général, l'habitant n'est pas un grand liseur. Plusieurs même, ne savent pas lire du tout. Ceci, s'applique surtout aux vieilles gens. L'école existe cependant, à la campagne, depuis longtemps, mais les avantages qu'elle procure à ceux qui la fréquentent ne semblaient pas aussi évidents aux anciennes générations qu'aux nouvelles.

Autrefois, l'entretien de la ferme demandait plus de travail manuel que maintenant. Les machines qui abrègent les travaux n'étaient alors qu'à la portée des classes riches.

De nos jours, il est bien pauvre le cultivateur qui ne peut posséder les machines et les instruments dont il a besoin... Les raisons que nous venons de donner expliquent l'ignorance des anciens habitants, mais nous nous sommes écartés de notre sujet.

Pendant que la partie de cartes se poursuivait, un grand et beau jeune homme fit son apparition. La rougeur

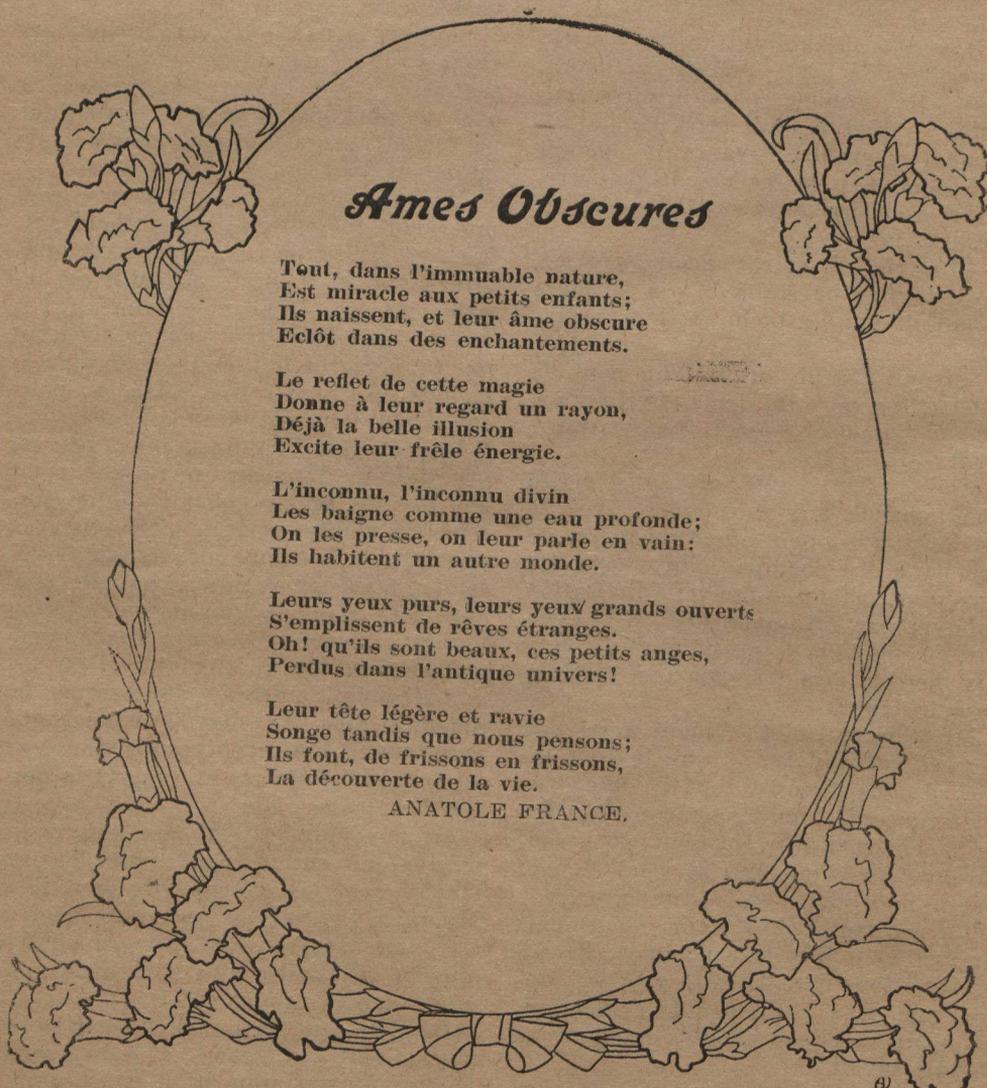
prononcée qui se répandit aussitôt sur les joues de Marie racontait toute une histoire.

Jusqu'à cet instant, l'Anglais ne s'était pas considéré comme un intrus, mais bien plutôt comme un membre de la famille, tellement on l'avait mis à son aise.

Cet incident le ramena à la réalité

et malgré les très pressantes sollicitations qu'on lui fit de rester plus longtemps, il quitta à regret cette paisible demeure.

Ses raquettes solidement attachées aux pieds, et n'emportant que la meilleure des impressions sur l'habitant dans l'intimité, il s'éloigna à travers champs, pour raccourcir la distance.



Ames Obscures

Tout, dans l'immuable nature,
Est miracle aux petits enfants;
Ils naissent, et leur âme obscure
Eclôt dans des enchantements.

Le reflet de cette magie
Donne à leur regard un rayon,
Déjà la belle illusion
Excite leur frêle énergie.

L'inconnu, l'inconnu divin
Les baigne comme une eau profonde;
On les presse, on leur parle en vain:
Ils habitent un autre monde.

Leurs yeux purs, leurs yeux grands ouverts
S'emplissent de rêves étranges.
Oh! qu'ils sont beaux, ces petits anges,
Perdus dans l'antique univers!

Leur tête légère et ravie
Songe tandis que nous pensons;
Ils font, de frissons en frissons,
La découverte de la vie.

ANATOLE FRANCE.

LA CHAPELLE DU ROCHER

Par Eug. Renault

AU commencement du dix-huitième siècle, deux navires marchands portant pavillon français, s'éloignaient comme à regret des côtes de la Normandie.

Deux familles bretonnes dont le fils aîné de l'une était fiancé à la fille aînée de l'autre, avaient pris passage sur chacun de ces deux navires.

Quelques semaines après, un des navires faisant eau, venait jeter l'ancre près de la Pointe-à-la-Caille de St-Thomas de Montmagny.

Ce navire était celui qui avait à son bord la famille de la fiancée.

Les passagers allèrent pieusement s'agenouiller dans le modeste sanctuaire pour remercier Dieu de les avoir sauvés du naufrage, et prier pour le retour des compagnons de l'autre navire qui fut séparé du premier par une violente tempête à leur entrée dans le golfe St-Laurent.

La famille bretonne demeura quelque temps dans l'endroit et fit des courses dans l'intérieur des terres. Elle arriva tout à coup en face d'un rocher abrupte affectant les formes d'une pyramide tronquée qui s'élevait sur les bords de la Rivière du Sud à moins d'une lieue du village. Quel bel endroit pour une chapelle vôtive s'écria tout à coup la pauvre fiancée!

La famille bretonne partit en chaloupe pour Québec, lieu de sa destination.

La jeune fille avait comme un pressentiment de son malheur, car on n'avait eu aucune nouvelle de l'autre navire sur lequel était la famille de son fiancé.

On se dit adieu.

A toutes les consolations que les jeunes femmes et les jeunes filles de la pa-

roisse offraient à la fiancée, elle répondait: "Ah! je suis résignée; je reviendrai bientôt: au revoir, mes amies!"

Deux années se sont écoulées et la nouvelle de la perte totale du second navire est devenue un fait avéré.

Un jour d'automne, une petite embarcation vint silencieusement aborder le rivage à la Rivière-à-la-Caille: c'étaient les Bretons qui revenaient.

La jeune fiancée triste et changée par le chagrin, portait le costume des veuves de grande maison.

Elle venait inconsolable mais résignée, promettre de porter jusqu'à sa mort le deuil de l'infortuné jeune homme et de consacrer le reste de sa vie à la pratique des bonnes oeuvres. Comme gage de la sincérité de cette promesse, elle fit bâtir sur le rocher dont les formes étranges l'avaient tant frappée, une modeste chapelle votive à laquelle on donna le nom de "Chapelle du Rocher."

Cette action pieuse accomplie, la fiancée retourna à Québec, puis se fixa à la Pointe-Lévis, où elle se dévoua aux oeuvres de charité.

Elle vécut assez longtemps, connue de toute la population sous le nom de "Mademoiselle la Veuve" et mourut en odeur de sainteté.

Si vous allez, un jour, visiter Saint-Thomas, vous verrez de loin, en remontant la rivière du Sud, un rocher isolé, haut d'une soixantaine de pieds, à environ trois quarts de lieue de la grande église paroissiale.

On le nomme le Rocher de la Chapelle et c'est là que se trouvait la chapelle de Mademoiselle la Veuve; elle avait environ 24 pieds carrés et couvrait le sommet de ce rocher.

TITINE ET BIBINE

Histoire de deux petites Montréalaises

Par Auguste Fortier

I

VERS le commencement de l'été de 1895, dans une cour de la rue Wolfe, à Montréal, Octave Michaud, ouvrier menuisier, après trente-huit ans d'une vie laborieuse, rendait son âme à Dieu. Sa femme, Marguerite, morte quatre ans auparavant, et enterrée au cimetière de la Côte-des-Neiges, lui avait laissé deux petites filles, Eglantine et Obéline, que, par abréviation, l'on appelait, l'une Titine, l'autre Bibine. A la mort de leur père, la première avait neuf ans, la seconde en avait sept. Dans toute la rue Wolfe, on ne connaissait pas d'enfants plus gentils, plus charmants. On se plaisait à les voir passer lorsqu'ils allaient en commission chez l'épicier du coin de la rue Dorchester. Titine, en sa qualité d'aînée, faisait la petite maman, et Bibine, qui n'était pas toujours d'humeur à se laisser conduire, lui donnait fort à faire.

Avant de fermer à jamais les paupières, Octave Michaud avait confié ses deux enfants à Méline, la femme de son frère Onésime. Ce dernier était un ivrogne, et sa femme, une marâtre, qui n'avait jamais connu les joies de la maternité. Tous deux tenaient, au marché Bonsecours, un "banc" où ils vendaient des volailles, des oeufs et du beurre. La clientèle était assez forte, surtout en été, où elle se recrutait, en bonne partie, parmi les équipages des navires qui viennent à Montréal.

Le lendemain de l'enterrement du menuisier de la rue Wolfe, la femme d'Onésime Michaud amena avec elle au marché Bonsecours, les deux petites orphelines, et commença à les faire travailler. Elle les envoyait porter des paquets et trouvait toujours un motif pour les chicaner.

Un matin d'août de cette année 1895, une dame étrangère, jeune encore, vint acheter des volailles au "banc" des Michaud. C'était une Française, épouse du capitaine Lekidec, un Breton, qui commandait le trois-mats, "Saint-Yves", voilier de douze cents tonneaux qui venait d'amarrer au quai Molson, arrivant des Barbades, avec une cargaison de mélasse. Une après-midi que madame Lekidec, assise à l'avant du voilier, se livrait à son passe-temps favori, la couture, elle vit venir, sur les quais, deux enfants, portant avec difficulté un panier qui leur semblait bien lourd. La femme du capitaine reconnut les deux petites filles qu'elle avait vues, un instant auparavant, au "banc" des Michaud, au marché Bonsecours. La moins grande se faisait tirer l'oreille pour avancer, et Titine dit à la dame française :

— C'est ma petite soeur, madame ; elle ne peut pas me suivre ; sa tête lui fait mal...

La femme du capitaine mit la main sur le front de la petite Bibine et constata qu'il était brûlant.

Quelques jours après, Titine vint seul porter ce qui avait été commandé par madame Lekidec. Cette dernière,

lui ayant demandé où était sa petite assistante, Titine répondit, les larmes aux yeux, que Bibine était malade, et qu'elle avait été transportée à l'hôpital Notre-Dame. La dame française donna un dix cents à l'enfant, et celle-ci courut acheter des "bâtons forts" des "mains à la mélasse" et quelques jujubes, puis elle se rendit à l'hôpital pour les offrir à sa petite soeur.

Bibine Michaud était très mal. Dans ses courses sur les quais, elle avait pris un froid, et maintenant elle souffrait d'une inflammation de poumons; et la religieuse qui se tenait à son chevet, hochait la tête... Bibine reconnut à peine Titine. Celle-ci voulut lui donner un "bâton fort"; la petite malade le repoussa. Titine essaya les "mains à la mélasse"; elles eurent le même sort. L'aînée des deux petites soeurs poussa un soupir et dit à la religieuse:

—Elle qui aime tant ça; il faut qu'elle soit bien malade...

Elle éclata en sanglots, puis s'éloigna du lit de la petite fille. En la reconduisant vers la sortie de la salle, la religieuse dit:

—Ce matin, elle a demandé son petit mouchoir...

—Son petit mouchoir, ma bonne soeur, elle l'aura demain. Et encore, il sera bien parfumé. Voyez-vous ça, ma soeur, ça n'a que sept ans et c'est déjà coquet, même quand c'est malade...

Le lendemain, la femme d'Onésime Michaud, voyant que Titine avait pris dans l'armoire le petit mouchoir de Bibine, et qu'elle se préparait à se rendre de nouveau à l'hôpital Notre-Dame, lui dit:

—Eh bien, que fais-tu là, toi? Ne pense pas à aller voir ta petite soeur, elle est morte depuis hier...

A ces mots, Titine porta la main à son front, puis à ses yeux, et eut un moment de vertige; et comme sa tante la poussait hors de la maison, elle se rendit en sanglotant au marché Bonsecours, répétant au milieu d'un torrent de larmes:

—Pauvre petite Bibine! Morte! Petite Bibine, morte!...

Une couple d'heures plus tard, en voyant arriver au quai Molson, la petite Canadienne, la figure rougie par les larmes, madame Lekidec demanda ce qui était arrivé. Titine répondit:

—Bibine est morte! puis elle se mit à pleurer, et continua:

—Le petit Jésus est venu la chercher pour la mettre dans son paradis... Ça va faire un beau petit ange, n'est-ce pas, Madame, avec ses petits cheveux bouclés?... Voici son mouchoir qu'elle avait demandé: j'allais le lui porter aujourd'hui...

La femme du capitaine se sentit émue; elle regarda son mari et dit:

—Sais-tu que cette petite Canadienne commence à me faire verser des larmes?...

—Et moi, elle commence à m'intéresser... Nous démarrons dans un instant; si nous l'amenions avec nous en France?...

—J'y pensais, mon ami, mais la loi?

—La loi? Sans doute que je respecte la loi canadienne, mais je ne vois qu'une chose, c'est que cette petite Montréalaise mange de la misère ici et qu'elle sera mieux avec nous...

—En effet, à Nantes, où nous nous rendons, nous pourrions la mettre au couvent, car son éducation et son instruction m'ont l'air bien négligées...

—Oui, et souvent, elle te parlera de Montréal et te rappellera ton voyage dans le fleuve Saint-Laurent. Tu voulais un souvenir de la province de Québec; quel plus beau et plus gentil peux-tu trouver? Cette petite grandira et deviendra une belle demoiselle canadienne-française, semblable à celles dont tu admirais la grâce, l'autre jour, dans les rues de Montréal...

Pendant ce temps-là, la petite Titine, vaincue par les émotions et la fatigue, s'était endormie sur le sofa, dans le salon du "Saint-Yves".

Le lendemain, quand elle s'éveilla, le voilier avait quitté le quai Molson, et descendait lentement le majestueux Saint-Laurent...

II

Douze ans s'étaient écoulés.

Le capitaine Lekidec, autrefois commandant du "Saint-Yves" avait renoncé à la mer. Il était devenu en France, à Nantes, sa ville natale, l'administrateur d'une compagnie de navigation possédant des navires qui faisaient des voyages au long cours.

L'ancienne petite Eglantine Michaud, de la rue Wolfe, à Montréal, était maintenant une grande demoiselle de vingt-et-un ans. Les époux Lekidec n'avaient pas regretté d'avoir adopté la petite Montréalaise; elle avait mis la joie dans la maison, car elle était affectueuse, intelligente, et industrielle. L'instruction et l'éducation avaient développé les heureuses dispositions que la nature met chez la plupart des Canadiennes-Françaises. À ces qualités si belles, Eglantine Michaud, ou plutôt Eglantine Lekidec, pour lui donner le nom qu'elle portait à Nantes, réunissait un physique charmant, et, comme les Montréalaises, elle savait se mettre avec un goût exquis, et cela à peu de frais.

Dans la ville où elle habitait, on avait pour elle toutes les prévenances et un grand respect. Son teint rosé, cadeau que le fleuve Saint-Laurent se plaît à faire à la généralité de celles qui naissent sur ses rives, et ses admirables yeux bleus, remplis de douceur, ainsi que sa taille élégante et bien dessinée, avaient un attrait spécial. Eglantine Lekidec parlait souvent de ses parents, enterrés là-bas, sur le flanc du Mont-Royal, et surtout de sa petite soeur Bibine, dont elle conservait précieusement le petit mouchoir qu'elle se proposait de lui porter à l'hôpital Notre-Dame, le jour où elle avait appris sa mort. Quelque chose, qu'elle ne pouvait expliquer, lui disait que la petite Bibine vivait encore, aussi elle ne désespérait pas de lui remettre ce mouchoir, parfumé avec des essences merveilleuses qui feraient bondir de joie la chère petite soeur.

Parmi les jeunes gens de Nantes, dont Eglantine avait fait battre le coeur, se trouvait Alain Bardou, fils d'un négociant français, mort récemment en laissant une jolie fortune, dont Alain avait héritée. Le riche jeune homme paraissait timide quand il rencontrait Eglantine; celle-ci de son côté rougissait, et on aurait pu leur appliquer ces vers :

«Un soupir, un regard, une simple rou-
[geur,
Un silence est assez pour expliquer un
[coeur.»

Un soir, dans une réunion, Alain dit à la jeune fille, avec de l'émotion dans la voix :

—Mademoiselle Eglantine, je vous aime depuis longtemps, je ne vois que vous dans la vie. C'est pour vous que je travaille avec autant d'acharnement... Voulez-vous devenir ma femme?...

La demande d'Alain Bardou fut accueillie favorablement, et les deux jeunes gens commencèrent à faire des projets pour l'avenir. Le riche héritier dit à sa fiancée :

—Vous savez, par ce que je vous ai dit, qu'un voyage à New-York serait très avantageux pour mes affaires. Eh bien, si vous y consentez, nous ferons d'une pierre deux coups. Nous irons faire notre voyage de noces aux États-Unis, et de là, nous nous rendrons à Montréal, car vous avez souvent manifesté le désir d'aller prier sur les tombes de vos parents, et de vous assurer, par vous-même, si votre soeur Obéline est bien morte, puisque vous entretenez des doutes à ce sujet...

Deux mois plus tard, Eglantine Lekidec était devenue madame Alain Bardou. Le programme élaboré fut exécuté en tous points, et un matin de juin 1908, les nouveaux époux descendaient à la gare Bonaventure, venant de New-York. La jeune épouse était émue, elle foulait le sol de sa terre natale. Dans l'après-midi du même jour, elle se rendit, accompagnée de son mari, à l'hôpital Notre-Dame. En leur présence, une

des soeurs consulta les registres de l'année 1895 et elle lut que "Obéline Michaud était sortie de l'hôpital le 24 août, en parfaite santé".

La femme d'Alain Bardou poussa un cri de joie : Bibine n'était pas morte à l'hôpital ! Ce que sa tante lui avait dit douze ans auparavant était donc un mensonge ? Mais quel avait été le sort de la petite Montréalaise ?

Il fallait retrouver Onésime Michaud, ou sa femme, car ils pouvaient donner beaucoup de renseignements. Les jeunes époux se dirigèrent vers le marché Bonsecours, et là, madame Bardou apprit ce qu'étaient devenus son oncle et sa tante. Hélas ! tous deux dormaient leur dernier soupir dans la grande nécropole de la Côte-des-Neiges. Peu après la disparition d'Eglantine, les époux Michaud avaient vendu leur "banc" au marché Bonsecours, et s'étaient mis dans la tête d'ouvrir une buvette au Chemin Papineau.

L'entreprise n'avait pas été heureuse, Onésime étant le meilleur client. Au milieu des bouteilles et des tonneaux, il était dans son élément. Il s'offrit des cuites qui sont restées célèbres dans les annales du Chemin Papineau. En quatre semaines, il fut ramassé six fois ivre-mort en différents endroits d'Hochelega et du faubourg Québec. En outre, il arriva qu'il fut poursuivi à deux reprises pour vente de boisson le dimanche. A un jeu pareil, la buvette marchait à la banqueroute. Un jour d'octobre, elle ferma sa porte, après avoir reçu la visite d'un huissier. Onésime Michaud était mûr pour le Gold Cure. Il n'y alla cependant pas ; atteint grièvement au foie, il mourut quelques semaines après à l'Hôtel-Dieu.

La veuve Mélina se trouvait sur le pavé. Comme ce n'était pas précisément une de ces jeunes veuves gentilles dont le passage vous fait tourner la tête, il s'ensuivit que les veufs et les vieux garçons du faubourg Québec, aussi bien que ceux d'Hochelega, lui laissèrent pleurer son défunt mari sans la déranger. Trois ou quatre ans après, elle aussi disparaissait de ce monde.

Quant à Obélice Michaud, on ne pouvait dire ce qu'elle était devenue.

Pendant un jeune homme qui avait écouté les différentes questions posées par Madame Bardou, raconta alors que tous les matins, vers huit heures, en se rendant à son travail, dans un magasin en gros de la rue Saint-Paul, il rencontrait une jeune fille qui ressemblait à Madame Bardou. D'après ce qu'il pouvait voir, cette jeune fille devait être employée dans un bureau de la rue Saint-Jacques.

—Ce matin, madame, fit le commis, elle avait un chapeau mauve. Et, si vous voulez la voir, ce soir, vers six heures, elle traversera sans doute le Carré Viger, allant dans la direction de la rue Saint-Hubert.

En effet, tous les matins, un peu après sept heures, une jeune fille sortait d'une maison de la rue Beaudry, et grossissait le bataillon de ceux et de celles qui, chaque jour, vont demander au centre de Montréal, le pain nécessaire à la vie. Beau temps, mauvais temps, elle faisait le trajet à pied. Elle pouvait avoir à peu près vingt ans, était jolie, toujours vêtue proprement, et avait un air modeste.

C'était de cette jeune fille que le commis de la rue Saint-Paul voulait parler. Madame Bardou eut un pressentiment que c'était sa soeur. Elle remercia, puis amena son mari dans la direction du Carré Viger, et bien avant six heures, elle examinait avec une anxiété fiévreuse, chacune des nombreuses jeunes filles, qui se dirigeaient vers l'est de la ville, après leur journée finie. Elle était nerveuse et parlait à peine.

Soudain parut au coin des rues Craig et Saint-Denis, une élégante jeune fille, coiffée d'un chapeau mauve. Madame Bardou tressaillit. Pendant quelques instants, elle dévisagea la passante ; à la fin, n'y tenant plus, elle se jeta à son cou, en s'écriant :

—Bibine ! Bibine ! Ne me reconnais-tu pas ; je suis ta soeur Titine. Tiens, voici ton petit mouchoir, vois...

Quand la jeune fille au chapeau mauve fut revenue de son étonnement, et

qu'elle eut compris de quoi il s'agissait, elle avoua qu'en effet elle était bien la soeur d'Eglantine Michaud. Après avoir donné libre cours aux épanchements, Obéline raconta ce qui s'était passé depuis la mort de sa tante Méli-
na. Elle avait été recueillie par une brave famille de la rue Beaudry, du nom de Léveillé. Ses parents adoptifs n'étant pas riches, et ne voulant pas leur être à charge, elle travaillait comme clavigrapher chez un avocat de la rue Saint-Jacques (comme l'avait fait présumer le commis de la rue Saint-Paul), où elle gagnait cinq piastres par semaine. Sa position était moins brillante que celle de sa soeur, mais si le sort ne les avait pas favorisées de la même manière, toutes deux étaient toujours restées honnêtes et elles étaient devenues deux types ravissants et accomplis de la vraie Canadienne, à qui on peut appliquer ce vers d'un de nos poètes :

“Heureux qui la connaît, plus heureux
[qui l'épouse.”

Le dimanche suivant, Alain Bardou et sa femme étaient à causer avec Obéline et la famille Léveillé, quand arriva, rue Beaudry, un jeune homme svelte, ayant une moustache châtaine. C'était l'amoureux de la jolie clavigrapher ; plus que cela, c'était son fiancé. Il avait vingt-cinq ans et se nommait Jean-Baptiste Foisy ; huit mois auparavant, il avait obtenu son diplôme de pharmacien. Eglantine et son époux trouvèrent que c'était un parti très convenable. Il paraissait être éperdument épris d'Obéline, et celle-ci l'aimait beaucoup. Le mariage aurait eu lieu depuis quelques mois, mais le salaire du nouveau pharmacien était encore trop faible pour lui permettre de s'unir à la jolie clavigrapher.

Le patron, chez qui Jean-Baptiste Foisy avait étudié pendant quatre ans, se faisait vieux et offrait en vente sa pharmacie de la rue Ontario. Le fiancé d'Obéline Michaud avait souvent pensé à l'acquérir ; il était connu et estimé de la clientèle, et son patron, offrait de lui

céder le tout à des “conditions exceptionnellement avantageuses,” selon l'expression consacrée. Aussi Jean-Baptiste Foisy ramassait-il cent par cent pour former une petite somme qu'il offrirait un bon matin à son patron. Et le jeune homme était toujours gai et ardent à son travail. Cette gaieté et cette ardeur, il ne les trouvait sûrement pas dans la manipulation de ses fioles ou de ses verres gradués ; il les trouvait plutôt dans le caractère si idéal, dans le sourire si gracieux de la gentille orpheline de la rue Beaudry. Il caressait le rêve si doux de lui voir porter son nom. Avec elle il ferait son chemin dans le monde et deviendrait un des hommes influents et respectés de ce quartier si plein d'avenir qui a nom le faubourg Québec.

Le mari d'Eglantine était un coeur généreux. Il devina tous les beaux rêves d'avenir que faisaient les deux fiancés. Un après-midi, il tint à sa jeune épouse le langage suivant :

—Eglantine, ta soeur est aussi bonne enfant que toi, et elle mérite de rencontrer un excellent parti. Je crois que ce pharmacien la rendra heureuse... Tendons-leur la main, et hâtons le jour du mariage...

Puis, après un moment de silence, Alain Bardou continua :

—Te souviens-tu, Eglantine, qu'il y a environ cinq mois à Nantes, un jour que tu me parlais de ta soeur, tu éclatas en sanglots ? A cette époque, je fis un voeu, je promis que, si jamais nous retrouvions ta soeur vivante, je consacrerai à une bonne oeuvre, soit à l'amélioration de sa position, soit à toute autre chose, les bénéfices que je retirerais du voyage que faisais alors, sur les côtes de Madagascar mon voilier “Le Grand Turenne”. Peu après, ce navire arriva de l'océan Indien, et je réalisai sur sa cargaison la somme de quinze mille francs, soit trois mille piastres. Eh bien, selon la promesse que j'ai faite, cette somme sera remise à Obéline ; à cela, tu en ajouteras bien autant, je suppose, de ta propre poche, et moi aussi. Je ferai même le généreux et j'en

mettrai six mille, ce qui fera en tout douze mille dollars. Dès demain offre cette somme à ta soeur, en disant que c'est une dot que nous lui constituons et que nous serions heureux de lui voir abandonner son emploi de clavigraphie, pour devenir l'épouse de Jean-Baptiste Foisy, si elle croit que cela fera son bonheur.

Comme on le pense bien, la proposition fut acceptée, et le jeune fiancé, au nom de sa future épouse, se rendit acquéreur de la pharmacie de la rue Ontario. L'on fit les choses rapidement ;

les amours duraient depuis au-delà de deux ans, et il n'y avait aucun doute quant à leur véracité. Un matin de septembre, à l'église Saint-Pierre, rue Visitation, le mariage du pharmacien et de la belle orpheline eut lieu bien tranquillement ; et le soir, pendant que le nouveau couple arrivait à Québec, en un joyeux voyage de noces, Alain Bardou et sa femme disaient adieu à Montréal, et prenaient le train pour New-York, en route pour la France.

Calcutta, Inde.

CE SOIR

Comme à travers un triple et magique bandeau,
—O nuit! ô solitude! ô silence!—mon âme
A travers vous, ce soir, près du foyer sans flamme,
Regarde par delà les portes du tombeau.

Ce soir, plein de l'horreur d'un vaincu qu'on assaille,
Je sens les morts chéris surgir autour de moi.
Leurs yeux, comme pour lire au fond de mon effroi
Luisent distinctement dans l'ombre qui tressaille.

Derrière moi, ce soir, quelqu'un est là, tout près.
Je sais qu'il me regarde, et je sens qu'il me frôle.
Quelle angoisse! Il est là, derrière mon épaule.
Si je me retournais, à coup sûr, je mourrais!

Du fond d'une autre vie, une voix très lointaine,
Ce soir, a dit mon nom, ô terreur! Et ce bruit
Que j'écoute—ô silence! ô solitude! ô nuit!—
Semble être né jadis avec la race humaine!

LEON DIERX.

Encore un An Passé !

Encore un an passé, disparu comme un rêve!
Encore un an de moins à lutter ici-bas!
Ainsi les jours les mois se succèdent sans trêve,
Semant plus de cailloux que de fleurs sous nos pas.

Et plus le poids est lourd des lustres que l'on porte,
Plus rapide est le cours de ceux à parcourir.
Ainsi le temps toujours plus vite nous emporte
En nous avertissant d'être prêts... à partir.

Partir, c'est tout quitter, amis, parents, famille,
C'est laisser après nous à d'autres notre bien;
Partir, c'est jeter bas notre pauvre guenille
Et c'est nous affranchir de tout terrestre lien.

Partir, c'est fuir ce monde où rare est la justice,
Où l'or achète tout, les coeurs et les honneurs,
Où de fiel très souvent se remplit le calice
De ceux qui du devoir gravissent les hauteurs.

Partir, c'est s'envoler vers la grande patrie
Où nous ont précédés des parents, des amis,
C'est commencer ailleurs une tout autre vie
Où l'éternelle paix ignore les soucis.

Partir, quand l'heure est là, pour le dernier voyage,
Ne trouble point celui qui pour guide a la foi,
Et sans aucun regret, emportant son bagage,
Il part le coeur joyeux, en bénissant la loi.

Mais l'heure du départ est pour nous incertaine;
Dieu mesure le temps de l'épreuve ici-bas,
Et pour Lui plaire il faut souvent reprendre haleine
Sur la route du bien en veillant sur nos pas.

J. KLOTH.

La Soirée chez Mélanie

Par J.-B. Piochedur

JE sais mieux tenir une hache ou une charrue qu'une plume; ce qui me met cette dernière à la main, c'est qu'il est arrivé une si drôle d'affaire dans notre paroisse de Sainbonsens que je ne peux pas m'empêcher de vous la conter.

Vous ne connaissez pas Mélanie Ladinde, mais vous allez la connaître.

Durant l'été, il vient par nos côtés des habitants de la ville; ils se bâtissent des petites maisons jolies qu'ils appellent des "bongalop" et ils ont toutes sortes de manières de politesse, qu'on n'est pas habitué d'avoir entre nous.

Faut donc vous dire que Mélanie Ladinde, qui n'a été qu'un an dans une institution de demoiselles et qu'est toute bouffie de son éducation, veut tout faire comme le grand monde; ainsi elle veut des changements d'assiettes à table, avec trois ou quatre cuillères, comme si ça ne lui faisait pas plus de vaiselle à laver, puis elle a de petits bols bleus pour se nettoyer les doigts au repas, comme si ce n'était pas sale de se nettoyer pendant que les autres mangent. Tout le monde comprend ça, dans Sainbonsens.

Mais voilà bien sa dernière invention: elle a voulu avoir une soirée! On a reçu dans la paroisse des cartes qui disaient qu'on devait faire l'honneur aux Ladinde de les favoriser de notre présence mardi dernier. Tout le monde n'en a pas reçu: le vieux Lavermine, la famille Pouquivole, les Lechassieux qui ne se lavent qu'à la Noël, et Loui-

se Latimbrée, qui est un peu folle, n'en ont point reçu; ils ont été grandement mortifiés et ont juré de se venger; c'est pour ça qu'un des petits Pouquivole, pendant la veillée de mardi dernier, est venu jeter de la boue aux vitres de Madame Ladinde.

Pour en revenir aux petits cartons qu'elle nous a envoyés, il y avait dans le coin: R.S.V.P.—C'est ça qui nous a fait creuser la tête!—On a cru que c'était quelque chose comme R.I.P., qu'on voit sur les vieilles tombes du cimetière, mais la maîtresse d'école nous apprit enfin que ces lettres là voulaient dire qu'on devait aviser Madame Ladinde si on allait ou si on n'allait pas.

De sorte que, la voyant passer, la vieille Chabanne lui cria par la fenêtre: "Hé! Mélanie! on va tous y aller à ta veillée!" ce que celle-ci trouva affreusement vulgaire, mais la Louise Turcotte fit la réponse en règle; elle lui écrivit: "Nous avons tous l'avantage d'accepter votre invitation suivie de R.S.V.P.; si, nonobstant, la picote est guérie dans la famille de notre garçon; la petite l'a aussi, mais si peu, que nous ne pensons pas l'attraper avant mardi. Nous vous envoyons, par la maille, toutes les respectueuses considérations de nos assurances distinguées."— Louise Turcotte.

Pendant ce temps là, Madame Ladinde avait fait venir une couturière et avait arrangé la robe de soie de sa grand'mère à la mode des soirées, et elle envoya à Québec, pour voir si on ne pourrait pas avoir un habit à queue

pour son mari, qui est un brave et honnête charron-forgeron. Quand elle voulut le lui essayer, il se mit en colère et dit qu'il irait plutôt en chemise à sa soirée.

Enfin le mardi arriva; Louise Turcotte prit son tricot, Suzanne Gorette apporta un grand plat de beignets pour aider à traiter tout le monde, et le vieux père Lelâtre n'oublia pas sa pipe pour fumer dans le coin du pôle de la cuisine.

La fille engagée de Mme Ladinde était à la porte, elle avait des manches blanches empesées, un faux col blanc avec un caraco noir, et un petit machin blanc sur la tête, qu'on se demandait comment que ça pouvait tenir. Elle commença par séparer les hommes des femmes en disant: "Vous, les femmes, allez mettre vos ustensiles dans la chambre de devant où y a la grosse lampe à globe qu'a des fleurs; vous les hommes, montez l'escalier, allez à gauche, et vous y laisserez tous vos superflus."

Elle avait à la main une petite assiette qu'on aurait dit en argent, comme pour faire la quête, mais personne ne mettait rien dedans.

Y avait du monde en masse. On était tout foulé. Mais voilà où on a commencé à être tout à fait choqué. On n'avait jamais vu ça à Sainbonsens! C'était vraiment scandaleux!

Mélanie Ladinde était tout debout à la porte de sa grande chambre et son mari à côté d'elle, elle donnait une poignée de main du bout des doigts en la tenant en l'air à la hauteur du nez de ses invités; il n'y avait rien à redire à ça, mais ce qui était choquant, c'était sa robe sans col, et qui était trop bas sur les épaules et dans le dos, et par devant, c'était si honteux qu'on n'osait pas la regarder. En entrant avec son plat de beignets, Suzanne Gorette lui dit: "T'as pas honte, Mélanie, d'avoir mis tant de ta robe par terre, derrière toi, et si peu sur ton dos. Ça fait honte!"

Le vieil ancien Grincheux était si en colère qu'il disait qu'il allait la citer

devant le conseil de paroisse pour violer les règlements d'église par tout son déportement. Au milieu de la chambre, était une table avec des fleurs; aux deux bouts se trouvaient assises Lucinda Labelle et Marguerite Courtemanche qui donnaient du thé et de la limonade au citron. Il y en avait une troisième qui nous offrait des petits biscuits qui n'avaient pas trois pouces de long. Ils étaient tout à fait bons.

On s'étouffait les uns les autres et on était presque tous debout. Le père Lelâtre bougonnait parce qu'il n'avait pas pu trouver une chaise pour fumer tranquillement sa pipe. Moi, le soussigné, m'entendis appeler depuis la cuisine par Henri Renard, qui tient le magasin général; en me retournant, je cognai malheureusement le coude de l'ancien Grincheux qui échappa sa tasse; elle se cassa en mille morceaux; quand Marguerite Courtemanche vit ça, elle chercha partout sa demi-douzaine de tasses prêtées qui lui venaient de la mère de son grand-père, et elle les mit dans son panier; ce fut à peu près au même moment que les petits Pouquivole jetèrent de la boue dans les vitres. Pendant ce temps-là, Madame Ladinde disait à tout le monde: "Ne voudriez-vous pas me faire le plaisir de passer au buffet de la salle à manger pour prendre quelques rafraîchissements? Ces demoiselles seront charmées de vous servir." Il y avait bien de la place pour trente, et nous étions au moins soixante-quinze. La grosse Chabanne soufflait comme une baleine. Comme c'était la première fois qu'on voyait de si petits biscuits, tout le monde voulait en avoir à la fois, car ils goûtaient excellent, et, dans la bousculade, la natte de cheveux de Lucinda Labelle tomba par terre. Elle eut toute la peine du monde à la ramasser, on la foulait aux pieds dans la bousculade, et elle insulta ceux qui marchaient dessus.

Comme plusieurs s'en allaient, Mélanie se mit à la porte et donna encore la main à tout le monde, dans le même style qu'en entrant: les doigts en l'air.

La soirée chez Mélanie

Je m'en allais avec ma bonne femme qui me dit : "Hé ben ! si c'est ça qu'ils appellent une soirée, il vaut mieux nous en tenir à nos bonnes veillées de l'ancien temps où tout le monde a du plaisir."

La semaine suivante, Victor Goyette tua un porc, sauf votre respect, il envoya des cartes à tout le monde dans

le village, et y ajouta ces lettres : P.M. D.B. Quand on lui demanda ce que cela voulait dire, il répondit : "Pour Manger du Boudin !"

Agréez, monsieur le journaliste, l'expression de mes remerciements, si vous imprimez ma lettre, qui peut être utile à plusieurs.

TES YEUX

Je t'ai beaucoup aimée, et malgré cet ennui,
Qui jour par jour consume un peu de ma pauvre âme,
Si je pense en rêvant à de beaux yeux de femme,
Je revois tes chers yeux, tels qu'un jour ils m'ont lui.

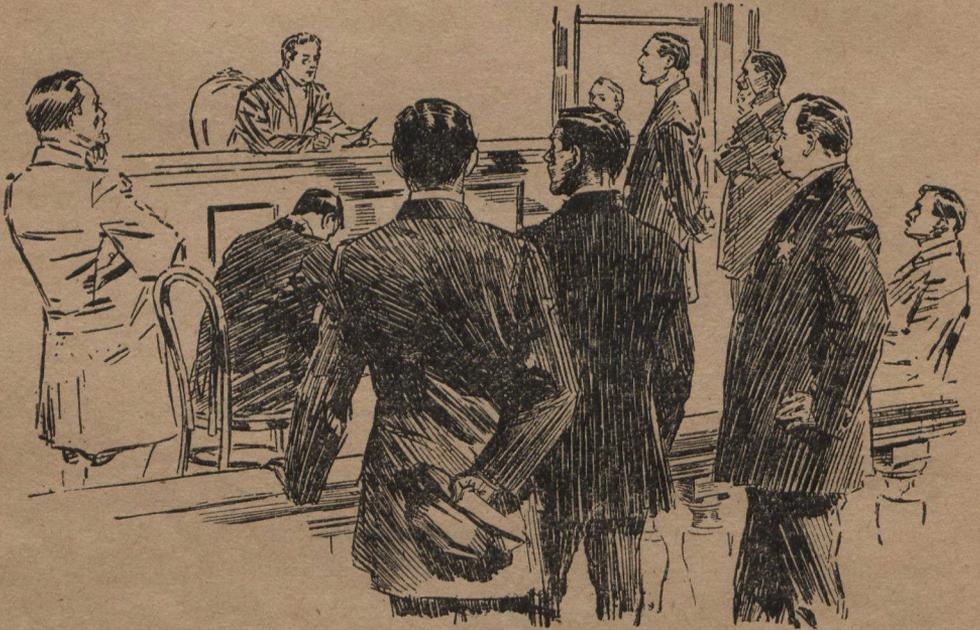
Qu'ils étaient purs tes yeux, et si doux, si sincères,
Etoiles qui brillaient dans mon ciel idéal,
Et qui ne m'ont ravi qu'après tant de misères
Leur mystique fanal!

Ah ! les yeux, bleus ou noirs, gais ou mélancoliques,
Tantôt calmes, levés aux cieux immaculés ;
D'autres fois douloureux et de larmes voilés.
Réfléchissant les cœurs dans leurs miroirs féériques,
Ah ! les beaux yeux, cruels ou doux, oublions-les !

PAUL BOURGET,

de l'Académie française.

UN CONTRAT EST UN CONTRAT



Le juge.—Vous savez, n'est-ce pas, de quoi vous êtes accusé?

Le prévenu.—Oui, mais un contrat est un contrat.

Le juge.—Que voulez-vous dire?

Le prévenu.—Ma femme me reproche de ne pas pourvoir à ses besoins; or, d'après notre contrat de mariage, c'est elle qui doit pourvoir aux miens.

Le juge.—!!!!!!!

Le prévenu.—Croyez-vous que, sans cela, un bel homme comme moi aurait épousé une affaire comme ça?

Entente Cordiale

LORSQUE Suzanne entra dans le salon, tout le monde se tut.

Grand'mère Astier ramassa sa pelote de laine qui traînait par terre, assura ses lunettes et compta les mailles de son ouvrage au crochet; l'abbé Michallon prit un air faussement indifférent en regardant la pendule. Tante Sidonie se fit toute petite, la tête dans les épaules, et, pour sauver la situation, Mme Jacquemin déclara que personne n'approuverait que la messe fût avancée d'une heure. Mais, encore émue de la discussion, elle avait pris sa phrase sur un ton trop haut et son dire sonnait faux.

Suzanne ne fut pas dupe. Elle demanda de l'air le plus gracieux: "Je vous dérange?"... tout en pensant: "Allez toujours, la famille, je sais bien de quoi vous parlez".

Elle fit semblant de chercher un journal illustré, juste le temps nécessaire pour n'avoir pas l'air de fuir, et s'éclipsa.

Derrière elle, elle sentait distinctement les quatre paires d'yeux qui la guettaient. Dans le couloir, elle fit claquer ses talons d'un pas décidé; mais elle revint à pas de loup et écouta. La conversation avait repris à voix basse, précipitée.

—On conspire!... On m'ennuie à conspirer comme ça tout le temps!... Il faut que j'en aie le coeur net... Mariette! Allez voir si monsieur Georges est chez lui et dites-lui que je veux lui parler dans la charmille. Je l'attends.

Georges arriva, souriant, très empressé:

—Qu'y a-t-il? Mariette vient de débiter dans le rôle d'ambassadrice. Il paraît que tu as besoin de me parler?

—Oui, assieds-toi et causons... peu, mais bien.

Georges sifflota, fit une grimace, joignit les mains, les pouces en l'air, prit une mine comiquement grave, et attendit.

—Je veux te demander sérieusement si tu es ou si tu n'es pas du complot.

—Du complot?

—Oui, du complot. Depuis un mois, on complotte autour de nous. Grand'mère argumente. Sidonie approuve. Maman parle toute seule. L'abbé Michallon conseille. Grand-père réfléchit. Ils m'assomment tous. S'ils ont quelque chose à dire, qu'ils parlent.

—Suzanne, je ne suis pas du complot.

—Tu me le jures?

—Foi de Béarnais.

—Mais tu te doutes de quoi il s'agit?

—Pas du tout.

—Tu mens... d'ailleurs, peu importe. La famille a décidé de nous marier... toi et moi... de nous marier ensemble... Tu as compris.

—J'ai compris.

—Et qu'est-ce que tu en dis?

—Mais... tu as l'interrogation brusque. Tu me demandes à brûle-pourpoint de décider de ta vie, de la mienne... C'est à voir, il faut réfléchir!...

—Tu n'y as jamais réfléchi?

—Ecoute, Suzanne. Un homme de mon âge ne vit pas deux mois auprès d'une jolie fille comme toi sans la regarder... Tu ne voudrais pas... De là à te faire une déclaration, à te demander la main... il y a un pas. C'est grave...

—Bref, tu n'es pas enthousiaste?

—Ne me bouscule pas... ne me prête pas de sentiments...

—Georges, il ne s'agit ni de phrases ni de balivernes. Veux-tu— puisqu'on pose la question autour de nous— que nous fassions l'un et l'autre un grand effort de loyauté? Nous nous connaissons de tout temps. Tâchons de ne pas être la jeune bécasse et le monsieur au bouquet. Dégageons-nous de l'influence de parents qui supputent des questions d'héritage, de partage de terres, de niaiseries comme ça... Confessons-nous l'un à l'autre impitoyablement. Et puis nous verrons... Veux-tu?...

—Soit, ce sera original.

—As-tu envie de te marier d'abord?

—Oui et non.

—Merci du renseignement.

—Ne décourage pas ma franchise.

J'ai un fol amour de la liberté— ce qui m'inciterait à rester garçon —mais je ne sais qu'en faire—ce qui me pousse à me marier... Tu veux la vérité, je la dis...

—Je comprends très bien... Alors, tu n'es engagé nulle part?... Oh! répondez sans te gêner...

—Nulle part... libre comme l'air...

—Tu n'aimes personne?

—Personne.

—Pas même moi?

—Je t'aime bien, mais je ne t'aime pas, du moins pas encore...

—Voilà qui est franc. Que penses-tu de moi exactement? Je veux entendre le bien et le mal.

—Le bien, d'abord, si tu le permets. Je pense que tu es très remarquablement intelligente... un peu trop même, Tu es jolie... Je te reconnais, en outre, une droiture impeccable. Tu seras pour ton mari un appui—et même un guide—très sûr. Tu le serviras fort habilement dans les intérêts communs. Tu seras, en outre, une maman passionnément tendre et dévouée...

—C'est quelque chose, ça... Le mal, maintenant?...

—Tu as eu l'idée déplorable de teindre tes cheveux, ce qui me déplaît et ce qui te fait un teint plombé. Tu ne seras pas vraiment jolie très longtemps. Tiens, tu seras comme ta mère. Tu conserveras, avec tes admirables yeux,

l'expression si vivante de ta physionomie, mais la quarantaine venue, tu te tasseras un peu, à moins que tu ne fasses beaucoup d'exercice. En outre, je préférerais plus de douceur dans le son de ta voix, une bonté plus... large, moins exclusive... Enfin, je trouve ta personnalité trop accusée pour une femme...

—Bref, tu as de graves réserves...

—Tu as voulu les connaître. Mais à ton tour, qu'est-ce que tu penses de moi?...

—Je pense que tu as les mérites et les défauts contraires aux miens. Tu es bon jusqu'à la bêtise. Tu es énérgique physiquement, et moralement très faible. Comme tous les faibles, tu dissimules volontiers ta pensée—pas aujourd'hui, je le reconnais. Je n'ai aucune confiance en ta fidélité, non par ardeur de passion, tu en es incapable, mais par l'indolence même de ta nature. Tu es parfaitement capable de ne réussir qu'à demi avec de beaux dons, par manque de ressort intime, par excès de scepticisme. Tu es artiste juste assez pour ne pas être un homme d'action, dans le sens du vrai mot.

—En un mot, je suis un piètre bonhomme.

—Je n'ai pas dit ça. Je ne l'ai pas pensé. Je te voudrais des bras moins robustes, un oeil plus dur, des traits plus accusés, moins délicats... Oh! ce que je donnerais pour que tu ne fusses pas aussi odieusement joli garçon... Je t'estime d'ailleurs infiniment.

—Mais tu ne m'aimes pas.

—Pour le moment, pas du tout.

—Nous voilà fixés. Poursuivons. Si nous allons chacun de notre côté, resterons-nous quelque chose l'un pour l'autre?

—Rien. Tu iras d'amours en amourettes ou inversement. Tu me feras deux visites par an comme parente et tu te ficheras de moi profondément.

—Et toi?

—Moi, j'aimerai ailleurs et tu me seras complètement indifférent.

—Et si nous nous marions?

—Si nous nous marions, mon ami,

Entente cordiale

voilà ce que j'aperçois. Matériellement, j'aurai mille avantages. Je suppléerai à ta volonté chancelante. Je t'agacerai souvent. Je t'obséderai et tu te révolteras. Tu trouveras pour me repousser des énergies passagères de résistance. Elles iront jusqu'à la colère, presque jusqu'à la violence... Oh! ce ne sera pas le clair azur, notre ménage! mais, en définitive, tu feras ce que je voudrai, tu marcheras dans la voie que je te tracerai discrètement, inlassablement. Et quelque jour tu te réveilleras homme arrivé, personnage important, j'en suis sûre, et j'aurai par toi, mes joies d'orgueil. Mais intimement combien je devine d'heures de souffrance! Tu n'es pas capable de m'aimer vraiment. Par bonté, par besoin de câlinerie, tu auras tes crises de tendresse et par faiblesse tes périodes très douces d'abandon. Tu aimeras aussi d'autres femmes ou tu croiras les aimer et tu reviendras à la tienne, parce qu'elle sera là, présente et jamais découragée. Or, moi, je t'aimerai follement... Oh! pas tout de suite. Les premiers temps même, avant même que mon cœur s'épanouisse, c'est toi l'homme aux béguins qui sera le plus tendre—et sincèrement tendre. Mais ton feu de paille s'éteindra à l'heure où, moi, je m'prendrai de mon compagnon. Oh! je prévois les luttes, les querelles, les réconciliations, les crises où il nous arrivera de nous meurtrir!...

—Elles t'effraient?

—Je ne sais pas encore si elles m'effraient ou si elles me tentent. Les deux, peut-être!...

—Alors, que concluons-nous?

—Je ne sais pas... Je cherche...



Ils restèrent un instant silencieux, les yeux perdus dans l'espace.

Suzanne reprit :

—Je conclus que lorsque des paroles comme celles-ci sont échangées, deux êtres sont bien près l'un de l'autre. Si nous rêvions de vivre le conte bleu, nous nous séparerions violemment. Mais notre génération n'a pas l'âme tendre et naïve des grands-mères. Mieux avertis, nous avons le désir de vivre, plus que l'espoir d'être heureux et, dans ce que nous apercevons clairement devant nous, il y a ce qui compose la vie : la lutte, l'enivrement, les déceptions, le triomphe. En vérité, si tu décidais oui, je ne crois pas que je dirais non.

Ils se regardèrent les yeux dans les yeux, les paupières humides; puis instinctivement leurs mains se joignirent —et leurs lèvres!...

—Mauvaise, mauvaise enfant qui n'a pas confiance et qui ne veut pas croire au bonheur!...

—Tu vois bien, tu commences! Oh! je le sais bien, tu vas m'aimer... Comme je suis malheureuse!... Tu vas m'aimer, mais pour combien de temps!...

—Ah! par exemple! nous n'allons pas dire à la famille que ça a tourné ainsi!... Nous n'allons pas lui refuser la joie de nous contraindre et de faire notre bonheur "malgré nous!"...

—Jamais de la vie!... Moi, d'abord, je vais déclarer que j'ai les doigts nickelés!...

—Et moi, je ferai un pied de nez, tout simplement!...

—Il faut leur laisser trois mois d'insistances...

—Entendu. Nous dirons : "Non, non, non!" obstinément pendant trois mois.

—L'un et l'autre. Ça les distraira beaucoup plus...

—Eh oui!... que veux-tu?... Il ne faut pas être égoïstes. Il faut bien faire quelque chose pour ses vieux!...





LE LIT EN HIVER ET EN ÉTÉ

Par le Dr Bon-Sens

AU lit ! Tout le monde a pu remarquer que l'on dort plus ou moins bien selon la température du lit et le poids des couvertures.

Couvertures lourdes, édredon trop pesant, et le sommeil est agité. Température trop basse sous les draps ou température trop haute, et l'on a beau-taller près d'elles, à près de 12 pouces ver ne doit pas être, évidemment, le lit d'été. Quand arrive le printemps, on s'aperçoit vite qu'il faut se découvrir. En hiver, on supporte deux couvertures de laine, une couverture ouatée et même un édredon, et les débiles acceptent volontiers une bouillotte d'eau chaude ; quelques-uns vont même jusqu'à deux bouillottes. Puis, on s'allège progressivement pour ne plus conserver, en été, qu'un simple drap. Et ces habitudes sont instinctives. On s'arrange pour être à son aise. La règle, c'est de placer sur soi le poids le plus petit et de se garantir contre le froid nocturne selon la température extérieure. C'est tout simple.

Le poids des édredons et des couvertures ouatés doit être réduit au minimum pour ne pas gêner les fonctions du corps, les mouvements du cœur et des organes respiratoires. On dort très mal quand il y a surcharge. Il y a aussi une température optimale qui convient le mieux à chaque personne ; aux bien portants, aux nerveux et aux malades. On sommeille avec d'autant plus de calme que le lit atteint cette tempéra-

ture. Pour les valétudinaires, elle doit être assez élevée.

J'ai eu la curiosité de faire quelques déterminations de température dans le lit, en priant diverses personnes d'installer près d'elles, à près de 15 pouces du corps, dans le voisinage de la poitrine, un thermomètre sensible. Ces expériences, assez délicates à réaliser, donnent des résultats variables selon les individualités et selon les couvertures. La température intérieure du lit s'élève, un quart d'heure après le coucher, à trente-quatre et trente-cinq degrés, et plus, vers le tronc, et à peine à trente degrés du côté des jambes. Mais, si le lit porte plusieurs couvertures et un édredon, on obtient trente-six et trente-sept degrés (centigrades), avec bouillotte simple, l'instrument marque souvent trente-neuf degrés. Cette température s'abaisse de quelque degré vers la fin de la nuit. Elle varie sensiblement si le sujet, pendant les froids, ne serre pas ses draps autour du cou, de façon à empêcher l'air de la chambre de pénétrer dans le lit. On suppose, ici, que la chambre est peu, ou très peu chauffée.

L'atmosphère du lit est toujours légèrement toxique, par suite des émanations de la peau et de la respiration cutanée ; aussi doit-on laisser pénétrer l'air nouveau en écartant un peu le drap à quelque distance des voies respiratoires. Ce renouvellement de l'air s'effectue toujours plus ou moins par diverses portes d'entrée et amène sans

Le lit en hiver et en été

cesse une déperdition de calorique. J'ai recherché sur moi-même quelle était la température qui était la plus favorable au bon sommeil en hiver. En ce qui me concerne, c'est la température du sang : au-dessous de trente-sept à trente-huit degrés, on éprouve, dans les dernières heures de la nuit, une impression de refroidissement ; au-dessus de trente-huit à quarante, on a trop chaud. On tend à se découvrir et, vite, le froid extérieur vous rappelle à l'ordre. Il vaut mieux chauffer plus que moins, parce que les diverses parties du lit étant à des températures différentes, les membres instinctivement se déplacent et choisissent la température qui leur convient.

En été, on commence à trouver gênante la température extérieure de vingt-trois à vingt-quatre degrés ; on dort mal à partir de vingt-cinq à vingt-six degrés ; on ne sommeille plus à trente degrés. C'est qu'alors la déperdition de calorique du corps est très faible, même sous un simple drap, et le milieu

trop chaud est franchement nuisible à l'organisme. Quand on supprime aussi le drap, il y a toujours danger de refroidissement. La pratique de se découvrir la nuit complètement est à proscrire, surtout si, comme on le recommande aujourd'hui un peu partout, on dort avec une fenêtre entr'ouverte et masquée par les rideaux.

Donc, en hiver, lit chaud et même chauffé pour bien dormir. En été, c'est le contraire, notre corps a besoin de perdre le calorique qu'il fabrique en excès, et il recherche la fraîcheur. Il faut se couvrir au lit un peu comme on s'habille : légèrement ou beaucoup, selon les saisons, sans dépasser la mesure utile. Le système nerveux peut être excité d'abord par la grande chaleur, mais l'effet prolongé le calme et nous incite à dormir. Un bon équilibre de température nous est favorable, et nous devons toujours le rechercher dans les conditions ordinaires de l'existence.

Bohémiens en Halte

(Pour la Revue Populaire)

Vous dont le rêve chante au chant des libertés
Sur des chemins de roc ou des sentiers d'épines ;
Vous dont les coeurs nourris d'offrande ou de rapines
Contiennent tant d'espoirs et tant d'étrangetés ;

Bohèmes, paladins traîneurs de vétustés,
Courant des pics du nord aux landes cisalpines,
Vivez sous vos haillons de lins ou de crépines
Sans avoir senti Dieu s'abattre à vos côtés.

O frères, émanés des primes équilibres,
Seuls sous notre destin vous portez vos fronts libres
Comme le flot qui passe et ne craint point l'écueil.

Et puisque vous chantez parmi les fleurs des brandes,
Je veux garder pour vous, de la vie au cercueil,
La voix de mes amours immortellement grandes.

Arthur de BUSSIERES.

LE SECOND MARI

UN jour, la maman de Bébé l'empêcha d'entrer dans la chambre où il savait que, depuis quelque temps, son papa était couché. Ce même jour, pendant qu'une foule de gens s'agitaient autour de lui, pendant qu'arrivaient une quantité de couronnés de fleurs, la maman revêtit Bébé de son costume des dimanches en casimir blanc garni de plumes de cygne, lui mit sur la tête son grand chapeau de feutre gris orné d'une belle plume bleue et lui dit :

—Bébé va s'en aller avec sa tante... Sa tante lui achètera un joli petit cheval qui marche, et à la maison elle lui racontera les aventures du perroquet du roi Pinco... Et puis Bébé reviendra, oui, oui, il reviendra chez sa pauvre maman qui sera si malheureuse, il sera sa consolation, son seul bonheur, sa vie.

Et les yeux de maman s'emplirent de larmes. Elle embrassa Bébé à la hâte, une, deux, trois, quatre fois; à la hâte, elle arrangea sur son front blanc, comme d'habitude, ses cheveux blonds à la Giotto et se sauva. Bébé, un peu étonné, s'accrocha à la jupe de tante Emilia, qui devait l'emmener et qui, immédiatement, trouva des paroles pour le distraire et lui rendre sa pétulance habituelle, pétulance presque lumineuse des regards, des petites mains et de tout le corps frêle s'agitant comme une fleur des champs aux caprices de la brise.

Le petit cheval et le perroquet du roi Pinco étaient des choses qu'il comprenait à merveille; mais sa maman malheureuse, la consolation, le bonheur étaient pour lui des sons vains et indistincts, qui frappaient ses oreilles sans pouvoir y entrer.

Pour l'instant, il s'en allait donc avec sa tante, songeant à la couleur du

petit cheval qu'on allait lui acheter, émaillant son vocabulaire restreint du déluge habituel de ses "pourquoi", prononcés à sa manière.

—Je le veux rouge, mon petit cheval.

—Non, Bébé, il n'y en a pas de rouges.

—Pourtoi il n'y en a pas?

—Parce que les grands chevaux, tu sais, les grands qui marchent dans la rue, ne sont pas rouges?

—Et pourtoi ils ne sont pas rouges?

—Parce que rouge... ce serait très laid.

—Papa a un petit cheval rouge, petit, petit; un petit cheval comme ça... Pourtoi?

—Ah!... celui-là est en corail et il ne marche pas. Il sert pour la cravate.

—Alors, j'en veux un comme papa, moi aussi.

—Non... non, Bébé.

—Oui, comme papa, moi aussi.

—Non, ne dis pas cela, Bébé! Sois gentil avec ta tante, ne dis pas cela...

—Pourtoi, pas dire ça?

—Parce que... ça porte malheur.

Et, tout en parlant, ils descendaient l'escalier. Après ces mots "porte malheur", que Bébé n'avait pas compris, un autre de ses pourquoi était resté sans réponse. La signora Emilia n'avait répondu que par un soupir. Quand ils arrivèrent à la porte cochère, bébé, le pauvre, qui se sentait une grande envie de renouer le fil de la conversation, répéta :

—Moi aussi, comme papa!

Il leva un peu sa petite tête, et, les yeux grands ouverts sous les larges bords du chapeau, il regarda en face la signora Emilia comme s'il voulait découvrir sur son visage la cause de son mutisme. Elle, taciturne, le menait dou-

Le second mari

ement par la main, pendant que lui, gambadant avec la démarche d'un petit homme affairé, se résignait mal au silence de sa tante et ne cessait de la regarder.

Sur ses petites lèvres fraîches comme deux pétales de rose humides de rosée et sur ses joues d'une blancheur de lait souriait sa gaieté habituelle; mais ses grands yeux d'un azur profond et sombre reflétaient une vague mélancolie. Bébé ne savait pas encore penser; cependant, ce jour-là, on eût dit que ses yeux étaient pensifs.



Huit jours après, sa tante le reconduisit chez sa maman. Comme Bébé avait été pleurnicheur cette semaine-là! Comme il avait négligé le petit cheval acheté par sa tante, un beau cheval avec une selle à l'anglaise et des roues sous les sabots!... Quand la porte de sa maman lui fut enfin ouverte, quelle joie! Il remplit l'air de petits cris aigus et, avec l'élasticité d'un jeune chat, sauta au cou de sa maman, qui le reçut comme si elle ne l'avait pas vu depuis des années.

—Mon fils! Mon fils!... Mon cher petit! Seule consolation de ta pauvre maman si malheureuse!

Et elle le serra sur sa poitrine hale-tante et le couvrit de baisers.

Lorsque tous leurs deux eurent apaisé cette soif de caresses, Bébé s'assit sur les genoux de sa maman, qui était tombée anéantie sur une chaise, et il commença à la regarder attentivement de la tête aux pieds. Il l'examina en silence un bon moment, c'était un fait anormal de se taire, pour lui, le plus grand babillard du monde; puis il commença à tourmenter un coin du châle dont sa maman s'enveloppait, frileuse. C'était un châle noir qui se confondait avec la robe également noire, et qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vue.

—Pourtoi tu es habillée si noire?

La maman ne répondit pas.

Mais Bébé voulait dire autre chose et ne le disait pas. Elle, alors, le voyant inquiet et craignant que ce trop long silence ne l'impressionnât, lui demanda avec une caresse:

—Que veut Bébé, que veut-il?

Et lui se redressant aussitôt, le visage animé tout à coup, mit sa petite main entre les lèvres de sa maman et répondit avec un accent de grand désir:

—Je veux mon papa!

Elle éclata en larmes et balbutia au milieu de ses sanglots:

—Papa est parti!... Papa est parti!

En voyant sa maman pleurer, Bébé se mit à pleurer aussi, et elle, les joues encore couvertes de larmes, essuyait celles de Bébé et répétait avec une douce insistance un pieux mensonge:

—Ne pleure plus, ne pleure plus, papa... reviendra.

Quand il eut entendu plusieurs fois cette assurance, Bébé retint ses pleurs, ouvrit tout grands ses yeux encore brillants de larmes et, avec de légers sanglots convulsifs, il sourit et murmura:

—Il reviendra?

—Oui, oui, il reviendra.



Une année avait passé et Bébé ne s'en était guère aperçu, car tous les jours, pour lui, étaient les mêmes. La tendresse de sa maman ne lui avait jamais manqué; chaque soir, comme lorsqu'il était tout petit, il s'était endormi au chant d'une berceuse; et, chaque soir, avant de s'endormir, les bras pliés en croix sur sa poitrine, il avait demandé:

—Papa, quand reviendra-t-il?

Et la maman lui avait dit en le caressant:

—Bientôt.

Mais vint un jour différent des autres et qui ressemblait assez à celui où sa maman l'avait confié à tante Emi-

lia. C'étaient les mêmes allées et venues des gens, la même arrivée de fleurs. Et juste comme un an auparavant, sa tante l'emmena, après que sa maman, toute émue, mais sans pleurer cette fois, lui eut mis ses beaux habits et lui eut arrangé sur le front ses cheveux à la Giotto.

Et, chez sa tante, il ne pleura pas, lui non plus, parce que, comme il commençait à réfléchir, il raisonnait ainsi :

“L'autre fois, quand la tante Emilia m'a reconduite à la maison, je n'ai pas retrouvé papa, qui était là quand je suis parti, papa n'était pas encore revenu; peut-être qu'en retournant je vais le retrouver, car, enfin, il faut sans doute que je ne sois pas à la maison pour que ce papa s'en aille ou revienne.”

Et, en retournant à la maison, Bébé, plus que jamais affairé tout le long de la route, gourmandait sans cesse sa tante parce qu'elle marchait trop lentement. Lorsqu'ils furent arrivés dans la cour, il monta les escaliers à quatre pattes, comme lorsqu'il jouait à faire le mouton. Sa tante n'était encore qu'au premier étage qu'il était déjà arrivé au second, son petit museau contre la porte, et, se haussant sur la pointe des pieds, il avait réussi à mettre son doigt sur le bouton de la sonnette électrique. A peine eut-il entendu retentir à l'intérieur le joyeux trille argentin, que, hors de lui, il se mit à battre des mains.

Ce fut une femme de chambre qui ouvrit la porte. L'appartement était très sombre. Bébé, en courant, se heurtait tantôt contre une chaise, tantôt contre une porte fermée; sa tante, qui le sui-

vait en butant aussi, voulait le retenir :
—Attends, attends, Bébé; où vas-tu? N'entre pas partout comme cela!...

Vaines paroles! Bébé joua à colin-maillard jusqu'à ce qu'il aperçut enfin la terrasse où, d'ordinaire, il prenait ses ébats, il y courut tout droit et se jeta sur sa maman, qui le prit dans ses bras, folle de joie. Mais la maman n'était pas seule. Un homme la suivait.

Dans la pénombre, Bébé ne voyait pas distinctement son visage, et, les yeux écarquillés, il interrogea vivement :

—Papa?

Et la maman, timide, lui murmura à l'oreille :

—Non, Bébé; papa n'est pas revenu.

Presque aussitôt, Bébé reconnut cet homme. Il l'avait vu souvent à la maison, mais toujours un peu à la dérobée. Il en avait reçu des cadeaux, jouets, bonbons; cependant, il ne lui avait jamais parlé et n'avait jamais pu se décider à lui donner un baiser. Ce même soir, le voyant s'approcher de son petit lit en même temps que sa maman, il ne pouvait s'endormir, et, tout à coup, il eut un cri de révolte :

—Va-t-en, toi!

La maman, timidement encore, lui dit :

—Pourquoi fais-tu le méchant?... Ce monsieur ne peut plus s'en aller. Le bon Dieu ne serait pas content. Il est maintenant le compagnon de ta maman. Il restera toujours avec toi... Dis: tu l'aimeras, tu l'aimeras bien, ce monsieur?...

Bébé se tut. Il ferma les yeux et fit semblant de dormir.



Les Collectionneurs de Timbres

JE ne sais pas qui s'amusa le premier à collectionner des timbres-poste, mais je suppose que, si nous découvrons un jour son nom, nous érigeons une belle statue à cet homme. Celui qui lança cette mode innocente a certes droit à l'admiration des siècles. Quel succès il a eu ! et que d'imitateurs ! Le prophète qui nous aurait dit, il y a vingt-cinq ans, que, grâce au snobisme, aux extravagances du goût public, certain bout de papier ne pouvant servir à rien, aussi vain, aussi dénué d'art qu'une étiquette commerciale, arriverait à valoir une dizaine de mille dollars, ce prophète-là, nous l'aurions pris pour un échappé de la Lune. Cependant, cette chose s'est accomplie ; et le fameux timbre de l'île Maurice qui ne fut, que je sache, ni dessiné par Michel-Ange ni colorié par Rubens, atteint, aujourd'hui, ce prix fabuleux. Il ne valait que mille dollars, naguère ; mais sa valeur se double chaque année et il vaudra peut-être vingt mille dollars l'année prochaine.

Ce bout de papier inutile dont tout le mérite consiste, apparemment, à avoir été oblitéré par un facteur aux mains sales et léché par un nègre, aura autant de valeur que l'épée de Charlemagne ou la couronne de Napoléon Ier !

Nous ne croyons pas qu'il y ait eu souvent des spectacles aussi réjouissants pour le philosophe qui sait observer, et nous aurions des remords de ne pas signaler le cas aux amateurs de la future gaieté française. Il faut laisser à ses descendants des provisions de joie, c'est bien entendu. Il sied que nos petits-neveux puissent rire largement de nous.

Je comprends qu'on fasse toutes les folies pour un objet d'art ; je comprends les bahuts sculptés de \$2,000,

même les tapisseries de \$20,000, et cela ne me révolte pas qu'une pendule soit cotée \$200,000. Ces objets, quand ils atteignent ces prix, dénotent, généralement, une somme de travail ou un effort de génie qui vaut tout ce qu'on voudra.

Mais il n'y a pas eu de génie à dépenser pour fabriquer un timbre. Ce n'est pas là l'oeuvre originale et unique d'un Rembrandt. Ce qui lui donne sa valeur, c'est la main de l'employé qui l'oblitéra, c'est, quelquefois, la main trop lourde d'un graveur qui le rata. On sait, en effet, que, parmi les timbres les plus haut cotés, sont les timbres dits d'essai, ceux qui ont été jugés par trop imparfaits et dont on brisa la planche après quelques jours de circulation. Ces timbres mal venus, qu'on détruisait parce qu'on ne les crut pas assez beaux pour le public qui paye deux sous, les collectionneurs se les disputent à coups de billets de banque. C'est donc leur échec qui fait leur mérite et l'on peut dire que pour un pur philatéliste plus un timbre est laid et plus il vaut.

Il y a là quelque chose d'immoral et qui blesse le bon sens. L'imperfection et la laideur ne devraient jamais faire prime. L'art et la beauté devraient seuls tenter les amateurs. Voilà le reproche grave qu'on pourrait faire aux collectionneurs de timbres si, toutefois, les collectionneurs de timbres méritaient qu'on s'adressât à eux avec gravité.

Deux, quatre, six mille dollars pour un pouce de papier défraîchi qui ne peut même plus être employé à poser un clou... Assurément, les joies que les

amateurs éprouvent à la contemplation de ces papiers doivent être grandes. Mais que de choses plus belles ils pourraient contempler d'aussi près pour ce prix-là !

Que d'heureux ils feraient, en consacrant, de temps à autre, la valeur d'un timbre à soulager une famille pauvre, à doter une jeune fille malheureuse ! Je sais bien que certains amateurs de timbres n'y manquent pas et qu'on peut en citer d'illustres qui sont aussi de véritables philanthropes, d'inlassables bienfaiteurs de l'humanité. Mais je songe, malgré moi, à tout l'argent inutile qui se dépense en frivolités, à une époque où tant d'humbles souffrent, et

je souhaite qu'après tant de collectionneurs de montres, de tabatières, d'éventails, d'affiches, de timbres-poste, de vieux souliers et de vieilles croûtes, il y ait beaucoup de personnes riches qui cherchent à collectionner les sourires des pauvres gens, à collectionner leurs paroles reconnaissantes, leurs regards enivrés... Collectionneur de sourires : quel beau titre et quelle douce occupation !

Il est vrai que des sourires, cela ne s'enferme dans aucune vitrine. Mais cela fait, en passant, plus de plaisir au cœur que tous les timbres des pays nègres réunis.

Chanson

EFFETS DE NEIGE

(Pour la Revue Populaire)

I

La neige tourbillonne,
Elle tombe à flocons ;
Pour nous elle chantonne
Des refrains, des chansons ;
Elle revêt la terre
De givres, de frimas,
Et le vent, bien triste, erre
Sur nos champs ici-bas.

II

Sa blancheur éclatante
S'étale devant moi ;
Sa robe éblouissante
Me cause un doux émoi...
C'est l'hiver qui s'avance,
Audacieusement,
Et l'automne, en silence,
Disparaît lentement.

(Refrain)

C'est la première neige,
Avec son froid cortège
Qui, blanche, nous assiège
De ses duvets qui recouvrent le sol ;
Elle tombe et retombe ;
Le vieux chêne succombe
Et rejoint dans la tombe
L'adieu des bois où fut un dernier vol.



Louis J. PARADIS.

LA PAILLE ET LA POUTRE



—Y a-t-il moyen de discuter avec un gueulard comme ça!
—Avec ça que t'en as pas un trombone à coulisse, toi, pour jouer tes airs...

IL Y AVAIT UN PRECEDENT

—Vingt de blanc et vingt de rouge, je pense que cela suffira, dit Alexandre Comtesse à son fils Philippe, qui avait rangé dans un panier les bouteilles savamment choisies.

—Comme vous voudrez, père.

—Une trentaine de personnes, c'est le compte, n'est-ce pas ?

—Oui, je crois.

—Tu es devenu bien laconique ! Quel le bouche cousue et quel air d'enterrement ! Eh ! garçon, secoue-toi !

—Vous savez que je n'ai pas le coeur à rire.

—Je sais, je sais !... Je ne sais rien et ne veux rien savoir, sinon que ta mère et moi célébrons aujourd'hui nos noces d'argent, que nous avons invité à souper ce soir parents et amis, et qu'il ne s'agit pas de faire grise mine. Est-ce compris ?

—Je tâcherai.

L'accent démentait cette parole, et le visage de Philippe devint plus mélancolique encore. Il porta le panier dans la cuisine, puis se rendit à la grange, préparer le repas des vaches. L'hiver était lumineux et doux comme un premier printemps. En cette fin d'après-midi, le soleil se couchait dans un ciel éblouissant, parmi toute une moisson de petites nuées purpurines. Les vallons, la colline qui dominent Bevaix étaient déjà noyés d'ombre, tandis que le village et les prairies descendant vers le lac baignaient dans un or fluide ; et, par delà l'onde d'un bleu suave, on voyait briller les Alpes, du Titlis au Mont Blanc.

Assis sur un escabeau, dans la grange embaumée de l'odeur de foin, Philippe coupait distraitemment carottes et betteraves. Il venait d'avoir vingt-deux ans. C'était un beau garçon, robuste, dégourdi, les cheveux bruns crâ-

nement plantés sur une tête intelligente, les yeux de même couleur, bien ouverts, regardant en face, limpides comme l'eau de source. Il portait ses habits de paysan avec une certaine élégance, naturelle en lui. Une moustache déjà fournie virilisait son visage. Les jeunes filles avaient plaisir à le rencontrer.

Mais son expression est sombre, pendant que, dans la grange odorante, il prépare la nourriture des bêtes. Par intervalles une ride plisse son front, et il pousse des soupirs à faire tourner un moulin à vent.

“Le père est injuste, murmura-t-il. Car, de Clémence, il n'y a aucun mal à dire. Il n'en dit pas, d'ailleurs, seulement il m'a fermé la bouche chaque fois que j'ai entrepris de lui en parler. Parce qu'elle est pauvre ! Comme si son savoir-faire, son activité ne valaient pas une fortune ! Hélas ! les pires sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre ! Il ne consentira jamais et jamais je n'aurai le courage de lui désobéir.”

Par la porte grande ouverte, on apercevait le jardin, et au-delà, sur une galerie de bois, la délicate silhouette d'une jeune fille occupée à ramasser du linge suspendu à une corde.

Philippe s'attarda à la contempler, avec une adoration presque religieuse : il fût resté là, plongé dans cette extase, des heures et des heures.

Mais la voix du père retentit tout à coup :

—Philippe ! Philippe !

—Je viens, je viens !

Encore une oeillette sur le charmant profil, puis Philippe ouvrit la porte qui, de la grange, menait à la cuisine.

“Il ne consentira jamais, se répéta-t-il mentalement. Et il voudrait me voir gai, content, rieur ! Je ne peux pas, je

Il y avait un précédent

ne peux pas, aujourd'hui moins que jamais "



C'était vraiment un très beau ménage que celui d'Alexandre et de Rosine Comtesse! On le citait en long et en large quand on voulait parler d'époux bien assortis unis comme les doigts de la main, bénis de toutes manières. Ils en avaient eu du mal, pourtant, Alexandre et Rosine, avant d'arriver au mariage! A peu près du même âge, ayant suivi l'école ensemble, fait ensemble leur instruction religieuse et leur première communion, leur amitié remontait à loin. Mais passé dix-huit ans, bernique de l'amitié—c'est l'histoire de tant de couples!—et vive l'amour, l'immortel, l'inexorable amour! S'il n'avait tenu qu'à eux, dès la vingtième année ils eussent été mari et femme. Il leur avait fallu compter avec le père de Rosine, Jean-Louis Fardel, un veuf—il avait eu sur le tard cette fille unique—autoritaire, avare, ambitieux, qui, aux premières avances risquées par Alexandre, l'avait envoyé promener de la belle façon. Le jeune homme était orphelin, sans aucun patrimoine, simple domestique chez un des gros bonnets de la localité, gagnant trois cents francs par an, à la sueur de son front, car son maître n'était pas un homme commode. N'avoir pas même un lopin de terre, gagner quinze louis, et prétendre à épouser Rosine Fardel! C'était de la folie pure! Messire Jean-Louis avait d'autres visées quant à l'avenir de sa fille, un notaire des environs, grand chasseur, grand buveur, qui ne traversait jamais Bevaix sans s'arrêter chez Jean-Louis, qu'il avait su embobiner à merveille et qui le tenait pour un aigle, appelé aux plus hautes destinées, devant infailliblement arriver à la députation, le "sumum" des honneurs, aux yeux du vieillard.

En comparaison, qu'était-ce que cet Alexandre? Un va-nu-pieds, un rien du tout!

—Inutile de t'obstiner, mon ami! Cherche quelque fille de ferme, si tu tiens absolument à te mettre en ménage. Rosine n'est pas pour ton museau. Et tu sais: personne sous mon toit ne s'aviserait seulement de remuer la langue quand j'ai parlé, Rosine a le tempérament de sa mère et m'obéira. Quant à toi, comme j'ai la tête assez près du bonnet, tu feras bien de te tenir coi et de porter tes idées ailleurs. A ce prix tu mériteras mon estime et je déclarerai à tous ceux qui voudront l'entendre que tu es un garçon d'esprit!

Alexandre, évidemment, avait préféré passer pour une bête. Et pendant cinq ans il y avait eu lutte entre le père impitoyable et les amoureux résolus. Une lutte sourde, mais acharnée. Jamais le vieillard n'avait permis à sa fille d'aborder franchement le sujet qui lui tenait tant à cœur, jamais il n'avait autorisé Alexandre à franchir le seuil de son logis.

—Moi vivant, tu ne l'épouseras pas! avait-il déclaré à Rosine.

Elle était majeure et eût pu papasser autre. Mais, en ce temps-là, la volonté paternelle, même abusive, était encore généralement respectée. Les deux jeunes gens avaient amèrement souffert. Ils ne pouvaient se voir que rarement, en "catimini", pour de brèves minutes. Le reste du temps, ils en étaient réduits à s'écrire, et, n'osant confier leurs lettres à la poste, ils les déposaient dans un nid de mésange abandonné, qui se cachait en une haie de groseillers, dans le jardin de Rosine, au bord de la route. Cinq ans à se consumer de désir, à ronger silencieusement le frein! Alexandre avait fini par perdre courage et songeait à émigrer; ses plans étaient faits, il avait averti son maître de se pourvoir d'un autre domestique; il allait partir, lorsque le père de Rosine était mort, foudroyé par un coup de sang. Six mois après le mariage était accompli, inaugurant pour eux une vie nouvelle, que l'on pouvait dire privilégiée, en ce monde où rien n'est parfait. Comme ils

avaient rattrapé le temps perdu! Comme ils s'étaient adorés! Et ils avaient eu quatre enfants, tous bien bâtis, qui faisaient leur joie et leur orgueil, maintenant que la vieillesse s'avoisinait. Et voilà qu'un quart de siècle s'était écoulé depuis le jour de leur union, et ils s'aimaient comme alors, mieux qu'alors, d'un sentiment moins fougueux peut-être, mais plus profond.

Quatre enfants, et l'aîné était déjà un homme!

Et ce nigaud de Philippe ne s'était-il pas mis en tête une fille du voisinage, cette Clémence Verdon, jolie, sans doute, comme un liseron blanc des haies, mais qui ne possédait autre chose, pour entretenir une mère veuve et paralytique et deux frères cadets, que son métier de blanchisseuse! Et Philippe avait osé s'en ouvrir à son père, même risquer une allusion à un mariage prochain! Ces deux étourneaux semblaient croire que l'on peut se sustenter de l'air du temps!

Un brillant parti pour Philippe, en vérité! Aussi Alexandre avait-il opiniâtement clos ses oreilles, se refusant à discuter, voulant ignorer plutôt. Il venait de le dire encore: "Je sais, je sais! je ne sais rien!" Philippe s'était retourné vers sa mère, confessé à elle, coeur contre coeur, il y avait de cela quelques semaines. Mme Rosine savait déjà tout. Mais ces confidences si intimes, si éloquentes de son grand fils l'avaient touchée indiciblement. Elle l'avait réconforté, lui avait promis de s'interposer, d'agir sur le père—d'autre part, il devait être patient, s'en remettre à sa sollicitude, lui laisser le choix des moyens et du moment opportuns. Philippe avait promis, et les choses en restaient au même point, et la vie coulait, et le jeune homme sentait grandir à la fois son amour et sa douleur.



Trente personnes à héberger, ce n'était pas petite affaire! Tout l'après-mi-

di le feu avait flambé dans la vieille cuisine, les délicates "merveilles" poudrées de sucre fin, les "bricelets" dorés—deux spécialités du pays—s'empilant en des corbeilles; on avait confectionné par douzaines des gâteaux aux pommes, aux confitures, et d'autres friandises aussi alléchantes. La jeunesse, cependant, avait décoré la chambre, qui, vers six heures, se trouva prête à recevoir les hôtes. Au-dessus des fenêtres, autour des glaces, des tableaux, des festons de lierre couraient gracieusement. Tous les vases étaient pleins de fleurs hivernales et de feuillages aux riches teintes. Avec ses gravures anciennes, ses meubles simples mais de style, son antique poêle de faïence à figures, la pièce offrait un réjouissant coup d'oeil.

—Eh! bien, demanda Mme Rosine à son mari, cela te plaît?

—C'est ravissant!

—Les enfants se sont donné beaucoup de peine. Ce souper est un événement pour eux!

—Pour nous aussi, n'est-ce pas?

Tout près l'un de l'autre, ils se regardaient avec une tendresse infinie, cette tendresse qu'ont éprouvée les ans, et qui ne craint plus rien, pas même la mort.

—Notre monde va bientôt arriver, dit Alexandre. Auparavant j'ai quelque chose à t'offrir, car en un jour pareil ne pas faire de cadeau à sa femme, ce serait fort!

Par la fenêtre, il avait aperçu le facteur de la gare, un ballot sur sa brouette.

C'était un fauteuil de noyer ciré, recouvert de jolie étoffe, et capitonné à souhait.

—Nous allons devenir vieux, dit Alexandre. Tu auras besoin de repos; j'espère que tu feras de bons petits sommes dans ce fauteuil!

—Il est magnifique, trop beau pour moi! Tu n'en finiras donc pas de me combler?

Puis, ouvrant un tiroir elle en tira un petit paquet, le lui tendit:

—Moi aussi j'ai songé à me munir

d'un modeste présent! Puisse-t-il être à ton gré!

Hâtivement, il ouvrit le paquet : dans un écrin doublé de satin bleu, c'était une montre d'argent tout bonnement, mais d'une marque connue et appréciée.

—La tienne n'allait plus, dit-elle. Celle-ci, je crois, durera autant que nous, et j'y ai fait graver deux dates.

Oui, deux dates, simplement, qui signifiaient vingt-cinq ans d'union sans nuage!

—Oh! merci, merci!

—Voici autre chose encore, dit-elle, lui remettant un portefeuille. On doit avoir besoin de moi à la cuisine: je te laisse. Ouvre cela: ce sont des papiers, anciens et précieux. Tu as le temps de les lire jusqu'au souper. Lis-les avec attention, lis-les avec ton coeur... Souviens-toi!...

—Un mystère, alors? Et voilà que tu sembles triste!

—Triste? Non pas? J'ai trop de confiance en toi pour l'être. — Mais que veux-tu? Les femmes sont sentimentales, ont d'étranges idées. J'ai voulu attendre à ce soir pour te représenter certaines choses... Lis ces papiers, lis-les avec ton coeur. Souviens-toi!

Alexandre resta quelques instants immobile, pris d'une vague inquiétude le portefeuille en main.

Enfin il se décida à l'ouvrir, et fut surpris de n'y trouver qu'une liasse de lettres, avec enveloppes, numérotées et nouées par une faveur rose dont la nuance avait pâli.

—Qu'est-ce donc? Et dans quel but veut-elle que je lise ça?"

Il s'assit dans le fauteuil, près de la fenêtre, prit la lettre qui portait le No 1, la déplia et eut un sursaut en reconnaissant sa propre écriture.

—Mes lettres! s'écria-t-il, mes lettres du temps où nous ne pouvions nous voir, où son père nous contrecarrait de mille façons! Elle les avait conservées, toutes, toutes!

Et il se trouva transporté soudain à vingt-huit ans en arrière, revivant sa vie d'alors, avec une intensité extra-

ordinaire. Elles vibraient de tendresse et de désespoir, ces pages! Il croyait être encore dans sa chambrette de domestique, sous les toits, prenant la plume après sa journée finie. Ah! Dieu! qu'il avait souffert! Cinq ans que cette lutte avait duré, cinq ans que le vieillard s'était mis à l'encontre de leur bonheur, et pourquoi, pourquoi, qu'avait-il fait pour mériter son mépris et sa haine? Ce passé orageux ressuscitait dans la mémoire d'Alexandre, en une évocation puissante; il sentait tout son coeur de jeune homme frémir dans cette correspondance! Quand il les avait écrites, ces lettres, il descendait l'escalier en tapinois, sans souliers, pour ne donner l'éveil à personne,—un escalier de bois qui craquait à chaque marche et lui causait des transes folles!—et allait, évitant la clarté de la lune, rasant les murs, les déposer dans la cachette, dans ce nid parmi les feuilles du groseiller.

Elles manquaient de style et même un peu d'orthographe, mais une passion vraie y palpait: "Ton père a-t-il quoi que ce soit à me reprocher? Qu'il le dise! Je lui demanderai pardon, si je l'ai offensé, je me corrigerai de ce qui lui déplairait, il n'y a pas de sacrifice auquel je ne me soumette avec joie pour te conquérir. Parle-lui encore, je t'en supplie, tâche de découvrir la raison de son hostilité, il doit y en avoir une, pourtant! que je sache comment me conduire, par quel moyen gagner ses bonnes grâces."

Et ailleurs: "Il n'y a donc pas de raison, sauf que suis un pauvre domestique. Et lui, un homme qui passe pour avoir la crainte de Dieu, il s'arrête à des considérations pareilles! Je ne dois rien espérer, tant qu'il vit?... Veut-il donc que sa mort soit désirée? Pardon, Rosine, si j'ose m'exprimer ainsi! C'est ton père... mais aussi il est trop cruel!"

Et, dans la dernière lettre: "Merci de tes bonnes paroles. Tu cherches à me donner courage. Eh! quel courage veux-tu que j'aie, quand je vois mon bonheur impossible, ma vie perdue!..."

Je suis résolu à quitter le pays. Où j'irai, je ne sais encore; loin, très loin! Ici, c'est un supplice de chaque instant. Ton père est sans entrailles, il a une pierre en place de coeur... Pouvant avoir une vieillesse entourée d'affection, pouvant trouver en moi un fils plein de respect et de reconnaissance, il préfère vieillir avec le spectacle de ta souffrance, le muet reproche de tes yeux, auxquels tu ne pourras toujours commander, et quels sentiments peut-il attendre de moi, je te le demande? Au lieu d'être pleuré quand on le conduira au cimetière, il préfère... Et tout cela à cause de l'argent! C'est trop affreux, Rosine, la plume me tombe des mains."

Alexandre Comtesse rassembla les lettres, les remit dans le portefeuille, posa celui-ci sur la table, et tomba dans une sérieuse rêverie.

Il le comprenait maintenant, pourquoi sa femme lui avait demandé de lire ces pages, et ce qu'elle attendait de cette lecture! Un frisson le parcourut de la tête aux pieds, au souvenir de ces jours mauvais. Rosine était un enfant soumise scrupuleuse de son devoir, et jamais n'eût pu haïr et maudire son père. Lui-même s'était efforcé de réagir contre la colère que lui inspirait l'opposition implacable du vieillard. Il n'en était pas moins vrai que tous deux lui en avaient voulu amèrement, et que sa mort leur avait été une délivrance. Auraient-ils même pu jurer qu'au fond de leur âme, dans ces ténèbres intérieures où, chez les meilleurs, tant de choses inavouables s'élaborent, auraient-ils pu jurer de ne l'avoir jamais souhaitée?

"Alors peut-être Philippe en viendrait-il là, lui aussi? se dit Alexandre. Si une apoplexie, une pneumonie m'emportait demain, peut-être qu'au secret de son coeur il ne me pleurerait pas? N'être pas pleuré par mon fils aîné, par mon Philippe!"

Le paysan demeura pensif, comme douloureusement frappé par ces réflexions qui venaient de lui être si inopinément suggérées; puis il murmura:

—Ce serait ma faute!

Et il se rappela quel brave, quel excellent garçon était Philippe, obéissant, respectueux, plein d'attentions pour sa mère, d'égards pour son père, rangé comme pas un, travailleur infatigable, son bras droit, enfin, sa plus grande joie et sa meilleure espérance. Il aimait bien ses autres enfants, certes, mais Philippe, c'était le premier né, le prince royal!

"Et il souffre ce que j'ai souffert... d'avaantage peut-être, parce qu'il a le coeur plus délicat, parce que c'est une sensitive, ce jeune homme de vingt-deux ans! Tout à l'heure encore, quel air abattu, comme las de vivre! Las de vivre à vingt-deux ans, quand on est si beau, si fort, que tout devrait sembler couleur de rose!... S'il allait vouloir s'expatrier, comme j'étais prêt à le faire? Ou tomber malade—on a vu ça!—d'un de ces maux mystérieux auxquels les médecins ne peuvent rien et qui minent la constitution la plus solide?"

"Ah! elle est fine, Mme Rosine Comtesse! Elle savait ce qu'elle faisait, et que je ne résisterais pas à la lecture de ces lettres, en ce jour! J'ai été si heureux depuis vingt-cinq ans: j'avais oublié le reste!"

Il ne s'était pas aperçu que la nuit tombait. L'horloge sonna: sept heures! Les invités ne tarderaient pas à arriver.

Alexandre sourit derechef, et, subrepticement, se glissa hors de la maison.



Peu après les convives de tous âges étaient réunis, tous ayant fait toilette; le cousin Gédéon avait même cru devoir revêtir sa queue d'hirondelle et coiffer son tuyau de poêle, et la cousine Eléonore, qui avait passé vingt ans en Russie, comme institutrice (les méchantes langues disaient comme simple bonne) d'une princesse, arborait sa robe de

soie prune, qu'elle ne sortait que dans les grandes circonstances. Tout le monde était là,—sauf l'amphytrion, et Mme Rosine s'étonnait, s'inquiétait presque.

La demie sonna. Un peu d'impatience se manifestait.

—Prenez place, dit Mme Rosine, je ne sais où a disparu mon mari, mais il ne peut tarder. Il y a le nom de chacun, écrit sur une petite carte : une idée de cousine Eléonore, qui connaît les usages!

—Ah! ma chère, s'écria la robe de soie prune, j'ai été à bonne école! Si vous aviez vu chez nous en Russie,—elle disait "chez nous", avec conviction!—quel admirable service, comme les moindres détails étaient l'objet de soins attentifs!

—Ici ce sera tout simple, reprit Mme Rosine, mais offert cordialement.

Et elle pensait :

"Cet Alexandre! S'esquiver, faire défaut en un moment pareil, lui si ponctuel, si honnête envers tout le monde!"

Avec un grand remuement de chaises, avec de nombreux compliments, les convives s'étaient assis et s'extasiaient sur l'élégance des petites cartes, où, parmi des fleurs, des oiseaux, de naïfs symboles, le menu était écrit en lettres gothiques : car Mlle Eléonore avait jugé indispensable l'indication du menu en lettres gothiques! Celui-ci se composait d'un potage au riz, de poisson en sauce, de civet de lièvre avec pommes de terre, de jambon avec salade, de fruits, tourtes et gâteaux. Comme vins il y avait du Bevaix blanc, du Bevaix rouge, ordinaire et de choix, et du Champagne pour finir. C'était copieux, et l'on savait que Mme Rosine, qui voulait ce soir-là être toute à son mari, à ses enfants et à ses hôtes, avait engagé une ancienne cuisinière, retraitée, et parfait cordon-bleu! Tous étaient gais, en train, l'eau mise à la bouche par le festin promis, réjouis par l'éclat de la vaisselle, des lumières, les riches nuances des fleurs hivernales. Tous, non! Philippe ne s'était pas assis. Il feignait d'être fort occupé autour du régiment de bouteilles alignées sur

les degrés du poêle. Le jeune homme s'efforçait de réagir, mais sa mère, qui l'observait à la dérobée, savait qu'il avait le cœur infiniment triste, que, quoi qu'il fût, quelque chose manquerait pour lui à cette soirée, qu'un regret empoisonnerait son plaisir, et elle crut même le voir se détourner et, du revers de sa main, essuyer une larme furtive.

"Et Alexandre qui ne rentre pas!" se répétait-elle, hésitant à donner le signal, bien que la cuisinière l'eût avertie que le potage était prêt, le poisson presque cuit, et qu'elle ne répondait de rien si l'on tardait encore.

—Où a-t-il donc passé? Où a-t-il donc passé?

Le cordon bleu, justement, revenait à la charge.

—Madame, il faut servir... absolument!

—Soit!

Et aux convives qui échangeaient des regards, surpris, des remarques à voix basse :

—Mon mari arrivera d'une minute à l'autre, dit-elle; on l'aura appelé sans que je m'en sois aperçue. En attendant, mangeons la soupe.

La soupe au riz fut apportée, blanche, onctueuse. Si tout le reste était à l'avenant, quelle bombance!

—Le voilà! s'écria tout à coup Mme Rosine.

Et, à part soi, elle ajouta : "Enfin!"

La porte s'ouvrit, lentement, comme avec un peu de cérémonie, et Alexandre apparut sur le seuil :

—Mille excuses, dit-il, un maître de maison devrait être à son poste, en une occasion pareille! Mais, au dernier moment, il m'a fallu m'absenter... Oh! à dix pas d'ici!... Entrez, petite, et à mon bras, pour faire enrager ma femme!

Et, au bras d'Alexandre, on vit Clémence Verdon, jolie comme une tourterelle, dans sa modeste robe grise, et toute rougissante et toute émue.

—Mille excuses, répéta-t-il. Ce n'est vraiment pas gentil à moi d'arriver ainsi en retard. Mais j'ai vu tout à

l'heure, à une fenêtre du voisinage, une lumière que je connais bien, la lampe d'une vaillante travailleuse. Et je me suis dit qu'elle n'avait pas beaucoup de distractions, la pauvre, qu'elle entendrait nos rires, nos chants—car j'espère qu'on rira et qu'on chantera!—et l'idée m'est venue de l'inviter à être de la partie!

Les convives adultes,— qui étaient plus ou moins au courant des choses—avaient d'abord ouvert des yeux énormes. Vite ils comprirent que le vent tournait, flairèrent l'odeur de la fleur d'orange, et Clémence fut acclamée. Quant aux mioches, ils étaient ravis : pas un au village qui n'adorât Clémence, et la voir parmi eux, de manière si inattendue, les transportait au septième ciel.

Philippe, lui, se croyait le jouet d'un songe... En apercevant sa bien-aimée, il lui avait semblé que le sang se figeait dans ses veines et que son cœur cessait de battre. Extrême douleur et bonheur extrême se touchent de si près, quant à leurs manifestations extérieures! Pourtant l'air bienveillant, affable, radieux de son père lui donnait confiance: ce qu'il venait d'entendre, ce qu'il voyait n'était pas la duperie d'une hallucination.

Alexandre poursuivit :

—Le plus simple était d'aller la chercher moi-même... Ce n'était peut-être pas très correct, cette invitation au dernier moment, hein! cousine Eléonore? Mais entre voisins on peut se permettre un brin de sans façon! Elle en a fait des façons, tout de même, cette demoiselle! Sa mère ne pouvait rester seule, et puis les frères et soeurs devaient préparer leurs leçons; et puis elle n'avait pas de robe mettable! Tout ça, c'étaient de pures échappatoires, car justement il y avait là des voisines à la veillée, qui n'ont pas demandé mieux que de tenir compagnie à la maman jusqu'au retour de Clémence, et puis c'est demain dimanche, donc les

gamins ont le temps d'apprendre leurs verbes; et puis cette toilette-là n'est-elle pas charmante? J'en appelle à vous encore une fois, cousine, n'est-ce pas en même temps simple et le bon goût?

Cette fois il n'y avait plus à s'y tromper: la paix était conclue; Clémence, admise officiellement dans la maison, devenait un personnage; la noce, sans doute, ne tarderait pas beaucoup, car, à la rigueur, étant donné la proximité des domiciles, la jeune fille pouvait se marier sans abandonner sa famille.

—Mais comme vous avez bien fait, cousin Alexandre!

—Une si brave fille!

—Et puis, plus on est de fous, plus on rit!

Le poisson survenait, encadré de persil, la sauce à part, une appétissante sauce aux oeufs et aux câpres.

—Il y aura bien à manger pour une personne de plus, continua Alexandre avec un coup d'oeil à sa femme, n'est-ce pas, la ménagère? Et où allons-nous placer la jeune voisine? Je vois ça, à ce bout de table, à côté de Philippe! Il faudra vous serrer un peu, les gosses! Et à toi, l'ainé, la charge de mettre à l'aise cette timide personne!

Philippe eût voulu crier, sauter sur la table, déboucher tout de suite les bouteilles de Champagne, faire des folies, enfin! Mon Dieu, que s'était-il donc passé, quelle merveille, quel miracle! Il sentait des ailes lui pousser, et lorsque Clémence fut assise près de lui, lorsque leurs yeux se furent rencontrés, brillants de tendresse et d'espérance, la vie, si morne une heure auparavant, ne lui parut plus qu'un sentier plan et fleuri, sous un idéal soleil!

Mme Rosine s'était approchée d'Alexandre et, à voix basse, lui serrant les mains:

—O mon mari, mon cher mari, que tu es bon et que je t'aime!

—Bah! il y avait un précédent: le nôtre!



MENUS FAITS

Par Le Chercheur

LES OISIFS

LE poète Schiller aimait le travail et détestait les oisifs. Pour empêcher ceux-ci de venir l'importuner, il avait sur une carte fait imprimer en gros caractères les vers suivants qu'il mit en évidence dans son cabinet de travail :

Amis qui me rendez visite,
On perd son temps à babiller ;
Vous allez vous en aller bien vite
Ou bien m'aider à travailler.

RUDES HIVERS D'AUTREFOIS

LA neige tombe pendant quarante jours dans Rome, 396 avant Jésus-Christ.

558 ans après Jésus-Christ, la mer Noire est couverte de glaces pendant vingt jours.

En 608, les vignes sont détruites dans une grande partie de la France.

En 821, la plupart des rivières de l'Europe sont gelées pendant un mois entier.

En 860, la neige et la gelée durent sans interruption pendant six mois. L'Adriatique gèle entièrement.

En 974, on traverse la Bosphore sur la glace. Des épidémies suivent le froid ; la famine s'y joint et un tiers de la population de la France est détruit.

En 1133, le Pô est gelé. Le vin gèle dans les caves.

Citons encore les années 1210, 1323, 1364, 1408. En cette dernière

année presque tous les ponts de Paris sont emportés par les glaces. Le greffier du parlement déclare qu'il ne peut enrégistrer les arrêts, l'encre gelant au bout de sa plume, malgré le grand feu qu'il entretient dans sa cheminée. Toute la mer est gelée entre la Norvège et le Danemark.

En 1458, 40,000 hommes campent sur le Danube gelé.

En 1829 et 1840, l'hiver fut très rigoureux.

En 1846, le plus grand froid observé en France depuis l'invention du thermomètre est relevé à Pontarlier, où l'on constata 31 degrés 3 dixièmes (centigrade).

Enfin, en 1853, presque tous les cours d'eau d'Europe furent gelés.

QUAND DOIT-ON REMONTER SA MONTRE ?

BEAUCOUP de gens ont l'habitude de remonter leur montre à un moment quelconque de la journée et sans prêter d'attention à l'acte qu'ils accomplissent.

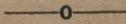
Cependant, l'exactitude et la durée d'une montre dépendent beaucoup du moment où son propriétaire la remonte, et cette importante question a été discutée et résolue par la corporation des horlogers, en Angleterre.

Plusieurs membres prétendaient que l'opération devait être exécutée la nuit. Ils considéraient qu'au matin le grand ressort était plus froid

et moins souple qu'après avoir été porté dans la poche pendant toute la journée.

Mais le président a fait valoir qu'il y avait avantage à remonter une montre le matin, car, pendant le jour, la montre est soumise à des mouvements et à des déplacements irréguliers et anormaux, qu'elle supporte plus facilement quand elle est remontée à fond.

Et c'est cette opinion qui a été adoptée.



MERVEILLES DU CORPS

LA peau contient au-delà de 2,000,000 de pores ou ouvertures qui sont les débouchés des glandes de transpiration.

Le squelette humain se compose de 200 os.

Une quantité de sang égale à la quantité entière du corps passe au travers du coeur à chaque minute.

La capacité des poumons est d'environ 320 pouces cubiques.

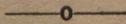
Il y a plus de 500 muscles dans le corps, avec un montant égal de nerfs et vaisseaux sanguins.

Le coeur pèse de 8 à 10 onces.

Il bat 100,000 fois en 24 heures.

L'homme moyen consomme 9½ livres d'aliment et de breuvage par jour, ou une tonne par année.

Un homme respire environ 18 fois par minute, $\frac{2}{3}$ de chopine d'air, 3,000 pieds cubiques chaque heure.



À PROPOS DU CORPS HUMAIN

LE poids moyen d'un enfant mâle à l'époque de naissance est 7 livres: femelle 6½ livres.

A l'âge d'environ 21 ans, les mâles et les femelles ont la même pesanteur.

Le mâle atteint le maximum de pesanteur (140 livres) à 40 ans; la

femelle (124 livres) à 50 ans.

Les enfants perdent du poids durant les trois premiers jours après naissance.

Avant l'âge de 70 ans, il y a une moyenne de deux années de maladie, ou 10 jours par année.

Vers l'âge 36, l'homme maigre devient plus gras, l'homme gras plus maigre.

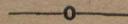
La plupart des enfants sont nés en février; le plus petit nombre en juillet.

D'après la moyenne, les hommes ont leur premier-né à 30 et les femmes à 28



LA PRIERE

LA prière est dans la vie divine ce qu'est le jeu des poumons et de la respiration dans la vie animale. Le chrétien qui ne prie pas manque de son premier principe de vie: l'appareil de la respiration surnaturelle ne fonctionne pas en lui; il ne peut que languir et dépérir devant Dieu, comme un être vivant à qui l'air fait défaut, comme une plante privée de lumière et de chaleur.



ROBES EN FEUILLES

UNE dame Williams, de Tasmanie, a inventé une nouvelle étoffe. D'un poids léger, d'une couleur claire, indéchirable et revenant à très bon marché, qui peut être employée à la place de la soie, pour confectionner des vêtements féminins; cette étoffe est fabriquée avec les feuilles d'un certain arbre de Tasmanie.

Mistress Williams a pris un brevet au sujet du procédé qu'elle a trouvé pour donner de la force à la cellulose fibreuse tirée de ces feuilles. Des filateurs du nord de l'Angleterre s'intéressent à l'affaire et font

construire à ce moment des machines spéciales pour le tissage de la nouvelle étoffe qui s'appellera "travellite". Une robe de cette étoffe ne coûtera que quelques shillings et une femme trouvera plus avantageux d'acheter une nouvelle robe que de faire laver l'ancienne. La "travellite" peut être teinte en toutes couleurs; elle s'adaptera admirablement à la confection de blouses et aussi de costumes pour le yachting.

— o —
LA PATRIE

LA patrie! c'est-à-dire les premières impressions de l'enfance; les souvenirs de l'aïeul et ses récits vénérés; le premier sourire échangé entre une vie qui s'éveille et la terre qui reçoit; le doux murmure du langage maternel; les longues et chères contemplations des mêmes collines, des mêmes vallons, du même ciel. La patrie! c'est-à-dire les premiers tressaillements d'un coeur de douze ans sur une page d'histoire: le repos du vieillard tranquille sur l'avenir de ses fils; la confiance que le pied de l'étranger ne dérangera pas sa tombe; la patrie! c'est-à-dire l'Eglise où nous avons reçu le baptême et dont le cimetière garde les os de vos pères; la patrie! c'est-à-dire le drapeau national que dans les dernières détresses des batailles cent mains défaillantes se transmettent à travers le feu et la mort; la patrie! c'est-à-dire tout un peuple faisant retentir d'un pas libre, le sol libre d'un grand pays; tout cela, et plus encore, et dans un seul mot magique la réunion de tout ce que Dieu a mis de plus cher et de plus sacré au coeur des hommes.

BOUQUET IMPERISSABLE

VOULEZ-VOUS faire un bouquet impérisable pendant des mois? Cueillez du myosotis, et mettez-en tremper les tiges dans une assiette à soupe remplie d'eau de pluie. Placez les fleurs près de la fenêtre, pour qu'elles jouissent des avantages résultant de l'abondance de lumière. Remplissez l'assiette à mesure que l'eau s'évapore; après trois semaines, vous verrez des racines grosses comme un fil et toutes blanches se montrer à la partie de la fleur qui baigne dans l'eau. Elles forment peu à peu une espèce de filet sur l'assiette

Les fleurs resteront tout à fait fraîches, sauf celles qui étaient déjà avancées quand elles furent cueillies. Aussitôt que les racines courront dans l'eau de nouveaux boutons se montreront pour remplacer les fleurs fanées.

— o —
VALEUR RELATIVE D'ALIMENTS POUR BETAIL

- 100 lbs. de bon foin égalent:—
 669 lbs. de betteraves.
 373 lbs. de trèfle (vert.)
 88 lbs. de trèfle (sec.)
 371 lbs. carottes.
 368 lbs de mangold.
 317 lbs. de paille d'avoine.
 59 lbs. d'avoine.
 37½ lbs. de pois (secs.)
 350 lbs. de patates.
 53½ lbs. de seigle.
 429 lbs. de paille de seigle.
 569 lbs. de rabioules.

Etudiants d'Autrefois

Par Louis Fréchette

—Vous êtes bien heureux, vous autres—la jeunesse d'aujourd'hui—fit le vieux médecin. On peut dire que les ortolans vous tombent tout rôtis dans le bec. C'est un plaisir que d'étudier la profession par le temps qui court. Vous avez des chaires, des professeurs spécialistes, des auteurs à foison, des instruments perfectionnés, des salles de dissection parfaitement aménagées et amplement pourvues de sujets. Quelle différence avec mon temps, grands dieux! quand on était obligé de s'exposer aux coups de fusil pour avoir un cadavre, qu'il fallait disséquer dans un grenier ou dans une cave, sans autre conseiller que son livre ouvert devant soi, sans autre guide qu'un patron affairé, qui venait vous regarder faire durant un quart d'heure toutes les semaines! Ah! oui, mes garnements, vous êtes bien heureux! On vous sert les aliments non seulement tout apprêtés, mais encore tout mastiqués. Pour être médecin, de nos jours, on n'a plus, Dieu me pardonne! qu'à se laisser faire!

Je m'étais égaré ce soir-là—en 1862, je crois—parmi quelques étudiants en médecine qui se payaient un petit verre de citron, en l'honneur d'un vieux docteur de Saint-Gervais, qu'une forte bourrasque neigeuse—une de ces tempêtes d'hiver comme on n'en voit qu'à Québec—avait forcé de retarder d'un jour ou deux son retour aux pénates.

C'était un causeur tout à fait charmant; et, s'il ne parvenait pas à nous convaincre que les études se faisaient maintenant toutes seules, il réussissait au moins à nous intéresser vivement.

—Vous avez donc, vous aussi, exhu-

mé des cadavres pour la dissection? demanda quelqu'un.

—Dame! répondit le vieillard, il le fallait bien.

—Violer les tombes, quelle horrible chose!

—A qui le dites-vous! Aussi, je vous prie de croire que ce n'était pas pour nous une partie de plaisir. Nous aurions mieux aimé être à la noce. Mais devant la nécessité, voyez-vous...

C'est égal, entrer dans un cimetière subrepticement, la nuit, ouvrir une fosse, briser un cercueil, toucher, déshabiller, porter ce cadavre glacé... brrr!...

Sans compter qu'il y avait des dangers matériels considérables à braver, ajouta l'un de nous.

—Eh oui, les chiens féroces, les balles de plomb, les procès, la prison...

—Avez-vous jamais eu d'alertes sérieuses?

—Certes, oui!... Une fois surtout. Justement la veille du jour de l'an 1817, cette nuit-là, messieurs, je ne l'oublierai jamais de ma vie! Non seulement je me suis cru à ma dernière heure, mais j'ai été témoin de la chose la plus épouvantable qu'un oeil humain puisse jamais envisager.

—De grâce, docteur, nous écriâmes-nous, si vous voulez nous faire plaisir, racontez-nous cette aventure.

—Bien volontiers, messieurs, dit le vieux docteur. Passez-moi le pot à tabac, s'il vous plaît.

Ce pot à tabac, soit dit en passant, n'était ni plus ni moins qu'une tête de mort grimaçante, dont la bouche édentée laissait émerger un brûle-gueule culotté dans toutes les règles de l'art.

—Attendez! fit le propriétaire du petit salon où nous étions un peu cordés comme des sardines, un nouveau verre de "citron" pour vous éclaircir le verbe, docteur!

—On ne refuse pas ces bonnes choses-là, répondit le vieillard.

Et après avoir consciencieusement vidé son verre, et bourré sa pipe à même le crâne, en disant: "Une bonne binette, ça me connaît"! il fit flamber une allumette, lança quelques bouffées, et commença son récit en ces termes:

—Vous êtes tous trop jeunes sans doute pour avoir connu le docteur Martineau du Château-Richer. Mais vous en avez peut-être entendu parler: le pauvre diable s'est noyé dans le Montmorency en 1842. Une affaire tragique.

"Lui et moi nous étions camarades d'études et grands amis.

"Un matin—c'était la veille du jour de l'An—Martineau arrive chez moi et me dit:

—J'ai quelque chose à te proposer.

—Explique-toi, lui répondis-je.

—Voici; je viens de recevoir une lettre de chez nous, qui m'apprend que notre fermier—un nommé Coulombe—a été enterré hier, au Château-Richer. Et, pensant que cela peut m'intéresser professionnellement, mon père me donne de curieux détails touchant la maladie du défunt. Le pauvre diable est mort en se prétendant rongé à l'intérieur par un crapaud. Le médecin a eu beau lui parler de tumeur, de cancer, que sais-je; rien n'a pu le convaincre, il a cru à son crapaud jusqu'aux derniers moments.

—Eh bien! qu'est-ce que ça me fait tout ça?

—Tu ne me comprends pas?

—Puisque l'homme est mort...

—Eh bien! c'est justement parce qu'il est mort.

—Qu'est-ce que tu me chantes donc là?

—Je te chante un refrain bien connu en médecine ce me semble. J'ai toujours compris que pour disséquer un homme, une des conditions préalables

était qu'il fût mort.

—Ah! c'est là où tu veux en venir?

—Avec ta permission. Nous sommes au 31 décembre; si tu le veux, le 1er janvier, à une heure du matin Coulombe peut être rendu dans ton grenier.

—Mais ne dois-tu pas aller voir tes parents demain au Château-Richer?

—J'en serai quitte pour faire deux voyages. Un moyen de plus pour détourner les soupçons.

Nous n'avions pas eu de sujets de dissection depuis longtemps.

On m'offrait un individu mort d'une maladie plus ou moins mystérieuse.

La proposition était tentante.

La veille du jour de l'an, qui pourrait se méfier de quelque chose?

Ce soir-là, à la campagne, chacun dort du mieux qu'il le peut sur ses deux oreilles pour pouvoir se lever plus tôt le lendemain.

Quand les visites de famille commencent à quatre heures du matin, la précaution est bonne.

Enfin, après quelques discussions pour la forme, notre plan fut bientôt mûri, et l'expédition fixée pour le soir même.

Nous louâmes un bon petit cheval canadien attelé à un léger "berlot" de campagne; et, à sept heures du soir, bien munis de tout ce qu'il nous fallait pour le voyage, nous trottions sur le chemin de Beauport en route pour le cimetière du Château-Richer.

Il n'y avait pas de lune, mais le firmament était suffisamment clair pour que le trajet ne fut d'aucune façon désagréable.

L'air était froid, mais pas trop vif; en somme, une belle nuit d'hiver.

Ai-je besoin de vous dire que dans le nombre des objets nécessaires à l'expédition, nous comptions au premier rang deux bons flacons de jamaïque bien enveloppés et couchés soigneusement au fond du coffre de la "carriole".

C'est ce que nous appelions du courage en bouteilles.

Et, pour ma part, je vous l'avoue franchement, messieurs, bien qu'un

tant soit peu esprit fort, je regardais cette provision de courage spécial—dans des parties de ce genre—comme étant tout aussi indispensable que la pioche et la pelle.

C'est bête, si vous voulez, mais c'est comme ça !

Il en résultait assez généralement, mes jeunes amis, que si nous faisons la besogne avec une certaine hardiesse, ce n'est pas cette hardiesse-là qui nous aurait aidé à passer nos examens.

Le soir dont je vous parle surtout, il y avait du vent dans les voiles ; et quand Martineau eût franchi le mur du cimetière du Château-Richer, il prétendit n'avoir jamais eu l'idée que le cimetière de sa paroisse pût contenir autant de croix ;—ce qui me fit supposer qu'il les voyait peut-être doubles.

Je ne parle pas de moi : on n'est jamais bon juge dans sa propre cause.

Néanmoins, pour être franc, je vous admettrai volontiers que, s'il me fallait raconter dans tous les détails comment nous nous orientâmes, comment nous nous y prîmes pour ouvrir la fosse et sortir le mort de son cercueil, j'y parviendrais moins par un effort de mémoire que par un appel à mon imagination.

Quoi qu'il en soit, tout marcha suffisamment bien tout de même, à ce qu'il paraît, puisque nous procédâmes tous deux d'assez bonne humeur, malgré les difficultés.

Je me souviens même d'une plaisanterie de mon camarade au moment, où, à n'en plus finir, nous parvenions, à l'aide de nos cordes et à force de nos poignets, à hisser notre prise sur le chaperon du mur d'enceinte.

Le pauvre diable ne se trompait pas, dit-il en faisant allusion à la maladie que s'attribuait le défunt, il a certainement le crapaud dans le corps !

La plaisanterie n'était pas du goût le plus recherché, mais quand on est forcé de dépouiller les cimetières, il faut bien rire un peu, n'est-ce pas ?

Malheureusement, nous ne devons pas rire jusqu'à la fin du voyage.

Mais n'anticipons point.

Bref, avec de la persévérance, et le courage que nous puisions à petits coups à même le goulot de nos flacons, nous réussîmes à nous installer en voiture avec notre cadavre ; et bientôt après nous filions au grand trot vers Beauport.

Pour mieux dissimuler la nature de notre compagnon de route, nous avions soigneusement ceinturé celui-ci dans un bon pardessus en peau de buffle—ce qui s'appelait alors un "capot de peau de carriole" ; nous lui avions enfoncé un casque sur les yeux ; puis nous l'avions solidement fixé au siège d'avant, dans l'attitude d'un voyageur un peu transi, mais aussi vivant que vous et moi.

Il fallait absolument être prévenu pour s'apercevoir que nous étions là en compagnie d'un citoyen de l'autre monde.

Et nous filions bon train.

Mais tout ce travail nous avait mis en nage, et nous grelottions un peu, bien que la température se fût considérablement adoucie.

—Il faut entrer à l'hôtel du Sault, dis-je à mon camarade, le temps de nous faire accommoder une "ponce", car ces refroidissements sont dangereux.

—Tu as raison, dit Martineau, mais où diable mettre le sujet durant ce temps-là ?

—Parbleu, nous le laisserons dans la voiture, sous la remise. Qui s'imaginerait que c'est un mort ?

—Au fait, nous ne serons qu'un instant.

—Naturellement.

Il pouvait être quelques minutes après onze heures, lorsque nous entrâmes à l'auberge, avec des allures un peu tapageuses, ainsi qu'il convient à tout étudiant de vingt ans en escapade ou en goguette.

A notre entrée, nous remarquâmes je ne sais quel furtif remue-ménage ; nous crûmes entendre quelques "chut ! chut !" discrets, accompagnés de pas précipités qui semblèrent s'éloigner par une porte du fond.

Ces détails n'attirèrent que très peu notre attention dans le moment; ce ne fut que plus tard, en nous rappelant les circonstances de la soirée, que nous en comprîmes l'importance.

Nous nous fîmes servir, mon camarade et moi, chacun un bon grog bien chaud et, comme nous n'avions pas plus de raisons que d'envie de nous attarder nous remontâmes en voiture; et fouette cocher du côté de Québec, avec toujours notre individu raide comme une barre, droit devant nous, attaché sur son siège.

A l'époque dont il s'agit, la cathédrale de Québec possédait une horloge qui sonnait les heures, et dont on voyait encore récemment le cadran sans aiguilles, aux facettes du clocher.

Je vous l'ai dit, le froid s'était adouci, et l'atmosphère légèrement imprégnée d'humidité, était devenue étrangement sonore.

Les mille bruits du lointain nous arrivaient avec une netteté extraordinaire.

Le temps était "écho", comme on dit dans nos campagnes.

De plus, il nous venait par moments de l'ouest comme une légère brise de printemps.

Nous ne fîmes donc pas surpris, en arrivant sur les hauteurs de Beauport, d'entendre la cloche de la cathédrale de Québec sonner lentement douze coups qui se répercutèrent sur les bois, les côteaux et les maisons de la côte, avec de petits tremblements très doux et très mystérieux.

—Minuit! Martineau.

—Minuit! m'écriai-je, Martineau, souhaitons-nous la bonne année!

—Souhaitons-nous la bonne année! répondit en se levant Martineau, chez qui la "ponce" avait le privilège de provoquer des épanchements enthousiastes.

Et, debout tous les deux, le cœur fou de joie et de jeunesse effervescente, et la tête un peu perdue dans les vapeurs de l'alcool, au trot fringant de notre petit cheval, qui faisait sonner ses grelots, nous tombâmes dans les

bras l'un de l'autre.

—Bonne année, mon vieux!

—Je te la souhaite, fiston!

—Bonne et heureuse, mon cousin!

(Mon cousin et ma cousine, constataient les appellations les plus affectueuses du temps.)

—Bonne année!

—Bonne année!

—Bonne année!

Et nous nous tapions dans le dos à cœur joie, le givre de nos favoris—car on ne portait pas de moustaches à cette époque—se mêlant à celui que la buée avait brodé sur nos fourrures.

Enfin l'effusion passée, nous nous dégageâmes des bras l'un de l'autre, et nous nous retournâmes...

Non, je ne sais si je dois continuer.

Vous allez rire, messieurs!

Et pourtant, après quarante-cinq ans bien comptés, rien qu'au souvenir de ce que j'aperçus alors en me retournant, je me sens encore dresser les cheveux et figer les veines.

Mon compagnon s'était affaissé dans mes bras avec un cri d'inénarrable épouvante.

Et j'étais là, stupéfié, horrifié, pétrifié, fou de terreur, devant le plus impossible des cauchemars.

Notre sujet de dissection, le cadavre que nous avions retiré raide et à moitié gelé du fond du cimetière, l'homme inhumé depuis deux jours, et avec qui nous voyagions depuis trois heures, debout, lui aussi, retourné sur son siège, ricanant je ne sais plus quels souhaits de bonne année, tendait ses deux bras vers nous, comme pour se mêler à notre embrassement...

J'eus la force de me laisser tomber sur la route en entraînant mon camarade Martineau, qui, sans être précisément évanoui, n'en valait guère mieux.

Pas besoin de nous demander si nous étions dégrisés!

—Kek! Kek! Kek!...

Quelques claquements de langue.

Deux ou trois bons coups de fouet.

C'est tout ce que nous entendîmes.

Notre voiture fila seule vers Québec, conduite par le cadavre vivant; et nous

dûmes continuer notre route à pied, plus morts que vifs, harassés de fatigue, et croyant voir surgir des fantômes à chaque détour de la route.

Notre cheval se retrouva, le matin encore tout attelé, sa peau de buffe sur le corps, dans la cour de celui qui nous l'avait loué.

Nulle trace du cadavre!

Voilà, messieurs, fit le vieux docteur en concluant, les aventures auxquelles on était exposé, de notre temps, quand on voulait étudier la médecine.

—Mais finissez votre histoire, m'écriai-je; expliquez-nous...

—Le fait est, messieurs, reprit le vieux médecin, que je n'eus jamais aucune explication catégorique de ce qui

nous était arrivé.

Notre panique dut nécessairement être l'oeuvre de confrères étudiants, qui ayant eu vent de notre expédition, avaient décidé de nous enlever notre capture.

Pendant notre séjour dans l'auberge du Sault—et c'est ce qui expliquerait les chuchotements mystérieux que nous avions entendus en entrant—ils avaient dû s'emparer de notre sujet, et installer un d'eux à sa place.

Voilà!

Si vous avez une meilleure explication à me fournir, je suis prêt à l'accepter.

En tous cas, je n'oublierai jamais de ma vie le premier de l'an 1817!

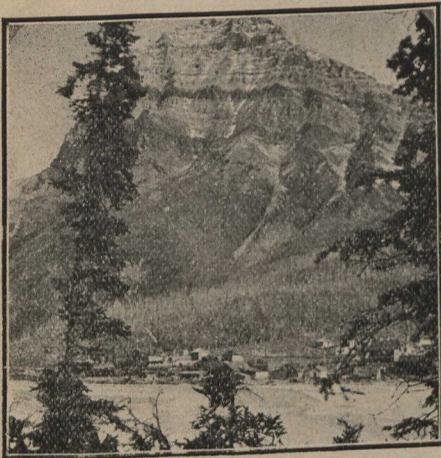
LA FEMME

(Pour la Revue Populaire)

Sainte divinité, fragile jouissance,
Es-tu des infinis l'insondable puissance?
Es-tu chair comme nous ou l'âme d'une fleur?
Es-tu l'astre créé pour ravager le coeur?
N'es-tu qu'un peu de vent, grande magicienne,
Qui traduit dans un rire une larme d'hyène?
Es-tu force ou faiblesse, ombre de volonté
Où traînante à tes pas s'attache la beauté?
Es-tu de nos plaisirs l'âme dévastatrice?
En nous donnant le jour créais-tu le supplice?
Es-tu le chêne fier sous forme de roseau?
De l'inconstance es-tu l'intrépide vaisseau?
Es-tu fluide pâle ou magie infernale?
Es-tu de nos désirs fraction décimale?
Qui donc pourrait sonder ce reflet d'océan
Dont l'âme est le chaos de l'immense néant?
Femme, grandeur, beauté, dévouement, anathème,
Torture de mon coeur, qui que tu sois, je t'aime!

Ernest MARTEL.

LE CANADORAMA



LE MONT STEPHENS

LE Mont ou Pic Stephens se trouve dans les Montagnes Rocheuses du côté de la Colombie Anglaise. C'est la rivière du Cheval-qui-Rue qui arrose sa base. En face se trouve le Mont Field, un autre géant.

Entre tous ces monts ondoie la voie ferrée du Pacifique Canadien laquelle parfois, vue de loin, paraît comme un serpent qui se tord.

Le village construit au pied du Mont Stephens est à 4050 pieds du niveau de la mer; or, pour atteindre au sommet du mont, il faut encore compter 6375 pieds. Donc, c'est 10,425 pieds au-dessus du niveau de la mer. Presque un mille et quart de la base au sommet. Il ne faut pas moins de deux jours pour en faire l'ascension. Mais il ne faut pas l'entreprendre sans guides. L'endroit est excellent pour la chasse et la pêche.

C'est l'un de ceux où l'alpinisme se développe le plus, grâce aux beautés naturelles et à l'aide du Pacifique Canadien.

LE COWBOY DU NORD-OUEST

LE cowboy ou garde-troupeau est un personnage typique de notre nord-ouest. Ce portrait a été pris à Morley, dans l'Alberta, grand centre d'élevage. Les ranches à cet endroit ont de un à dix milles carrés, la plupart appartenant à des compagnies ayant leur siège en Angleterre.

Le cowboy est indispensable. Comme l'a dit un écrivain: "Sa maison, c'est sa selle. Ses pieds touchent plus souvent l'étrier que le sol." La corde ou lasso que vous lui voyez, c'est pour lui le grand, l'indispensable instrument. Il sait en jouer avec une précision merveilleuse quand il s'agit d'arrêter dans sa course vertigineuse une bête prise de panique. Le cowboy et son cheval sont deux amis; ils savent se comprendre. L'un sans l'autre ne vaudrait pas grand'chose. Il y a parmi les cowboys des gens de toute condition: des fils de lords et d'anciens tramps.

Il faut, pour être cowboy, de l'agilité, de l'endurance, de l'intrépidité, une science consommée de l'équitation.

D'ou Viennent ces Cheveux ?

Par Tante Pierrette

SOIT que les immenses chapeaux à la mode appauvrissent notre chevelure en l'éclaircissant, soit que, pour bien porter ces chapeaux, il est indispensable d'augmenter le volume de nos cheveux, il reste certain qu'à peu d'époques on a plus porté de toupets, de nattes, de frisons, de crêpés ou même de perruques. Or, d'où viennent ces cheveux étrangers dont la nuance s'harmonise si bien avec celle de notre propre... bien ? Daniel Bellet a fait toute une étude là-dessus ; elle va nous servir de guide.

Ces cheveux sont, ou des démêlures (ce qui reste au peigne) soigneusement conservées et mises en vente, ou des chevelures achetées sur pied. Ces derniers achats se pratiquent généralement par ceux qu'on appelle les tondeurs, qui ne sont pas autre chose que des commissionnaires spéciaux ; mais en même temps des colporteurs allant de village en village, s'arrêtant dans les fermes, cherchant toutes les femmes qui veulent tirer partie d'une portion ou de la totalité de leurs cheveux. C'est surtout en Bretagne, dans le Limousin, en Vendée, en Auvergne, et aussi dans les Pyrénées, que cette moisson de cheveux se fait, entre mai et juillet, et aussi de septembre à novembre, principalement à l'occasion des fêtes patronales. Le tondeur n'est souvent que le chargé d'affaires du courtier en cheveux, et les marchandises qu'il apporte avec lui, mousselines et calicots, cotonnades aux vives couleurs, cretonnes, tabliers et fichus, bagues en "toc", lui sont fournis par son patron le courtier. Fréquemment, en effet, la marchandise cheveux se paye en nature.

Cela a un double avantage : d'abord la clientèle des vendeuses de cheveux est fort tentée par l'apparence brillante des objets et des étoffes qu'on met sous ses yeux ; et, d'autre part, le bénéfice pour l'acheteur de cheveux est double, puisqu'il achète lui-même à très bon compte et en gros les étoffes, les bijoux, les colifichets qui lui serviront de monnaie pour payer les chevelures. Nous devons dire que, de jour en jour, les paysannes qui veulent tirer parti de leurs cheveux connaissent mieux la valeur très élevée de cette marchandise, et préfèrent obtenir leur paiement en monnaie, dont elles peuvent avec certitude apprécier la valeur. A Rochefort-en-Terre, en Bretagne, il se tient le 15 juillet de chaque année un véritable marché aux cheveux, où viennent toutes les paysannes des environs désireuses de se débarrasser de ce dont elles ne tirent guère parti sous leur coiffe.

Lorsque les courtiers ont recueilli, directement ou par leurs commis-voyageurs d'un genre particulier, des quantités suffisantes de cheveux de toutes provenances, de toutes longueurs et de toutes couleurs, ils s'en vont généralement à Limoges, à la Saint-Jean d'été, où ils rencontrent les marchands en gros de Paris et de l'étranger ; et il se traite là une masse d'affaires considérable. Il s'en faut cependant que tous les marchés se terminent à la foire même de Limoges, et beaucoup de transactions vont se faire à Paris même, au commencement de l'automne. Bien entendu, ces transactions sont l'occasion de joutes d'habileté entre les courtiers et les marchands en gros, et on

D'où viennent ces cheveux ?

recourt à toute une série de procédés pour mettre en valeur les chevelures, pour les parer, leur donner meilleur aspect, quelquefois même pour les alourdir, car les cheveux se vendent au poids.

La France ne peut se fournir à elle-même que 40,000 livres de cheveux par année; aussi en importe-t-elle près de 300,000 autres livres.

Les démêlures lui viennent en bonne quantité de Naples; le reste de l'Italie lui envoie des cheveux cueillis sur pied. L'Allemagne lui en fournit aussi, de même qu'à nos perruquiers d'Amérique.

Qu'on songe que le poids d'une chevelure d'une femme en santé et jeune représente environ une demi-livre... Ce qu'il faut dépouiller de têtes pour répondre aux besoins, à la demande!

Les marchés de cheveux de certaines régions de l'Autriche ont une importance considérable. On y importe des chevelures de Chine et on les soumet à des traitements compliqués de blanchiment, de teinture. Leur avantage est du côté de la longueur.

Le cheveu chinois orne bien des têtes canadiennes; la plupart des "filets" que nous importons de France en sont faits. Près de 80,000 livres de ce cheveu chinois passent par les mains des spécialistes français. Les Japonais leur en fournissent chaque année près de 45,000 livres, mais ce chiffre a depuis assez longtemps une tendance à baisser parce qu'au Japon l'usage de la natte disparaît graduellement.

Les Etats-Unis et le Canada importent beaucoup de Chine et du Japon en cette matière.

Les femmes d'une petite île, appartenant à ce dernier pays, passent pour avoir ce qu'il y a de mieux comme beauté et longueur. Mais de même que les autres Japonaises, elles ne vendent le plus souvent que leurs démêlures.

Le cheveu, mis dans le commerce, demande des traitements très compliqués. Les chevelures mêmes coupées sur pied sont emballées sans grand soin, dans des sacs qui en contiennent de 25 à 30

livres. Elles sont tassées, comme on peut le préjuger; et il faut les démêler, puis répartir les mèches suivant la longueur et suivant la nuance. Cela demande un travail assez pénible et surtout très lent, qui est suivi d'un nettoyage complet.

Pour les cheveux chinois ou japonais, comme ils sont beaucoup plus gros que les nôtres, on est obligé de les traiter chimiquement pour les amincir, ce qui n'est point sans les rendre cassants.

Enfin, le plus souvent, les cheveux doivent être teints pour répondre au goût du jour.

Nous n'avons pas besoin de dire que les démêlures nécessitent encore un travail plus compliqué et plus soigneux que le traitement des cheveux obtenus en longues mèches.

Les professionnels français du cheveu ont une réputation qui n'est point usurpée, et c'est pour cela que les cheveux ouvrés en France, comme on dit, se vendent très bien à l'étranger et qu'il en est expédié un peu sur tous les pays.

C'est en France aussi que l'on trouve des artistes capillaires d'un genre tout particulier et d'une habileté vraiment incroyable, ceux qui font les travaux en cheveux: depuis le simple bracelet, le collier ou la chaîne de montre, jusqu'aux tableaux et compositions diverses dont l'exécution nécessite une patience et une habileté manuelle incroyables.

Si nous payons cher pour nos cheveux rapportés, ne perdons donc pas de vue que leur préparation est longue, compliquée, coûteuse.

Il faut aussi tenir compte du prix payé à celles qui font le sacrifice de leur chevelure.

Pour un article ordinaire, le prix varie entre \$4 à \$6 la livre. Pour cheveux blancs naturels et ondulés, il sera donné jusqu'à \$250. On cite le cas d'une livre de ses cheveux qui fut payée \$1,000, mais ils étaient longs et avaient été triés un par un.

Courrier des Curiosités

L'approche d'une tempête de sable.—La première collision entre aéroplanes.—
—Un tourbillon ou "whirlpool" artificiel

CETTE gravure représente une partie de la ville de Khartoum, ville de l'Egypte sud dont le nom ne doit pas nous être étranger à nous Canadiens, puisque ce sont nos canotiers qui entreprirent de transporter sous ses murs l'armée anglaise chargée de punir les indigènes révoltés et de venger la mort de Gordon.

Or, durant la saison des pluies, Khartoum est souvent visité par des tempêtes de sable, ayant beaucoup d'analogie avec le "simoun" du Sahara. Les indigènes appellent cela "haboobs"

et les Anglais "sand-storms".

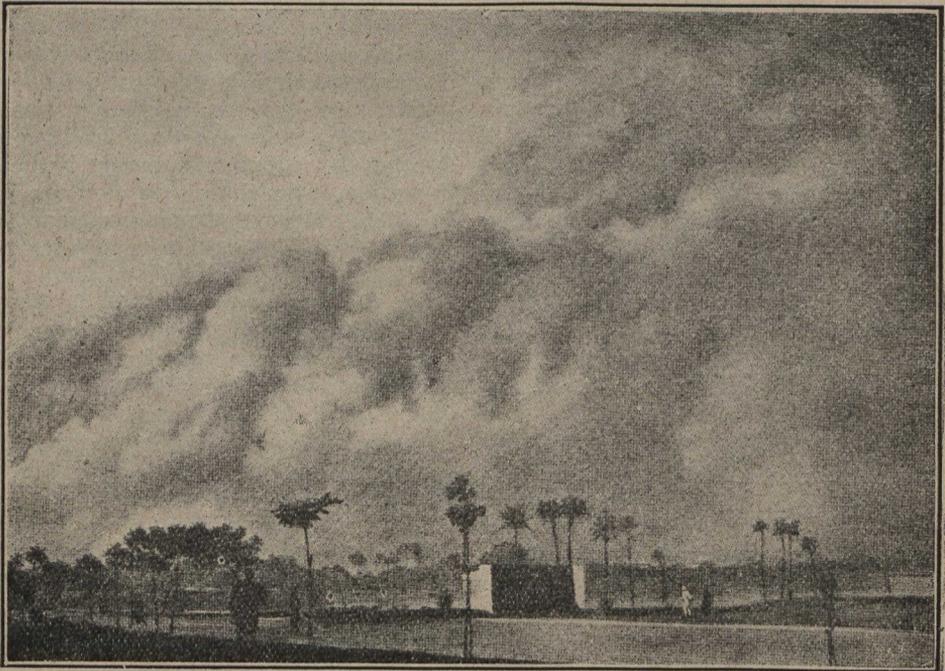
La gravure montre très bien la masse aérienne qui obscurcit le soleil.

On dirait une fumée opaque qui s'échapperait de douzaines de réservoirs de pétrole en feu.

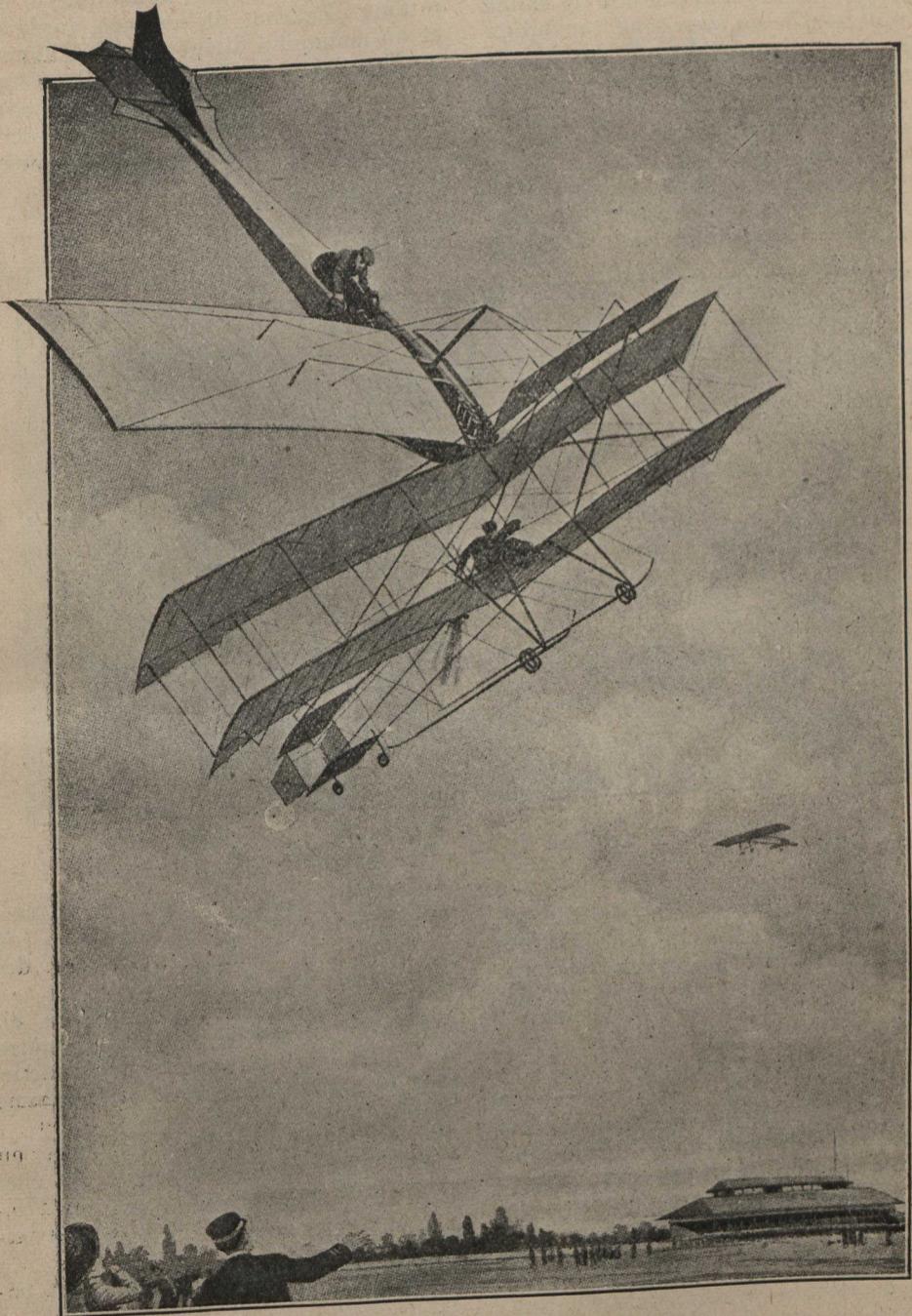
Or, tout cela se compose de véritables collines de sable qui se déplacent avec une rapidité extraordinaire.

Quand pareil phénomène est imminent, des "gongs" donnent l'alarme et la population se réfugie en toute hâte dans des endroits bien abrités.

A l'article "simoun", Larousse dit :



L'approche d'un simoun.



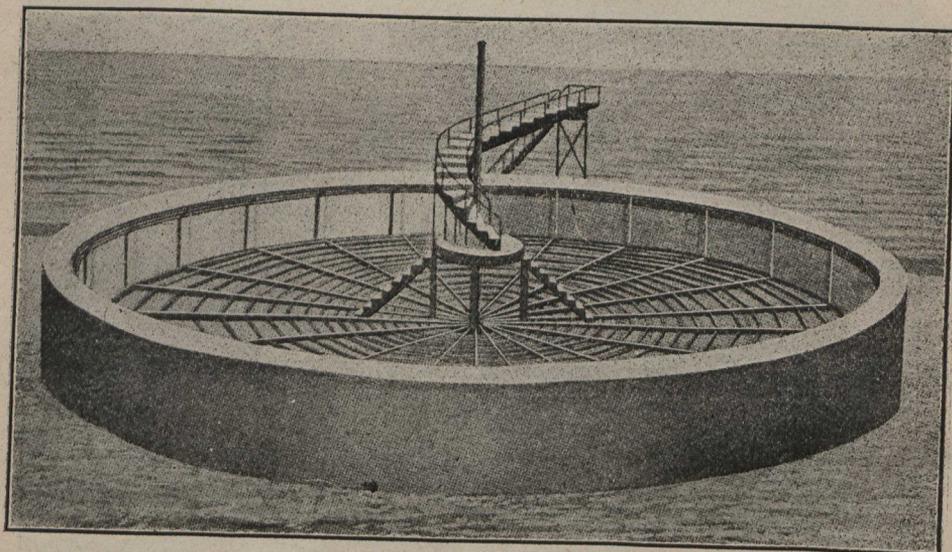
La première collision entre aéroplanes.

“Les caractères de ces vents sont communs : après une période de calme, le vent souffle en tous sens, tourbillonnaire, vent de bourrasque, sec à faire gercer la peau. Si un pareil vent se produit sur un terrain sableux, la poussière tournoie en masse assez épaisse pour cacher le soleil ; le sable paraît aspiré dans les régions inférieures de l’atmosphère, le sol est affouillé et labouré par le tourbillon et le profil de

Un biplan Farman monté par le capitaine Dickson, de l’armée anglaise, et un monoplan dirigé par M. Thomas, un Français, ont donné avec force l’un contre l’autre et sont descendus avec une rapidité vertigineuse. Les deux aviateurs furent sérieusement blessés.



L’été prochain, Coney Island (près



Tourbillon (whirlpool) artificiel

l’horizon peut être modifié au point de dépister les guides. Le sable chaud pénètre partout et détermine de grandes souffrances ; l’armée de Cambyse fut victime de pareilles tempêtes du désert.”



L’autre gravure représente un événement désormais historique dans le monde de l’aviation, puisque c’est la première collision survenue entre aéroplanes.

Le fait s’est produit aux dernières expériences tentées à Milan, Italie.

New-York) aura une nouvelle attraction sous la forme d’un tourbillon (ou “whirlpool”) artificiel à l’usage des baigneurs.

Il consiste en un vaste tube de ciment armé, ayant 64 pieds de diamètre et 7 pieds et 9 pouces de profondeur, avec une plateforme tournante comme fond.

Cette plateforme, qui est mue, en dessous, par une machine de 40 chevaux-force, fait tourbillonner les 175,000 gallons d’eau que contient la citerne.

L’imitation et les résultats sont, paraît-il, la perfection même.

Jeux pour Soirées d'Hiver

Le Jeu des Crapauds.— Voici un jeu qui n'exige ni temps ni argent pour l'organiser; il suffit de représenter sept cases égales et d'y placer six objets représentant trois crapauds et trois grenouilles, chaque objet dans chaque case. Cela fait, il s'agit de faire passer les crapauds à la place des grenouilles, et réciproquement, en se servant de la case vide pour les glisser, comme au "taquin". En outre, un crapaud peut sauter par-dessus une grenouille, et réciproquement, comme les pions du jeu de dames; mais il est en tous cas défendu de reculer sur une case occupée ou de sauter par-dessus son semblable. On réussit le coup en quinze mouvements; la précaution à prendre pour réussir sans calcul est de ne jamais placer deux crapauds ou deux grenouilles l'une près de l'autre, car ils ne peuvent ni reculer, ni se dépasser.

Le devin aveugle.— L'un des joueurs se retire dans une pièce voisine ou simplement se détourne dans un coin où il ne peut voir les autres joueurs.

L'un d'eux, tenant une des personnes de la société par une partie de son vêtement, pose les questions suivantes :

Connaissez-vous monsieur (ou madame) un tel (la personne qu'il tient?) Supposons que ce soit un homme.— Connaissez-vous ses vêtements? son chapeau?—sa jaquette?— ses souliers? — son gilet? — et sa cravate?—la doublure de ses vêtements?—on peut ajouter ou varier à sa guise les demandes: l'autre répond toujours oui.

Puisque vous le connaissez si bien,

dit-on alors, dites-moi par où je le tiens.

Le joueur initié répondra aussitôt: "par sa cravate", puisque cette seule question a été précédée du mot ET.

Les autres pourront chercher longtemps avant de trouver la véritable solution.

Le sifflet.—On attache un sifflet à la basque de l'habit d'une personne, sans que celle-ci s'en doute, naturellement. On la place au milieu d'un cercle en la priant de deviner quelle est la personne qui sifflera. Celle qui est placée derrière lui souffle prestement dans le sifflet pendu à la basque. Le joueur se retourne vivement, mais déjà celui qui se trouve derrière lui fait retentir le sifflet. Il peut chercher longtemps ainsi, surtout si on a soin au préalable de lui montrer un autre sifflet que l'on dissimule aussitôt.

Il faut éviter d'attacher le sifflet avec une trop longue ficelle qui batte les jambes du joueur. On est généralement pris en tirant d'un coup trop brusque sur la ficelle. Il faut tenir le sifflet entre les doigts très légèrement de façon à lâcher au moindre mouvement du joueur.

Le saut impossible.—Placez votre homme les pieds joints devant un fêtu de paille et posez-lui comme condition qu'il ne devra ni disjoindre ses pieds, ni plier les genoux pour sauter ce mince obstacle. Il n'y parviendra jamais et perdra son pari.

Les ressemblances et différences.—Il faut, à ce jeu, beaucoup d'à-propos et d'imagination.

Il s'agit de comparer une personne de la société à un objet et d'établir leurs points de ressemblance ou de différence.

Exemple: Vous dites: 1o Je compare Léon à une "Serrure". Comme elle, il a des vices (vis); voilà la ressemblance. Mais il n'a pas de sûreté: voilà la différence.

2o Je compare Adèle à une "Médaille". Comme elle, elle a une belle face; voilà la ressemblance. Mais elle n'a pas de revers: voilà la différence.

Le mot placé.— Chaque personne dit à l'oreille de son voisin (à droite) un mot, tel qu'il lui plaît; mais afin de rendre le jeu plus piquant, il faut toujours tâcher de le donner baroque et difficile à placer dans le courant d'un discours.

Lorsque chacun sait son mot, qu'il a soin de tenir secret, la personne qui la première a dit un mot à sa droite se retourne et fait une question quelconque à son voisin à gauche, qui est obligé, dans sa réponse, de placer le mot qu'on lui a donné, le plus adroitement possible, afin de ne pas le laisser deviner à la personne qui l'a interrogé.

Supposons par exemple que le mot donné soit "Cupidité", et que la personne qui interroge fasse cette question: "Aimez-vous la promenade?"

Il n'y a aucun rapprochement entre le mot "Cupidité" et la "Promenade"; cependant on peut répondre ainsi:

"J'aime beaucoup la promenade, surtout dans un beau parc, tel, par exemple, qu'était autrefois celui de Sceaux; mais la charrue a labouré le terrain sur lequel reposaient le château et ses jardins; il ne reste rien de tant de belles choses; la cupidité a tout acheté, tout détruit."

Si le questionneur ne devine point, il donne un gage; s'il devine, c'est le répondant qui en doit un, pour n'avoir pas assez embrouillé son interrogateur.

La sellette.— Ce jeu demande beaucoup de mémoire pour le rôle de président et un certain esprit pour l'accusé, dont chacun est appelé à prendre la place si son accusation est dévinée.

La personne qui est sur la sellette s'éloigne d'abord et chacun donne au président un grief contre l'accusé.

Le président les répète tous l'un après l'autre à celui qui est sur la sellette et il doit deviner, par ce dont on l'accuse, quelle est la personne de la société qui l'accuse.

S'il se trompe, il donne un gage; s'il devine juste, c'est l'accusateur deviné qui prend sa place.

Ce jeu ne peut guère se jouer qu'entre personnes qui se connaissent très bien, autrement il y faut beaucoup de tact, car il est presque aussi désagréable à quelqu'un d'être loué pour une qualité qu'il ne possède notoirement pas que d'être critiqué sur un défaut qu'il a le malheur de posséder.

Un dessert de cosaque.— Prenez quelque gros navet ou quelque pomme de taille respectable et découpez dans l'un ou l'autre de ces végétaux des petits morceaux auxquels vous donnerez l'apparence de bouts de bougie. Pour plus de vraisemblance, taillez quelques amandes en forme de mèches, noircissez-les à un bout en les faisant brûler une minute, puis les ayant éteintes, plantez-les dans les soi-disant bouts de chandelles que vous disposerez ensuite comme vous l'entendrez.

Il ne vous reste plus qu'à trouver une occasion propice de manifester publiquement votre goût dépravé pour les bouts de chandelles, en mangeant ceux que vous aurez ainsi fabriqués.

Par exemple, ayant préalablement trempé votre amande noircie dans une huile essentielle quelconque, même sans ce secours, à son défaut, vous fixez votre bout de bougie sur un chandelier et vous y mettez le

feu; après l'avoir laissé brûler une minute, le temps de faire quelques pas le flambeau dans la main, vous déposez celui-ci sur la table et en retirez la bougie, que vous vous mettez à manger incontinent.

Avec un peu de discrétion, vous êtes bien sûr de vous faire, par le moyen de cette petite exhibition, la plus détestable réputation du monde, mais vous aurez largement stupéfié l'assistance.

Moyen de deviner un nombre pensé.—Prier une personne de penser un nombre; ensuite d'en retirer un, puis de doubler le nombre restant; de ce nombre doublé, faites-lui retirer encore un; puis ajouter au reste le nombre pensé. Cela fait, vous lui demandez le total, auquel vous ajoutez trois; prenez enfin le tiers de ce dernier total, et vous aurez le chiffre pensé.

Avec un peu d'attention, on reconnaîtra que cette opération peut aisément se passer d'exemple.

Le petit baril.—C'est tout simplement un jeu de prononciation, mais dont l'utilité est plus grande qu'on ne croit, car il y a une infinité de gens qui prononcent fort mal.

Il s'agit de dire assez vite:

“Je viens d'acheter un petit baril, bien lié, bien bondé, bien cerclé, bien mirlificoté. Si j'en avais la liure, la bondure, la cerclure, la mirlificoture, je le lierais, je le bonderais, je le cerclerais, je le mirlificoterais aussi bien que celui qui l'a lié, bondé, cerclé et mirlificoté.”

Cela n'a l'air de rien, mais c'est encore assez difficile à dire exactement, et cela fait donner beaucoup de gages, car on en demande à tous ceux qui se trompent.

Les compliments.—A ce jeu, on est obligé de répondre par un com-

pliment à son voisin de gauche, et de bien se garder d'en faire à son voisin de droite, sous peine dans l'un ou l'autre cas de donner des gages.

Naturellement, pour le rendre plus difficile, chacun posera une question embarrassante. Une dame dira par exemple: “Je voudrais être punaise des bois;” elle demandera pourquoi à son voisin de gauche qui ne lui doit pas de compliments et pourra répondre tout simplement d'après la nature de l'animal choisi, puis à son voisin de droite qui dira par exemple: “C'est afin de vous soustraire à la foule d'admirateurs que votre modestie vous fait considérer comme des importuns.”

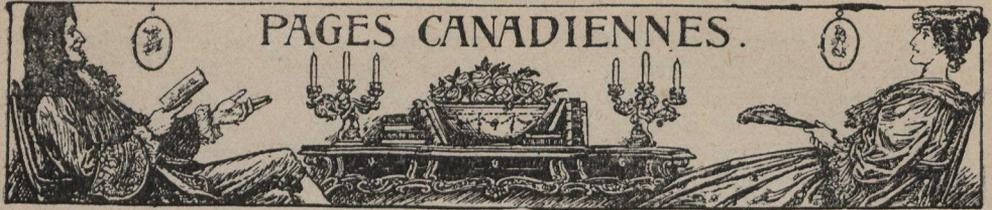
Ah! il faut un compliment! Aussi, quand on joue à ce jeu, on se contente généralement de faire une fois le tour de la société... mais il faut le faire complet, car il ne faut priver personne d'un petit tribut d'éloges qui font toujours plaisir.

Le verre brisé.—Le ténor Lablache aimait à exécuter le petit tour suivant:

Il prenait un verre de cristal mousseline et le faisait tout d'abord résonner d'un léger coup d'ongle. Le verre émettait une note. En l'approchant alors de la bouche et en produisant la même note avec force, les vibrations du verre donnaient leur maximum d'intensité et le léger récipient éclatait en mille morceaux.

Il n'est pas besoin d'être ténor pour réussir ce tour-là. Il suffit de crier à tue-tête dans une note se rapprochant de celle donnée par le verre pour arriver au même résultat.

C'est un petit tour de physique amusant à la portée de tout le monde.



FAITS ET ANECDOTES

OBSERVATIONS D'UN AMERICAIN

UN éminent avocat de Louisville, Kentucky, qui a passé quelques jours de vacances à Québec, faisait à propos d'une publication bien connue, "The French Canadian" par M. Byron Nicholson, les remarques suivantes :

"J'ai remis la lecture d'un livre de M. Nicholson, jusqu'au moment où j'ai pu le lire assez tranquillement pour l'apprécier. Je viens de terminer cette lecture. Je remercie cordialement l'auteur de m'avoir fourni, dans ce livre, l'occasion d'apprendre quelque chose du caractère des Canadiens-français, de leur position dans le Dominion britannique.

"Ce livre donnera vraiment un nouvel intérêt à mes efforts pour comprendre un peu ce peuple si intéressant. La critique que fait M. Nicholson de ceux qui cherchent à inciter ou à maintenir la discorde entre les Canadiens-français et les autres races, me paraît très juste et son livre secondera ses excellentes intentions.

"Il y montre clairement leur devoir aux Canadiens-français en même temps qu'il les défend contre les injustes attaques de gens prévenus contre eux.

"Un étranger comme moi peut se demander avec curiosité jusqu'à quel point un peuple qui considère la France comme la patrie de ses ancêtres, qui conserve intactes la langue et les moeurs de cette patrie, peut cependant ressentir un affectueux attachement aussi bien qu'un sens de loyalisme fondé sur le devoir à l'égard d'un gouvernement qui lui a été imposé par la conquête.

"Je me suis beaucoup intéressé aux descriptions par M. Nicholson de l'étendue de l'influence du clergé sur les Canadiens-français, catholiques. J'espère que quelques jours, j'aurai plus de temps devant moi pour observer et étudier ces questions, ce qu'il ne m'a pas été possible de faire pendant mon court séjour de l'été dernier.

CHAMPLAIN SUR L'OTTAWA

NOUS avons examiné un modèle en plâtre de la statue que les citoyens d'Ottawa se proposent d'ériger à Champlain pour commémorer sa découverte de la Grande-Rivière et de tout le Haut-Canada, il y a trois siècles.

L'artiste a représenté le père de la Nouvelle-France prenant la hauteur du soleil au moyen d'un astrolabe pour mesurer la latitude du lieu où il se trouve, car dans une contrée inconnue le voyageur est comme en pleine mer obligé de se conduire d'après des calculs basés sur la connaissance des astres—de là le sens du mot astrolabe "astron," astre, "lambano", je prends. C'est du grec, pour vous faire plaisir.

Chaque fois que, vers l'heure de midi, le soleil se montrait, Champlain note dans son journal: "Je pris hauteur et trouvai que nous étions à tel degré de latitude. C'est ce qu'il fit en passant le long de la rivière sous les promontoires qui portent aujourd'hui la ville capitale, où il ne manque guère qu'un ornement: la statue de Champlain.

Je me figure l'explorateur écrivant la description qu'il nous a laissée de la Gatineau, du Rideau, de la Chaudière, puis déposant la plume pour prendre son instrument, observer, calculer, et dire: "45 degrés, 38 minutes de latitude au saut de la Chaudière."

L'astrolabe était un outil imparfait, mais avec cette simple ressource, Champlain n'en a pas moins dressé des cartes merveilleuses de précision, ou plutôt exemptes de grandes erreurs.

La position réelle d'Ottawa est 45e, 12.

Si quelqu'un eut pu dire à Champlain que ses découvertes allaient doubler l'étendue du Canada; que plus tard d'autres Français ou Canadiens pousseraient encore plus à l'ouest; que, de cent lieues en cent lieues, on se rendrait enfin à la mer Vermeille, allongeant toujours le Canada à travers l'Amérique—et que la capitale de ce vaste empire serait juste à la Chaudière où il "prenait hauteur"—quel rêve il eût fait!

Champlain, le premier Canadien, fut le premier à voir le site de notre ville. Sa place est marquée ici. Le Haut-Canada, qu'il a parcouru et décrit, devra un jour lui rendre hommage sous la forme d'un monument élevé par tous les citoyens de cette province—il appartient à Ottawa de donner l'exemple localement.

La société Historique d'Ontario a traduit 1500 pages des rapports du découvreur et elle va les publier en volumes de luxe, à titre de reconnaissance nationale et aussi à cause des précieux renseignements que renferment ces écrits.

Il y a quarante ans, dans une conférence devant notre Institut, je disais que le plus beau monument à la gloire de Champlain serait de réimprimer ses livres et je le dis encore, mais cela n'empêche pas une statue de bronze que tout le monde pourra contempler, alors que si peu de gens lisent les livres sérieux.

Benjamin Sulte.

LETELLIER DU CAP ROUGE

NOTRE ami Blaise Letellier est juge. Il l'aurait dû être depuis longtemps.

Letellier doit sa promotion à son seul mérite et il est grand.

Et pour finir, sans ajouter un mot à des loges mérités mais que sa modestie refuserait: J'étais à la petite salle quand il entra au Séminaire et l'affaire Letellier faisait le vacarme que vous savez.

Le maître de salle, M. Lessard, si je me rappelle, en le toisant, lui demanda:

—Votre nom?

—Letellier, m'sieur.

—Letellier... Letellier de St-Just?

—Non, m'sieur. Et avec fierté: Letellier du Cap Rouge.

Ce fut un hurra parmi les 500 élèves, et Letellier a conservé dans sa vie de collègue, dans sa profession, sa carrière politique, cette popularité de Blaise Letellier du Cap Rouge. C. D.

REMINISCENCES D'UN EVEQUE

NOUS extrayons du discours prononcé par Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, au banquet donné au collège Mont Saint-Bernard de Sorel, le 13 décembre 1910, l'aimable anecdote suivante concernant sir Lomer Gouin: "Il y aura bientôt quarante ans, "je m'en souviens comme d'hier et pour cause", un jeune prêtre avait été chargé par ses supérieurs d'occuper le premier poste dans l'ancien collège commercial et classique de Sorel, aujourd'hui disparu. Chaque semaine ou chaque mois, le directeur recevait chez lui les notes des élèves de chaque classe, que lui apportait celui qui détenait la première place.

"Parmi ces étudiants si pleins de vie et de joyeuses espérances, il en est un M. le Premier Ministre, dont le souvenir est demeuré gravé bien profondément dans mon esprit à cause de la régularité de sa conduite, la gravité de son maintien et la ténacité avec laquelle il s'acharnait à ne céder à personne

le premier rang.

“Les temps depuis ont changé. Le directeur de l'époque s'étonne que la Providence ait jeté les yeux sur lui pour l'asseoir sur le premier degré de la hiérarchie d'un beau et précieux diocèse. Ce qui le surprend moins, c'est de constater que le premier de sa classe en ce temps-là, soit devenu depuis lors, le premier de sa province. Il vous convenait, Monsieur le Premier Ministre, après avoir tenu le premier rôle durant vos années de collège, de le tenir encore sur le théâtre plus large de la représentation et de l'administration provinciale.”

LA RACE INFÉRIEURE

LETTE expression de Race inférieure, appliquée aux Canadiens-Français n'a jamais été prononcée, mais elle s'infère d'une phrase malheureuse dite par Sir Edmund Walker Head, au cours d'un banquet qui eut lieu à Hamilton, Ont., le 12 octobre 1855. Voici cette phrase, telle qu'elle est reproduite dans le “Bulletin des Recherches Historiques”, vol. XI :

“De même que nous regardons vers l'est pour voir le soleil se lever et poursuivre sa course journalière, de même, en Canada, nous regardons du côté de l'ouest pour observer les plus grands progrès en richesse et en population... Il est comme vous le savez, diverses circonstances auxquelles on peut attribuer cette prééminence de votre contrée de l'ouest. “Elle est due à la supériorité de la race, dont la plupart de vous descendez;” due à la fertilité du sol, à la douceur et à la salubrité du climat; due aux avantages de votre position et de vos communications intérieures.”

Ce discours “souleva alors, une tempête dans le Bas-Canada” et le gouverneur Head désavoua les paroles qu'on lui prêtait, mais “son explication fut jugée boiteuse.”

Ironie des choses! Quarante ans plus tard, un Français, Edmond Demollins, publiait, en France, un ouvrage retentissant, dont la vogue dure encore, et qui portait pour titre: “A quoi tient la Supériorité des Anglo-Saxons.”

SAGACITE D'UN SAUVAGE

CHARLEVOIX raconte que, la ve-
naison suspendue pour sécher dans la butte d'un Indien peau-rouge, ayant été dérobée, le sauvage s'élança dans les bois à la poursuite du voleur inconnu. Il n'avait fait que peu de chemin lorsqu'il rencontra quelques voyageurs. Il leur demanda s'ils avaient vu “un petit homme blanc, vieux, portant un court fusil, et suivi d'un petit chien à courte queue”, car il était sûr, disait-il, que ces indications devaient s'appliquer fidèlement à l'individu qui emportait ses provisions.

Les nouveaux venus avaient en effet rencontré le voleur, et ils demandèrent comment le sauvage, qui affirmait ne l'avoir jamais vu, pouvait si bien le décrire.

“J'ai connu que le voleur était petit, répondit le sauvage, parce qu'il avait amoncelé des pierres pour atteindre à ma viande; j'ai connu qu'il était vieux, parce que les pas que j'ai suivis dans les bois sur les feuilles mortes étaient courts et rapprochés; j'ai vu que c'était un blanc, parce qu'il marchait les pieds tournés un peu en dehors, ce que ne font jamais nos Peaux-Rouges; j'ai connu que son fusil était court aux marques laissées par le canon de cette arme sur l'écorce contre lequel il l'avait appuyée; les traces du chien m'ont appris que l'animal était petit, et les marques faites sur la poussière, au lieu où il s'était assis pendant que son maître me volait ma chasse, m'ont fait voir que sa queue était courte.”

Augmentation
Considérable

Le Samedi

porté à quarante pages
par numero.

Mais restant au même prix

LE NUMERO

5 cents

LE NUMERO

C'est là une aubaine pour les
amateurs de belle littérature,
de choses spirituelles et de
gravures égayantes.

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Propriétaires,
200, Blvd. St-Laurent, Montréal.

DEVELOPPEZ

VOTRE BUSTE

50c Paquet Gratis.
Pour 10c en timbres
ou argent pour dé-
frayer la distribution,
nous enverrons un pa-
quet de 50c du traite-
ment merveilleux du
Dr Catherine E. Kelly
pour rendre le bus-
te replet et ferme ;
aussi notre brochure
"La Forme Parfaite".
Elle s'est servie de ce
traitement elle-même
et il a amélioré non
seulement les propor-
tions de son dévelop-
pement mais aussi
celles de ses clientes.

Ecrivez aujourd'hui.

DR KELLY Company
Dept. 359C
Buffalo, N. Y.



Nos DENTS sont très
belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-
Américain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.



Trappeurs !

Chasseurs !

Nous vous offrons les plus hauts
prix pour tous lots de

Peaux Vertes

Vous êtes sûrs d'avoir
chez nous

Traitement loyal,
Honnête assortiment,
Prompt paiement.

ENVOI GRATIS de notre Liste de
Prix

REVILLON FRERES

134 et 136 rue McGill, Montréal.

L'ALMANACH DU "SAMEDI"

Pour 1911

Illustré, Augmenté, mais Maintenu au même prix

10 cents l'exemplaire

L'Almanach du "Samedi" pour 1911 comporte un plus grand nombre de pages que celui de 1910. Ses pages de renseignements sont plus considérables ; on y trouve entre autres choses un

Calendrier Pour 50 années passées et 50 années à venir.

Quant à la partie des lectures variées, il n'y a pas un almanach qui puisse rivaliser avec lui. Il y en a sur à peu près tous les sujets imaginables et pour tous les goûts possibles.

En vente dans les premiers jours de décembre, au prix de 10 cents, dans tous les dépôts du Canada et des Etats-Unis, ou aux bureaux des éditeurs,

POIRIER, BESSETTE & Cie,

200, Boul St-Laurent,

Montréal.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.

Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.

SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

Tél. M. 6106

8, NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL, CAN.

POURQUOI NE PAS VOUS ABONNER A

La Revue Populaire

C'EST LE SEUL MAGAZINE MENSUEL "A L'AMERICAINE" QUI SOIT PUBLIÉ EN LANGUE FRANCAISE, SOIT AU CANADA OU AUX ETATS-UNIS.

Il est illustré avec goût.

Il publie un roman complet dans chaque numéro.

Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 116 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Props.,

COUPON D'ABONNEMENT

1910

Ci-contre veuillez trouver la somme de.....
..... pour mois d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)

200, Blvd. St-Laurent.

Pour nos Lectrices

Veritable aubaine

Patrons d'automne et d'hiver

(1910-1911)

En nous envoyant le coupon ci-dessous et 50 cts, vous aurez droit à DEUX GROS CAHIERS de mode en FRANÇAIS, grand format 14 x 10—160 pages de patrons avec descriptions en FRANÇAIS.

12 SUPPLEMENTS DE 8 PAGES en couleur paraissant le 1er de chaque mois.

AVIS IMPORTANT:—Chaque gros cahier de mode contient un COUPON PRIME à échanger contre des articles de fantaisie. 1 CAHIER SEUL 20 cents par la poste.

ADRESSE: LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

Coupon-Mode "Revue Populaire"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour DEUX CAHIERS DE MODE et 12 suppléments de 8 pages, tel que dit ci-haut.

Nom

Adresse

Adressez, Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES.

626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.

LA PHARMACIE CHIC

Au centre des beaux quartiers

La Pharmacie Moisan est reconnue comme la pharmacie chic du centre de la ville. Le site est admirable, le service distingué et les produits ultra select.

Les Capsules Anti-Chill pour l'Influenza (la grippe), frissons, accès de fièvres sont sans rivales devraient aussi être employées comme Préventifs. En vente partout. Si votre pharmacien ne les a pas adressez-vous à la Pharmacie Moisan.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messager de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir: il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien.

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4730

Sous le titre :

A Travers la Vie,

le spirituel Mistigris donne chaque semaine, dans

Le Samedi

2 pages de souvenirs personnels ou de dissertations humoristiques.

Outre cela, il faut lire les Coups de Pitons et la Nouvelle Sentimentale qui paraissent aussi dans chaque numéro.

Suivez notre conseil : procurez-vous LE SAMEDI
IL REND LA VIE AGREABLE.

Une table bien servie

L'ambition de toute maîtresse de maison est d'offrir à ses hôtes un menu choisi—à quelques minutes d'avis. Voici des produits—prêts à servir—à cinq minutes d'avis, produits de choix et dont la qualité est toujours strictement maintenue:

Conserves de Légumes "Soleil"

Petits Pois "Soleil"

Flageolets "Soleil", Asperges "Soleil"

Haricots Verts "Soleil", Fonds d'Artichaut
"Soleil"

Macédoines de Legumes "Soleil", et les Fameuses Soupes "Soleil", au Cerfeuil, aux Pois, Soupes Julienne et Soupes aux Tomates "Soleil"

Champignons F. Lecourt, Paris.

COGNAC PH. RICHARD,

Ph. Richard.

Cognac.

SCOTCH WHISKY MITCHELL, Mitchell Bros., Glasgow.

IRISH WHISKY MITCHELL, Mitchell & Co., Belfast.

WHISKY CANADIEN, J. P. Wiser & Sons, Prescott.

CHAMPAGNE,

PIPER-HEIDSIECK

Kunkelman &
Co., Reims.

VINS CLARETS ET SAUTERNES, VIGNEAU & CAMBOURS, Bordeaux

CLARET ESPAGNOL, Companhia Vinicola Del Norte, Espagne.

VINS DE BOURGOGNE, MORIN, PERE ET FILS, Beaune.

VINS DU RHIN, Frédérick Krote, Coblenz.

VINS DE PORT, F. Bartissol, Portugal.

VINS DE PORT, Réal Companhia Vinicola, Portugal.

VIN SHERRY "FAVORITO", DIEZ HERMANOS, Jérés de la Frontera.

VIN DE MALEGA, GARRETT & CO., Malaga.

VIN DE BANYULS, Soc. des Vins Banyuls Bartissol, Banyuls-sur-Mer.

Votre fournisseur vous procurera tous ces produits.

LAPORTE, MARTIN & CIE, LIMITEE,

Distributeurs Généraux,

Montréal.